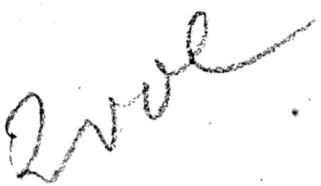
EX. BIBLIOTHECA ✣ CARM ✣
✣ DISC ✣ CONV ✣ LUGD ✣

N° 160 1765 Vmum

1905
Sc. 8. 1 f. 153

Genesis



338425

LES PRÉJUGÉS

DES ANCIENS ET NOUVEAUX

PHILOSOPHES,

SUR LA NATURE

DE L'AME HUMAINE,

OU

EXAMEN DU MATERIALISME.

Par M. DENESLE.

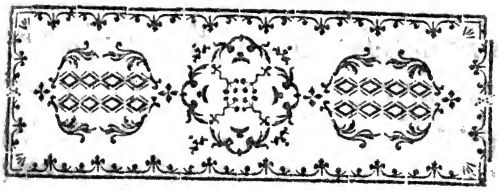
TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { VINCENT, rue Saint Severin.
DEHANSY, Jeune, rue S. Jacques.

M DCC LXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



A MONSEIGNEUR

PAUL D'ALBERT DE LUYNES,

ARCHEVEQUE DE SENS,

PRIMAT DES GAULES,

PREMIER AUMONIER

DE MADAME LA DAUPHINE.

MONSEIGNEUR,

LA ſplendeur d'un Nom qui depuis long-tems réunit les Dignités

les plus éminentes & les plus importantes de l'Etat, avec les plus grandes vertus, eſt très-propre à décorer le frontiſpice d'un Livre : mais cet éclat emprunté dont un Auteur couvre quelquefois ſa foibleſſe, ou ſon ambition, n'en impoſe au Lecteur judicieux que par le premier coup d'œil... La protection la plus puiſſante ne l'eſt pas aſſez pour accréditer les Ouvrages d'un certain genre ; & moins que tout autre, un Ecrit philoſophique. L'exactitude & le brillant du ſtyle ne peuvent guére même plus contribuer à ſon excellence que le titre pompeux d'une Dédicace... Si la ſolidité & la clarté du raiſonnement doivent ſeules recommander & diſtinguer les Ecrits de cette nature ; qui ſera plus en état que vous, MONSEIGNEUR, de juger celui-ci par cet endroit ? Ce zèle auſſi

ardent que ſincere qui vous anime uniquement pour toutes les vérités ſacrées de la Religion, & pour toutes celles qui doivent leur être ſoumiſes; cette étendue de Lumieres que VOTRE GRANDEUR *ſait allier ſi heureuſement avec la modeſtie & la ſimplicité que le Chriſtianiſme exige, & que la ſaine Morale a toujours regardées comme* le précis *de toutes les vertus; voilà, MONSEIGNEUR, les juſtes motifs qui me déterminent à vous offrir cet Ouvrage, & à vous ſupplier très-humblement de permettre qu'il paroiſſe ſous les auſpices reſpectables de* VOTRE GRANDEUR. *Je ne dois pas laiſſer ignorer que c'eſt un tribut particulier de ma reconnoiſſance, puiſque la ſageſſe de vos conſeils a infiniment contribué à me le faire entreprendre... Je ſouhaite, MONSEIGNEUR, non par un mouve-*

ment de vanité ; (ce ne ſeroit pas ici le lieu ,) mais pour le ſeul amour du vrai, *que le ſuccès réponde en quelque choſe à l'opinion que vous avez bien voulu concevoir de mon travail. La meilleure volonté ne m'a pas manqué : mais ſi elle ne ſuffit pas pour donner à une entrepriſe auſſi importante, le mérite qui lui eſt propre, daignez au moins la regarder comme le ſeul témoignage public qu'il me ſoit poſſible de donner du très-profond reſpect avec lequel je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR

Le très-humble, très-obéiſſant
& très-ſoumis ſerviteur,
DENESLE.

AVANT-PROPOS.

EN qualité d'homme, je ſuis tenu de défendre, autant qu'il eſt en moi, l'Ame Humaine des attentats trop ſouvent réïtérés de ces ſortes de *Raiſonneurs* dont la Société fourmille aujourd'hui... Et comme Ecrivain, je me trouve en quelque maniere indiſpenſablement obligé de mettre ce petit ouvrage au jour pour les raiſons que je vais dire.

Quelques Lecteurs ayant obſervé dans les *préjugés du Public*, à l'Article des *Philoſophes à la mode*; que je me ſuis contenté de plaiſanter ſur la doctrine des *Matérialiſtes*, ſans y répondre en aucune ſorte; ils ont ajouté à leur obſerva-

tion. . . *Qu'il n'eſt pas de la prudence d'expoſer ainſi des principes dangereux ſans en démontrer la fauſſeté. . . Que c'étoit d'ailleurs donner aux partiſans de cette doctrine occaſion de répliquer, comme ils ont fait. . . Qu'il eſt facile de ridiculiſer un ſyſtême, parce qu'il en eſt peu qui ne donnent priſe par quelqu'endroit; mais que le Plaiſant pourroit bien apprêter à rire à ſon tour, ſi on le forçoit au raiſonnement. . .*

Frapé de cette remarque, qui n'eſt pas ſans fondement, je préſente aujourd'hui cet Ecrit au Public pour qu'il connoiſſe mes ſentimens, & pour qu'il juge de mes réponſes à des argumens ſi conſidérables par leur ancienneté, par le nombre de leurs partiſans, & par leur pré-

tendue force, qui paroît ſi énorme à quelques perſonnes qu'elles en ſont effrayées au point de croire, qu'il n'eſt pas poſſible d'y faire tête, que par la Révélation...

Si les Philoſophes de l'eſpece de ceux dont il eſt ici queſtion, ne commençoient pas par nier tout ce qu'il faut croire, ce moyen ſeroit aſſurément le ſeul qu'il faudroit employer. *Ut fides noſtra*, comme dit S. Paul, *non ſit in ſapientiâ hominum* [a].

Mais, puiſque par le vice du tems, on eſt réduit à ne pouvoir ſe ſervir que de la lumiere naturelle contre des gens qui ne reconnoiſſent qu'elle; ſervons-nous-en... Combattons à armes pareilles; & ſi nous n'y

(a) *Ep. 1. ad Corinth. Cap. 2. v. 5.*

gagnons rien, du moins n'y perdrons-nous pas. Car on auroit tort de craindre que la lumiere même naturelle, toute foible qu'elle eſt, ne le ſoit trop pour combattre un ſyſtême auſſi injurieux à cette *Lumiere véritable qui illumine tout homme venant en ce monde* (a).

Pourvu que j'aie réuſſi, ſelon mon intention, à ne rien mettre dans cet Ecrit que de conforme à la ſaine Doctrine; j'abandonne volontiers tout ce qui eſt problématique au goût du Lecteur... Si les Philoſophes les plus ſublimes & les plus exercés n'ont pas toujours rencontré juſte dans leurs hypotheſes; ſi leurs définitions & leurs démonſtrations n'ont été

(a) *Joan. Cap. 1. v. 9.*

quelquefois rien moins que ſatisfaiſantes ; à combien plus forte raiſon ne doit-on pas trouver étonnant que j'aie la vue trop courte où ils ne l'ont pas eux-mêmes aſſez longue.

Comme tous ceux qui ont traité le genre dogmatique avant moi, n'ont pu apparemment accorder la préciſion avec le deſſein qu'ils avoient de ſe rendre intelligibles ; j'avertis que je n'ai pas trouvé plus qu'eux le ſecret d'être clair & concis tout à la fois dans une matiere d'autant moins ſuſceptible de briéveté, qu'il faut inceſſamment rappeller les premiers principes pour montrer leurs connexions avec toute la ſuite des conſéquences qui en réſultent. Lorſque j'ai cru riſquer d'être mal compris, j'ai mieux aimé en dire plus que moins ; perſuadé qu'on eſt

toujours trop heureux, quand on peut parvenir, de quelque maniere que ce ſoit, à faire entendre aux autres ce qu'on ſent ordinairement beaucoup mieux ſoi-même qu'on ne peut le définir.

Mais, prétendez-vous, dira peut-être quelqu'un, faire de nouvelles découvertes dans un pays qui a été parcouru & obſervé ſi ſoigneuſement par tant de génies célébres? Eſpérez-vous fournir des raiſons plus conſéquentes que *Deſcartes*, que *Mallebranche*, que *Paſcal*? Ou vous ne ſerez que leur écho, ou vous ne direz rien de fort important. Un de ces génies célébres va répondre pour moi.

» *Il y a*, dit-il, *des gens qui* » *voudroient qu'un Auteur ne par-* » *lât jamais des choſes dont les* » *autres ont parlé; autrement ils*

» *l'accuſent de ne rien dire de* » *nouveau... Mais ſi la matiere* » *n'eſt pas nouvelle, la diſpoſition* » *du moins en eſt nouvelle.... ...* » *J'aimerois autant qu'on l'accu-* » *ſât de ſe ſervir des mots que* » *d'autres ont déja employés :* » *comme ſi les mêmes penſées ne* » *formoient pas un autre corps de* » *diſcours, auſſi-bien que les mê-* » *mes mots par leur différente diſ-* » *poſition forment d'autres pen-* » *ſées* [a].

Voilà ce que dit *Paſcal*; & voici ce que j'ajoute. Je n'ai point le ridicule orgueil d'aſpirer à être à côté de ces Grands-Hommes : mais comme ils ont traités eux-mêmes des matieres qui avoient été agitées long-tems auparavant par d'autres;

(a) *Paſcal. Penſ. Moral. Tit. 89.*

j'ai cru qu'il m'étoit libre de les imiter [*a*].

Au ſurplus, ce n'eſt aſſurément, ni pour les Philoſophes, ni pour ceux qui connoiſſent & croient la vérité que j'écris ; je prendrois une peine aſſez inutile ; c'eſt uniquement pour ceux qui ayant un bon eſprit, & de mauvais principes, faute d'examen, agiſſent en conſéquence, fort perſuadés qu'ils n'ont rien à ſe reprocher. Et le nombre n'en eſt pas petit ; l'*incrédulité* ou tout au moins le *Pyrrhoniſme* étant devenus des Modes auſſi impérieuſes que celles des équipages & des habits.

Nos jeunes gens, pour la plû-

(*a*) A l'égard des ſpéculations Philoſophiques, *dit M. Deſcartes*, il faut examiner chaque choſe tout de nouveau, ſans avoir aucun égard à ce que d'autres en ont écrit.

part, ſans trop ſçavoir de quoi il eſt queſtion, donnent à plein collier dans le Matérialiſme. Ce n'eſt pas tout. Grace à la lecture de ces Ecrits *de ſaiſon* qui les pervertiſſent, ils n'ont de ces vrais Philoſophes dont nous venons de parler, que des idées triviales... Pleins de cette indigne prévention ils ne liſent point, & n'ont point envie de lire leurs ſublimes ouvrages qu'ils regardent comme ſuranés; ils ne veulent que du nouveau... Conſéquemment il y a lieu d'eſpérer qu'ils jetteront les yeux ſur cet Ecrit, ne fut-ce qu'en faveur de ſa nouveauté, ou dans le deſſein de le critiquer... Que ce ſoit l'un ou l'autre; s'ils le liſent, ils y verront du moins raſſemblés ſous un même point de vue, le ridicule & la fauſſeté des conſéquences qui déri-

vent de ces principes par lesquels ils se conduisent... Et voilà le but que nous nous proposons [a].

(a) *Apud nos, etiam opificibus, effusa sunt arcana Philosophiæ; atque omnes inhiant sermonibus syllogisticis; & qui, nec quomodo credendum sit sciunt, nec quid sit illud, quod credere se dicunt; illi nihilominùs, Domos, Porticus, Fora, Diversoria, Theatrâ, inani prorsùs, compleverunt Philosophiâ.* Niceph. Gregoras. apud. Lipsium. Hist. Lib. 11.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome I.

CHAPITRE I. *QUE le Méchaniſme n'eſt que cauſe occaſionnelle de la ſenſation*, Page 1

CHAP. II. *Objections du Matérialiſte contre l'union de l'ame au corps. Réponſes*, 8

CHAP. III. *Que la ſubſtance ſpirituelle eſt, à l'excluſion de toute autre, eſſentiellement active*, 14

CHAP. IV. *Objections du Matérialiſte contre l'exiſtence d'une cauſe ſpirituelle univerſelle, eſſentiellement active, & con-*

tre la Création. Réponſes à ces objections, 19

CHAP. V. *Nouvelles objections du Matérialiſte, tendantes à établir l'éternité de la matiere. Réponſes à ces objections,* 27

CHAP. VI. *Fauſſeté du principe par lequel les Matérialiſtes prétendent établir l'unité d'une ſubſtance, qui eſt la matiere, cauſe productrice & efficiente de toutes choſes par ſon mouvement,* 36

CHAP. VII. *Que les ſubſtances actives particulieres ne ſont point des modifications de la ſubſtance active univerſelle,* 53

CHAP. VIII. *Le Matérialiſte emploie l'harmonie préétablie de Leibnitz, en faveur de ſon ſyſtême,* 65

CHAP. IX. *Suite des obſervations ſur l'harmonie préétablie,* 79

CHAP. X. *Suite des obſervations*

ſur l'harmonie préétablie. 83
CHAP. XI. *Suite des obſervations ſur l'harmonie préétablie,* 92
CHAP. XII. *Nouvelles objections du Matérialiſte en faveur du méchaniſme de la penſée, & du ſentiment. Réponſe,* 107
CHAP. XIII. *Le Matérialiſte, pour rendre incertain le principe qui établit l'union de l'ame avec le corps, emploie le ſyſtême des Immatérialiſtes,* 122
CHAP. XIV. *Obſervations ſur le ſyſtême des Immatérialiſtes; & réponſes à pluſieurs objections,* 128
CHAP. XV. *Suite des obſervations ſur le ſyſtême des Immatérialiſtes; & réponſes aux objections,* 145
CHAP. XVI. *Nouvelles objections du Matérialiſte contre la nature du ſentiment, & ſa deſtination. Reponſe,* 155

CHAP. XVII. *Nouvelles objections contre la nature & la deſtination du ſentiment. Réponſes*, 162

CHAP. XVIII. *Que dans l'état actuel toutes nos connoiſſances viennent des ſenſations. Fauſſes conſéquences que le Matérialiſte tire de ce principe*, 172

CHAP. XIX. *Que la premiere, comme la plus eſſentielle des connoiſſances, qui eſt celle de Dieu, nous eſt occaſionnée par les ſenſations*, 184

CHAP. XX. *Nouvelles objections du Matérialiſte contre la nature ſpirituelle par de fauſſes conſéquences, tirées de l'Ecriture-Sainte. Réponſes*, 191

CHAP. XXI. *Que les Matérialiſtes, dans leur définition de l'ame, ne s'entendent pas, ni ne peuvent ſe faire entendre*, 210

CHAP. XXII. *Que le corps ne peut être conſidéré ſous l'attribut de la penſée*, 217

CHAP. XXIII. *Le Matérialiſte emploie l'hypotheſe des* Anti-Cartéſiens *pour prouver que l'ame humaine n'étant pas de ſa nature une ſubſtance qui penſe, elle n'acquiert conſéquemment cette faculté que par l'organiſation, cauſe productrice de la penſée*, 225

CHAP. XXIV. *Fauſſe conſéquence du Matérialiſte contre le ſentiment intime*, 235

CHAP. XXV. *Suite des obſervations ſur la définition de l'ame humaine, ſelon les* Anti-Cartéſiens, 241

CHAP. XXVI. *Suite des obſervations ſur la définition de l'ame humaine, ſelon les* Anti-Cartéſiens, 252

CHAP. XXVII. *Suite des obſer-*

vations ſur l'eſſence de l'ame humaine, ſelon les Anti-Carteſiens, 259

CHAP. XXVIII. *Fauſſeté de l'hypotheſe par laquelle quelques-uns prétendent que Dieu peut accorder à la matiere la faculté de penſer,* 267

CHAP. XXIX. *Suite des obſervations ſur l'hypotheſe de la matiere penſante,* 273

CHAP. XXX. *Nouvelles objections du Matérialiſte en faveur de la matiere penſante,* 282

CHAP. XXXI. *Autres objections du Matérialiſte en faveur du méchaniſme de la penſée,* 388

CHAP. XXXII. *Nouvelles inſtances du Matérialiſte pour le méchaniſme de la penſée,* 296

CHAP. XXXIII. *Fauſſeté du principe ſur lequel les Matérialiſtes appuient la poſſibilité de l'homme, machine naturelle,* 307

CHAP. XXXIV. *Qu'un principe aveugle ne produit point d'effet intelligent, ou qu'un effet ne ſçauroit être plus grand que ſa cauſe,* 313

CHAP. XXXV. *Que le ſyſtême de la matiere penſante révolte la raiſon & choque le ſens commun,* 324

CHAP. XXXVI. *Preuves de la ſpiritualité de l'ame, par l'expérience,* 330

CHAP. XXXVII. *Que le méchaniſme n'eſt point la cauſe efficiente ni productrice de la mémoire, mais ſeulement la cauſe occaſionnelle, comme de toutes les autres ſenſations ou opérations de l'ame,* 335

CHAP. XXXVIII. *Suite des obſervations ſur le Méchaniſme de la mémoire. Réponſes aux objections,* 344

CHAP. XXXIX. *Obſervations*

ſur l'hypotheſe du corps permanent de l'ame humaine. Superfluité de cette hypotheſe, 357

CHAP. XL. *Fauſſes conſéquences du Matérialiſte contre la diſtinction des deux ſubſtances dans l'homme*, 364

CHAP. XLI. *Examen du prétendu empire de la matiere ſur l'eſprit, c'eſt-à-dire, du corps ſur l'ame*, 374

CHAP. XLII. *Nouvelles objections du Matérialiſte, priſes de l'ame des Bêtes, contre l'ame Humaine. Réponſes*, 383

CHAP. XLIII. *Lieux communs, c'eſt-à-dire, raiſonnemens ordinaires des Matérialiſtes. Réponſes*, 398

Fin de la Table.

EXAMEN
DU
MATERIALISME.

CHAPITRE PREMIER.

Que le Méchaniſme n'eſt que la cauſe occaſionnelle des ſenſations.

LE *Matérialiſte* poſe d'abord pour principe ce qui eſt en queſtion, & ce qu'on lui nie ; ſçavoir, *que la penſée eſt produite par la ſenſation ;* car nous diſons au contraire que la ſenſation eſt elle-même une penſée.

On définit la ſenſation, *un mouve-*

ment ou une action extérieure de l'ame humaine, occasionnée par l'impression de l'objet sur l'organe . . . Or qu'est-ce qu'un mouvement, une opération ou une action de l'ame, si ce n'est pas un sentiment ? Et qu'est-ce qu'un sentiment, si ce n'est pas une pensée, qui souvent obscure & confuse dans sa premiere origine se développe par gradation ? . . . Quelle propriété conçoit-on dans l'ame avant celle de sentir qu'elle existe ? Et comment sentira-t-elle qu'elle existe si elle ne pense pas (*a*) ?

Le sentiment général répandu dans toutes les parties d'un corps vivant, est-il autre que l'effet nécessaire & infaillible de l'action de l'ame sur ce même corps ? Et cette action est-elle au-

---

(*a*) *Omne id cujus immediatè conscii sumus cogitationis nomine complector.* Vid. Princ. Philos. Cartesian. definit. Prop. 1. & sequent.

Ità sensuum operationes sunt cogitationes. Idem. ibid.

Ego sum. *Non potest esse primum cognitum, nisi quatenus cogitamus.* Ibid. Prop. 4.

tre que la penſée du moins implicite que nous avons de notre façon d'exiſter actuelle ? Nous diſons implicite ; car l'eſſence de la penſée ne conſiſte nullement dans une idée claire & diſtincte ; mais dans une idée claire ou obſcure, confuſe ou réfléchie.

Deſcartes a dit, *je penſe ; donc je ſuis.* Il auroit pû dire avec autant de certitude, je ſens ; donc j'exiſte. Car qu'eſt-ce que ſentir, ſi ce n'eſt pas du moins connoître implicitement que l'on exiſte ? Et qu'eſt-ce que connoître, ſi ce n'eſt pas penſer ?

La mépriſe vient de ce que les *Matérialiſtes* affectent de confondre l'impreſſion avec la ſenſation, pour en conclure que la penſée eſt produite par le méchaniſme. Ce qui n'eſt pas concevable.

Le mouvement imprimé à un corps vivant par les autres corps, produit à la vérité un jeu dans le méchaniſme qui donne lieu à la ſenſation ; mais tant s'en faut qu'il la produiſe. La production eſt l'effet d'une cauſe de même nature... Or quelle identité de nature peut-il y avoir entre le mouvement &

le ſentiment (*a*)? C'eſt ce que nous examinerons.

Par exemple, la lumiere en agiſſant ſur l'organe qui lui eſt deſtiné, occaſionne à l'ame une action ſur ce même organe, en vertu de laquelle action elle apperçoit les objets; que ce ſoit par le moyen des *eſpéces que l'on appelle impreſſes & expreſſes;* il importe peu, puiſqu'il n'y a que l'intelligence qui puiſſe en faire le diſcernement, & qu'il en réſulte que cette connoiſſance n'eſt ni dans la lumiere, ni dans l'organe, ni dans l'objet.... Elle ne peut être dans la lumiere, puiſqu'il faudroit ſuppoſer que la lumiere peut voir & diſcerner; ce qui eſt abſurde; elle fournit à l'ame une occaſion d'agir ſur l'organe; mais elle ignore eſſentiellement cette action... Ce diſcernement des objets ne ſçauroit être davantage dans l'œil, puiſqu'il n'eſt pas poſſible que

(*a*) *Quæ res inter ſe nihil habent commune; earum una, alterius cauſa eſſe non poteſt.* Spinoſa. Ethic Part. 1. Prop. 3. Vid. Demonſtr.

cette portion de matiére, en vertu de ſes combinaiſons, ait la faculté d'appercevoir d'autre matiére. Cette connoiſſance n'eſt pas non plus dans l'objet; donc elle eſt toute dans l'ame.

Ainſi comme la faculté de voir ne peut appartenir qu'à l'intelligence, il s'enſuit que le méchaniſme n'en eſt que la cauſe occaſionnelle.

La conſéquence que tire notre *Matérialiſte* n'eſt pas plus juſte que ſon principe; *donc le méchaniſme*, dit-il, *conſtitue l'eſſence de la penſée*; il faudroit, pour parler correctement, qu'il eût dit : donc le méchaniſme paroît conſtituer l'eſſence de la penſée à celui qui ne veut connoître que la matiére & ſes combinaiſons.

Ce qui induit en erreur, c'eſt que l'impreſſion qui ſe fait ſur le corps & la ſenſation qu'elle occaſionne, ſe ſuccédent avec une telle rapidité, qu'il ſemble que la ſeconde ſoit produite par la premiére; mais en faiſant attention à leurs natures, il n'eſt pas poſſible de les confondre; car quelqu'étroite que ſoit l'union qui ſubſiſte entre le corps &

l'ame ; il eſt cependant très-certain qu'il y a plus de différence entre ces deux ſubſtances qu'il n'y en a entre les vêtemens & le corps, entre la lunette & l'œil.

Que l'on coupe un cadavre par piéces ; on dit qu'il ne ſent plus rien ; ce qui n'eſt qu'un préjugé fondé ſur les apparences ; car ce corps, mort ou vivant, n'a jamais rien ſenti ; mais en donnant à l'ame occaſion de ſentir, il a paru lui-même ſentir ; & il n'en a pas fallu davantage pour établir cette opinion populaire humblement adoptée par les *Philoſophes Matérialiſtes, que c'eſt le corps qui ſent ; & que la ſenſation conſéquemment eſt propre à la matiere*, pourvû qu'elle ſoit organiſée, c'eſt-à-dire arrangée d'une certaine façon ; quoiqu'il ſoit pourtant indubitable que, lorſqu'une ſolution de continuité dans la chair d'un corps vivant fait reſſentir de la douleur ; ce n'eſt point le corps qui éprouve ni qui peut éprouver cette douleur ; les Matérialiſtes le ſuppoſent auſſi groſſiérement que fauſſement. *Mens eſt quæ diros ſentiat ictus*, dit un ancien

Poëte (*a*). C'eſt l'ame ſeule, par une ſuite de cette *loi d'union* que le Créateur du corps & de l'ame a établie entre eux, & par laquelle il veut qu'il ne ſe puiſſe faire aucune impreſſion ſur un corps vivant, que celle-ci qui par ſon action le fait vivre n'en ſoit auſſitôt avertie ou par le plaiſir, ou par la douleur; ce qui à coup ſûr admet un diſcernement dont le corps par ſa nature eſt abſolument incapable; puiſque la matiére ne peut être ſuppoſée connoître ni l'utile, ni le nuiſible, ni le fâcheux ni l'agréable, puiſqu'elle ignore même ſon exiſtence.

Donc la ſenſation ne peut appartenir qu'à l'ame; c'eſt-à-dire à une ſubſtance ſpirituelle unie à un corps, & capable par ſa nature de ſentir. Donc le méchaniſme n'eſt que la cauſe occaſionnelle des ſenſations.

(*a*) *Métamorph. Lib.* 4. *Fab.* 6. Vid. Princip. Carteſiana. *Part.* 1. *Prop.* 21.

CHAPITRE II.

Objections du Matérialiſte contre l'union de l'ame au corps. Réponſes.

JE ne connois point, *répond le Matérialiſte*, cette *loi d'union* qui n'eſt qu'un faux-fuyant imaginé pour ſauver votre ſyſtême. Vous ne vous appercevez pas que vous poſez vous-même pour principe ce qui eſt en queſtion & ce que l'on ne vous accorde nullement. Car enfin je ne vois pas & vous ne pouvez démontrer que cette prétendue loi puiſſe avoir lieu entre le corps & l'ame ; ces deux ſubſtances, comme vous venez de l'établir, étant d'une nature eſſentiellement différente & eſſentiellement diſtinguée.... Et pour cette même raiſon je ne vois pas non plus qu'il puiſſe y avoir une action réciproque de l'une à l'autre ; car l'action réciproque & l'union admettent néceſſairement de l'analogie, c'eſt-à-

dire un rapport de parties, des points de contiguité, des extrémités ; & ſelon vos principes, il n'y a rien de cela entre le corps & l'ame. . . Donc votre loi d'union qui choque tous les principes, n'eſt qu'une pure imagination. . . Donc il eſt bien plus ſûr & bien plus ſimple de n'admettre & de ne reconnoître que la matiére dans un méchaniſme où l'on ne voit qu'elle, ſans avoir recours à une cauſe que nous ne connoiſſons ni vous ni moi, & qui peut aller de pair avec les *qualités occultes des anciens*. . . Vous me demanderez ſi je connois mieux la matiére & ſes modifications ? Je vous réponds affirmativement. . . Oui, je connois la matiére & ſes modes. Je vois, je ſens cette ſubſtance ; elle conſtitue mon être, & porte ſa preuve avec elle que rien ne ſe fait, & que rien ne ſe peut faire qu'avec ſes parties & par les modifications de ſes parties, toujours les mêmes intrinſéquement, mais ſe diverſifiant à l'infini extrinſéquement. . . Animaux, plantes, pierres, métaux, l'eau, le feu, l'air, le globe de la terre & les globes céleſtes ne ſont que les différens arrangemens économiques de

la ſubſtance étendue... Pourquoi irai-je ſuppoſer dans une horloge, une cauſe ſecrette & inviſible qui la fait mouvoir, lorſque je découvre le principe de ſon jeu dans les proportions de ſes piéces & dans le reſſort? ...Voilà pourtant ce que vous faites en ſuppoſant dans le corps organiſé une ſubſtance qui ſans être matérielle, agit ſur la matiére, qui ſans avoir d'extrémités eſt unie à la matiére; pendant que le méchaniſme de ce même corps, par ſon art infini, vous convainc, ou d'inattention, ou d'ignorance, ou de mauvaiſe foi. Prouvez du moins que vous connoiſſez la ſubſtance ſpirituelle auſſi clairement que je connois celle qui lui eſt oppoſée; & peut-être pourrai-je parvenir à ſaiſir quelqu'idée de votre loi d'union entre le corps & l'ame & de leur action réciproque; deſquelles, ſans y penſer, vous venez d'établir l'impoſſibilité par vos principes.

En attendant que nous répondions en détail à un défi ſi plein de confiance; nous pouvons aſſurer au *Matérialiſte*, que malgré l'ignorance inſéparable de la condition humaine, il eſt encore moins difficile de connoître la ſubſtance

ſpirituelle que la matérielle. La ſpirituelle nous eſt propre ; elle conſtitue notre être ; nous le ſentons . . . (*a*) La matérielle nous eſt étrangére & accidentelle ; nous le ſentons encore . . . Nous tâcherons de le démontrer en ſon lieu . . . Il s'agit pour le préſent de faire voir que cette objection du *Matérialiſte*, qu'il croit ſi bien fondée, porte à faux, & qu'il nous condamne ſans nous entendre.

Car premierement nous n'avons pas dit que l'ame ſoit unie au corps en vertu d'aucune médiation d'extrémités ; ce ſeroit aller directement contre la vérité & la raiſon. Mais nous avons dit & nous croyons que l'ame eſt unie au corps par la volonté (*b*) de celui qui a établi, &

(*a*) *Patet mentem, ſive rem cogitantem, eſſe corpore notiorem.* Princip. Carteſ. Part. 1. Prop. 4. Art. 11. 12.

(*b*) S'il n'eſt pas d'un Philoſophe, comme diſent les Matérialiſtes, *de recourir à la volonté de Dieu ;* eſt-il d'un homme enſé & judicieux de recourir aux ſuppoſitions les plus abſurdes & les plus évidemment fauſſes ?

a pu ſeul établir cette union, laquelle, ſans admettre ni mêlange, ni analogie quelconque, rend néanmoins l'ame préſente par ſon action non ſeulement à tout le corps en général, mais à chacune des parties de ce même corps, lequel (par une comparaiſon imparfaite) reſſemble au fer, qui pénétré par l'action du feu juſques dans ſes plus petites parties, ſemble avoir pris la nature de cet élément, qu'il ne quitte pour reprendre la ſienne, que quand l'action de celui-ci n'a plus lieu.

Nous ne diſons pas non plus que le corps agiſſe ſur l'ame, ni directement, ni indirectement. Quand on le dit, c'eſt improprement; & c'eſt encore l'apparence qui a fait naître ce préjugé. La nature de notre corps & de tout corps étant purement paſſive, le corps conſéquemment ne peut avoir d'action quelconque qui ſoit à lui (*a*)... Mais nous diſons qu'à l'occaſion des mouve-

(*a*) *Inanimum eſt omne quod pulſu agitatur externo; quod autem animum eſt; id motu cietur ſuo.* Tuſcul. Lib. 1. n. 54.

mens excités dans le corps ou dans quelques-unes de ſes parties, la faculté de ſentir qui eſt propre à l'ame fait ſa fonction ; enſorte que ce n'eſt point l'organe qui agit ſur elle, mais que c'eſt elle au contraire qui agit ſur l'organe, puiſqu'il lui importe de connoître les mouvemens excités dans le méchaniſme, par des cauſes externes ou internes, pour être en état de porter un jugement ſur ce qui peut être nuiſible ou avantageux à ce même corps auquel la loi du Créateur la détermine.

„ *Les objets allant frapper les organes*, (dit un Philoſophe moderne,) „ *forcent l'ame de s'appliquer à l'organe ſur lequel l'impreſſion a été faite* „. Application & action ſont termes ſynonymes ... Cette penſée eſt juſte, mais nous la croyons mal rendue (ſauf meilleur avis) en ce qu'il falloit dire que les objets ne frappent pas plutôt l'organe, qu'en vertu de la loi d'union qui n'eſt autre que la volonté du Créateur, l'ame eſt forcée d'agir ſur l'organe ; non point par une action qui vienne de l'organe ou de l'objet ; car il faudroit leur ſuppoſer une action qu'ils

n'ont point . . . Le mouvement qui eſt un mode du corps occaſionne à l'ame une action particuliere ſur l'organe frappé ; mais cette action eſt parfaitement inconnue au corps & au mode . . Enfin nous ne diſons pas non plus, *comme le Matérialiſte le ſuppoſe*, que l'ame agiſſe ſur le corps par une médiation de parties ; mais par une action propre à ſa nature, & qui eſt comme une participation de l'action générale & particuliére de l'eſprit univerſel ſur toute la matiére comme ſur chacune de ſes parties (*a*) ; & voici comme nous l'entendons.

CHAPITRE III.

Que la ſubſtance ſpirituelle eſt, à l'excluſion de toute autre, eſſentiellement active.

POUR expliquer cette action de l'ame ſur ſon corps, & par la médiation de celui-ci ſur d'autres corps,

(*a*) *Animus, principium motûs non habet, quia ipſe ſe movet.* Cic. de Senectut. Cap. 21. n. 79.

il faut de néceſſité remonter au *premier principe*, d'autant que lui ſeul il fournit la preuve la plus forte qu'il n'y a que l'*eſprit* à qui l'action ſoit eſſentielle ; & par-là nous aurons occaſion de répondre à pluſieurs objections des *Matérialiſtes* contre la nature & l'exiſtence de Dieu ; & contre la création, de même que contre la nature de l'ame qu'ils affectent de confondre avec la nature divine. L'exiſtence de l'Univers ne peut être conçue ſans admettre néceſſairement deux cauſes ; l'une eſſentiellement active, l'autre eſſentiellement paſſive ; c'eſt-à-dire un *agent & un ſujet* d'une nature eſſentiellement diſtinguée ; l'un capable de donner, l'autre de recevoir (*a*).

Nous diſons que l'*agent* eſt l'*eſprit*, & que le ſujet eſt la matiere... Ils n'ont pu avoir la même nature, parce que

(*a*) *Creatio eſt operatio in quâ nullæ cauſæ præter efficientem concurrunt ; ſivè res creatæ illæ ſunt quæ ad exiſtendum, nihil præter Deum requirunt.* Append. Spin. Part. 2. Cap. 10. Cogit. Metaphiſ.

l'agent auroit été en même tems agent & ſujet, ou le ſujet en même tems ſujet & agent ; ce qui répugne à tous les principes.

Si, par exemple, la matiére eût exiſtée ſeule, comme les *Matérialiſtes* le ſuppoſent, elle auroit été agent & ſujet, c'eſt-à-dire qu'elle auroit agi ſur elle-même pour s'imprimer le mouvement, & par celui-ci ſe donner l'ordre & l'arrangement que nous lui voyons.

Or cette action qu'elle auroit eue ſur elle-même ne pouvoit lui être eſſentielle, puiſque non-ſeulement nous pouvons la concevoir ſans cette action ; mais que de ſa nature elle eſt indifférente pour toute impreſſion quelconque (*a*). Ainſi l'impreſſion de ce mouvement lui a été accidentelle ; donc elle n'y a eu aucune part que comme cauſe purement paſſive, c'eſt-à-dire comme un ſujet ſur lequel la ſubſtance eſſentiellement active a opéré pour lui imprimer le mouvement, & par celui-ci

(*a*) *Materia quieſcens, ad motum non concitabitur niſi à cauſâ potentiori & externâ.* Spinoſ. Epiſt. 70.

l'ordre. Tout arrangement, tout ordre, toute combinaiſon, admet néceſſairement un agent & un ſujet d'une nature eſſentiellement diſtinguée. Donc ſi la matiére exiſte ſeule, il n'y aura pas de mouvement, puiſqu'elle eſt une ſubſtance eſſentiellement paſſive dans ſon tout, comme dans chacune de ſes parties; s'il n'y a pas de mouvement, il n'y aura pas d'ordre... Mais il y a un ordre dans la matiere; & cette façon d'être, telle qu'elle ſoit, ne lui eſt pas eſſentielle, puiſque non-ſeulement nous la concevons ſans cela, mais qu'elle eſt parfaitement indifférente pour tout ce qui eſt ordre... Donc, pour qu'elle ait pris cet arrangement ſingulier qui eſt étranger à ſon eſſence, il a fallu qu'elle ait été mûe dans ſon tout, comme dans chacune de ſes parties par une ſubſtance eſſentiellement active, & conſéquemment eſſentiellement diſtinguée du ſujet ſur lequel elle a agi pour lui imprimer le mouvement, & par celui-ci le méchaniſme que nous lui voyons (*a*). Or

(*a*) *Deus cauſa primaria eſt motuum om-*

cette ſubſtance eſſentiellement active & eſſentiellement diſtinguée de toute matiére eſt celle-là même que nous appellons *cauſe premiere*, *efficiente ſpirituelle*; & c'eſt *Dieu*, dont la puiſſance eſt infinie, & qui conſéquemment a pu créer des ſubſtances ſpirituelles, capables par leur nature d'agir à un dégré borné ſur la matiére, c'eſt-à-dire ſur les corps auxquels elles ſont déterminées, & par la médiation de ceux-ci ſur d'autres corps... en ſorte qu'elles ſoient des images de la ſubſtance ſpirituelle univerſelle, que l'on appelle *Dieu*; comme les corps qu'elles animent, & ſur leſquels conſéquemment elles agiſſent, ſont eux-mêmes des images de l'arrangement de la ſubſtance paſſive, univerſelle & indéfinie, que l'on appelle le *monde*.

---

nium qui ſunt in mundo. Nulla præter ipſum poteſt admitti. Princip. Carteſiana. Part. 2. Prop. XI. Vid. Schol.

CHAPITRE IV.

Objections du Matérialiſte contre l'exiſtence d'une cauſe ſpirituelle univerſelle, eſſentiellement active, & contre la Création. Rtponſes à ces objections.

C'EST par une ſuppoſition gratuite, *répond le Matérialiſte*, que vous établiſſez pour principe de toutes choſes, l'exiſtence d'une cauſe ſpirituelle univerſelle eſſentiellement active que vous déſignez ſous le nom d'*agent*, & que vous appellez *Dieu*. Car comme vous n'accorderez point que la cauſe eſſentiellement paſſive que vous appellez matiere, ſoit coéternelle à la cauſe eſſentiellement active que vous appellez eſprit ; il s'enſuit de-là que cette ſubſtance paſſive n'a pas toujours exiſté .... Or avant qu'elle exiſtât, l'eſprit n'agiſſoit point, puiſqu'il n'avoit pas de ſujet ; donc votre cauſe ſpiri-

tuelle univerſelle, eſſentiellement active, & eſſentiellement diſtinguée de la matiére, n'a de réalité que dans votre hypotheſe.

Nous répondons que pour qu'une cauſe ſoit eſſentiellement active, il n'eſt pas néceſſaire qu'elle agiſſe au dehors, mais qu'elle ait la puiſſance d'agir; or comme l'eſprit univerſel a toujours eu la puiſſance d'agir au dehors, il s'enſuit qu'il eſt une cauſe eſſentiellement active. Il y a deux ſortes d'actions en Dieu, l'une deſquelles ne lui eſt pas eſſentielle, & c'eſt l'action extrinſéque; eſſentielle à la création de toutes choſes, & non pas à Dieu, parce qu'il auroit pu créer ou ne pas créer, ſans pour cela n'être pas une cauſe eſſentiellement active. Lors de la création il a réduit en acte la puiſſance infinie qu'il avoit de créer; de ſorte que la création & l'acte par lequel Dieu a opéré cette création, peuvent être conſidérés comme accidentels, parce que l'un & l'autre pouvoient ne pas arriver; mais la *puiſſance opérante* n'a pu être accidentelle, puiſque Dieu étant un principe unique, elle n'a pu lui venir

d'ailleurs . . . L'action intrinséque de Dieu lui eſt eſſentielle, & il ne peut être conçu ſans elle, parce qu'elle eſt l'opération éternelle de cette même intelligence par laquelle il connoît la néceſſité & l'indépendance de ſon être, ainſi que ſa Toute-Puiſſance & ſes autres attributs . . . Ainſi Dieu eſt une cauſe non-ſeulement eſſentiellement active, mais encore eſſentiellement agiſſante ; & l'on ne peut aſſigner un point dans l'éternité où il n'ait pas été l'une & l'autre (*a*).

Il y a des gens dont les idées ſont ſi peu réfléchies qu'ils s'imaginent preſque qu'avant la création, Dieu ne faiſoit rien, & étoit comme dans une eſpéce de léthargie . . . La création de la matiére & ſon arrangement, ſont, pour ainſi dire, le beau côté par lequel ils enviſagent Dieu, pour en avoir une idée relevée. Ils ne font pas attention que ce qui exiſte, eſt à l'égard

(*a*) *Deus eſt mens ſoluta & libera, ſegregata ab omni concretione ; omnia ſentiens & movens ; ipſaque prædita motû ſempiterno.* Tuſcul. Lib. 1. n. 66.

de Dieu, comme s'il n'exiſtoit pas (*a*); & que ſurtout, l'exiſtence de la matiere, à le prendre ſtrictement ; n'eſt pas une exiſtence (*b*). Car eſt-ce exiſter que de ne pas ſentir que l'on exiſte ? Or la matiére ignore parfaitement qu'elle exiſte ; être ce qu'elle eſt, ou rien, eſt une alternative qu'il ſeroit contre ſon eſſence de connoître.... Mais cette intelligence infinie par laquelle Dieu ſe comprend lui-même (*c*) ; cette Toute-Puiſſance par laquelle il eſt libre de créer dans toute l'éternité des ſubſtances penſantes, ſont d'une toute autre importance que la création & les combinaiſons de nos quatre élémens.

C'eſt encore par une pure ſuppoſition, *interrompt le Matérialiſte*, que

---

(*a*) Les anciens Philoſophes ont mis l'Etre matériel, immédiatement au-deſſus du rien.

(*b*) *Niſi per infinitam Dei potentiam, creaturæ non poſſunt concipi exiſtentes.* Spinoſ. Cogit. Metaphiſ. Append. Part. 2. Cap. 10.

(*c*) *Deus ipſe objectum eſt ſuæ ſcientiæ ; imò ſua ſibi ſcientia.* Spinoſ. Cogitat. Metaphiſ. Append. Part. 2. Cap 7.

vous dites que Dieu a créé la matiere de rien ; en ſorte que ſelon ce principe, *le rien* a été le ſujet non-ſeulement de la matiére, mais encore de toutes les ſubſtances penſantes, que vous regardez comme eſſentiellement diſtinguées de toute matiere : or cela répugne à ce principe géométriquement infaillible & fondé ſur la raiſon (*a*), *qu'une ſubſtance ne ſçauroit être produite par une autre ſubſtance ;* à plus forte raiſon par *le rien.* Donc il eſt bien plus ſimple d'admettre l'éternité de la matiere ; d'autant plus que ſi vous regardez Dieu comme un agent éternel, il lui a fallu conſéquemment & néceſſairement un ſujet pour agir, qui lui fût coéternel.

Ce n'eſt pas par une ſuppoſition, mais par une néceſſité, tirée du fond de la *raiſon* & de la *vérité*, que nous croyons & que nous diſons que Dieu a créé, c'eſt-à-dire a fait toutes choſes de rien.... Non que *le rien* ait été

(*a*) *Una ſubſtantia aliam non producit.* Spinoſ. Ethic. Part. 1. Prop. 6. 11. Vid. Schol.

comme le *ſujet préexiſtant* duquel Dieu ait tiré la ſubſtance ſpirituelle & matérielle, il y auroit de la ſtupidité à le croire; mais que Dieu a fait ſuccéder l'exiſtence de la matiere à ſa non-exiſtence, & de même pour ce qui regarde la création des êtres penſans; & cela par l'effet de ſa volonté à laquelle rien ne s'oppoſe. . . Dieu ſeul penſoit; il a commandé que des ſubſtances ſpirituelles, ſemblables à la ſienne, penſaſſent: & elles ont penſé, c'eſt-à-dire qu'elles ont connu leur exiſtence & celle de leur auteur. . . La matiere n'étoit pas, Dieu a commandé qu'elle fût: & elle eſt. Son arrangement n'exiſtoit pas, Dieu a commandé qu'il exiſtât: & il exiſte. . . Voilà le principe de tous les êtres viſibles ou inviſibles c'eſt-à-dire ſpirituels ou matériels; la volonté de l'Etre ſuprême, & non *le rien*, qui n'étant pas, ne peut donner l'être (*a*) . . . Il n'y a de néant pro-

(*a*) *Nihili nullæ ſunt proprietates.* Axiom. Nihil, *non ut negationem realitatis, ſed ut aliquid reale imaginati ſunt quidam.* Append. Part. 2. Cap. X. de creatione. Vid. Cogit. Metaphiſ. Spinoſæ.

prement

prement dit pour Dieu que l'impoſſibilité de l'être, & non pas le *non-être*; & cette impoſſibilité n'eſt pas une loi qui lui ait été impoſée, parce que cette ſuppoſition donneroit un progrès ſans fin; mais elle eſt la régle même de ſa ſageſſe & de ſa volonté, parce qu'il ne connoît de néceſſité que celle de ſon exiſtence, comme il ne connoît d'impoſſibilité que celle de ſa *non-exiſtence*. Quant au principe qui établit *qu'une ſubſtance ne ſçauroit être produite par une autre*, & duquel Spinoſa (*a*) abuſe pour nier la création : nous diſons, en empruntant ſes termes, que rien n'eſt plus vrai dans la *nature naturée*, c'eſt-à-dire, dans la créature ; mais que rien n'eſt plus faux à l'égard de la *nature naturante*, c'eſt-à-dire à l'égard de Dieu, parce qu'un Etre qui eſt à lui-même ſon principe & ſa fin, doit avoir eſſentiellement une puiſſance infinie: or ce ne ſeroit pas être tout-puiſſant ; ce ne ſeroit l'être nullement que

(*a*) Il ſe contredit infiniment. *Append. Part. 2. Cap. X. Cogit. Metaph.*

d'avoir beſoin d'un ſujet préexiſtant pour donner l'exiſtence à un autre ; ce ne ſeroit pas créer, ce ſeroit arranger, ce ſeroit être artiſan, & non pas créateur ; & il reſteroit toujours à demander, d'où venoit le ſujet préexiſtant duquel l'autre a été tiré ; ce qui donneroit un progrès abſurde... Donc Dieu, & non pas le *rien*, eſt le principe de tout ce qui exiſte... Donc ce n'eſt pas un moyen plus ſimple, mais un moyen déraiſonnable, puiſqu'il eſt inutile, & d'une impoſſibilité démontrée, d'admettre pour expliquer la création, l'éternité de la matiere, comme un ſujet coéternel à un agent éternel : aſſortiment faux & frivole, qui bien loin d'applanir le ſyſtême, l'embrouille au contraire, à ne pouvoir plus s'y retrouver, comme nous allons le voir.

CHAPITRE V.

Nouvelles objections du Matérialiſte, tendantes à établir l'éternité de la matiere. Réponſes à ces objections.

IL eſt permis de ſoutenir comme une opinion probable, & qui n'a même rien de contraire à la foi, que la matiere a pû être créée de toute éternité (*a*) . . . Or ne pouvons-nous pas tirer de-là une induction fort naturelle, que l'on ſent bien dans l'*Ecole* la néceſſité de la matiere incréée ? Mais que comme ce principe ſeroit contraire

(*a*) *Statuerunt aliqui dari extrà Deum materiam coæternam ipſi, quam in ordinem tantùm redegit, &c.* Vid. apud. Spin. Cogit. Metaph. Append. Part. 2. Cap. 7. de Dei intellectu.

Durationem abſque principio durationis dari non poſſe ſatis clarè demonſtratur. Ibid. Cap. X.

à l'économie du ſyſtême de la religion, on a ajouté le correctif, *créée de toute éternité ;* au lieu d'exiſtante de toute éternité & par elle-même . . . D'autant que c'eſt encore ſans preuves, que l'on ajoute à la propoſition qui établit que Dieu auroit pû créer la matiere de toute éternité, cette clauſe inutile, *qu'il ne l'a pas voulu.* Car on peut demander aux *Théologiens*, d'où ils ſçavent que Dieu ne l'a pas voulu . . . Ainſi la néceſſité de la création de la matiere eſt dans le cas de ne pouvoir être démontrée.

Nous répondons que ſi la ſubſtance étendue eſt increée, c'eſt-à-dire, que ſi la matiere exiſte indépendemment & par elle-même, ſon exiſtence eſt ſeule néceſſaire, & conſéquemment qu'elle eſt à elle-même ſon principe & ſa fin (*a*). Si elle eſt à elle-même ſon principe & ſa fin, elle ne doit pas être ſubordonnée ; mais bien loin qu'elle ſoit in-

(*a*) *Id quod neceſſariam involvit exiſtentiam ens eſt ſummè perfectum, proindeque nullâ indiget cauſâ externâ ad exiſtendum.* Princip. Carteſ. Part. 1. Lemm. 1. 2.

dépendante, ſa nature paſſive au contraire exclud toute idée d'indépendance; & le mouvement qui ne lui eſt pas eſſentiel, puiſque nous la concevons ſans lui, prouve qu'elle eſt ſubordonnée à un agent qui eſt ſa cauſe efficiente, & d'une nature eſſentiellement diſtinguée de la ſienne. Si la matiere exiſte indépendamment, ſon exiſtence eſt ſeule néceſſaire; & dans ſon eſſence elle doit comprendre toutes les perfections (*a*). Or la matiere manque de la plus néceſſaire à l'être ſouverainement parfait, puiſqu'elle ignore ſon exiſtence. Donc elle n'exiſte pas indépendemment, & n'eſt pas l'être ſeul néceſſaire: donc puiſqu'elle exiſte, & qu'elle n'exiſte pas néceſſairement, elle a reçu l'être d'une cauſe ſupérieure eſſentiellement active, & conſéquemment eſſen-

(*a*) *Id omne quod neceſſariam involvit exiſtentiam, meram debet exprimere perfectionem.* Spin. Epiſt. 40.

Dire que la matiere a été créée de toute éternité, c'eſt convenir qu'elle a été créée dans le tems; puiſque le mot de *création* emporte néceſſairement l'idée du tems, lequel n'a pu avoir lieu que par la création.

tiellement distinguée d'elle . . . Ainsi l'ordre & l'arrangement que nous lui voyons, ne lui est pas essentiel, mais accidentel ; & conséquemment cette substance ne s'est donné ni l'être, ni la façon d'être : ainsi l'Univers est l'effet de la volonté de l'Esprit suprême, & non pas celui de la substance étendue en tant que modifiée par le mouvement, sans l'opération d'un premier moteur. Car voilà où les Matérialistes voudroient nous amener à n'admettre comme *Spinosa* qu'une substance unique, cause productrice de tous les êtres par ses modifications ; ce qui est le système le plus contraire à lui-même par les principes & par les conséquences (*a*) ; car comment la substance étendue seroit-elle l'être souverainement parfait, puisqu'il est facile de la concevoir sans action,

(*a*) *In rerum naturâ non nisi una substantia datur, eaque infinita, cujus partes modaliter tantùm distinguntur.* Ethic. Part. 1. Prop. 5. 8. 15. Vid. Schol. *Il établit le contraire.* Append. Part. 2. Cap. X. de creatione. Cogit. Metaph.

& qu'il eſt impoſſible de la concevoir avec la penſée ?

L'éternité de Dieu confond, il eſt vrai, l'imagination ; mais elle ne la révolte pas ; elle eſt parfaitement d'accord avec la raiſon & l'entendement qui en ſentent la néceſſité, comme l'impoſſibilité du contraire (*a*). L'imagination n'eſt confondue que parce que dans notre façon d'exiſter actuelle, nous ne pouvons avoir qu'une ſucceſſion d'idées déterminées (*b*) ; & ce qui n'a ni fin ni commencement n'admet point ces ſortes d'idées. L'éternité de la matiere révolte l'imagination, & outrage l'entendement & la raiſon, parce qu'ils ſentent l'abſurdité comme l'impoſſibilité d'un tel principe.

(*a*) *Cùm duratio major aut minor concipiatur, clarè ſequitur Deo tribui non poſſe durationem, ſed tantummodo æternitatem.* Cogit. Metaph. Append. Part. 2. Cap. 1. *Æternitas non eſt quid præter divinam eſſentiam.* Ibid.

(*b*) *Duratio ſine rebus creatis, æternitas ſine Deo concipi non poſſunt.* Idem. Ibid. Cap. 10.

Cependant, *réplique le Matérialiſte*, je ne vois pas, & vous ne pouvez démontrer pourquoi il eſt plus néceſſaire que Dieu exiſte de toute éternité que la matiere. L'un ne me paroît ni plus poſſible, ni plus impoſſible, ni plus concevable, ni plus inconcevable que l'autre; & du moins la parité doit avoir lieu.

Nous répondons, que bien loin que la parité puiſſe avoir lieu, il y a au contraire une immenſité de diſtance; & pour en avoir une conviction entiere, que l'on faſſe ſeulement un peu d'attention à la nature de ces deux ſubſtances.

La matiere mérite à peine le nom d'être, puiſqu'elle n'a ni action, ni ſentiment, ni intelligence quelconque. Dieu au contraire étant infiniment intelligent, ſçait qu'il exiſte néceſſairement, & qu'il n'y a que cette ſeule néceſſité; & il connoît ſon exiſtence dans toute l'infinité de ſon étendue. L'exiſtence des êtres penſans, qui ne ſe ſont point faits eux-mêmes prouve la néceſſité d'un principe intelligent & unique... La néceſſité de ce principe uni-

que prouve ſa toute-puiſſance ; car il n'y a qu'une puiſſance néceſſaire & infinie, qui ait pu donner l'être à tout ce qui exiſte.

Or en mettant Dieu d'un côté, & la ſubſtance étendue de l'autre, on demande aux Matérialiſtes qu'ils avouent ſincérement auquel de ces deux êtres une telle puiſſance doit être plus juſtement & plus raiſonnablement attribuée, ou à celui qui de ſon eſſence eſt infiniment intelligent & infiniment actif, ou à celui qui de ſa nature eſt tellement ſtupide, qu'il ignore même ſon exiſtence, & qu'il ne peut être mû que par une cauſe externe (*a*).

Ici *le Matérialiſte* nous arrête encore, & réplique qu'il accorde ſi l'on veut, que la matiere eſt également indifférente pour l'action ou pour le repos, & qu'elle ne connoît ni l'un ni l'autre ; mais que n'ayant pu exiſter ſans l'un des deux, parce qu'il n'y a point de milieu donné

(*a*) La matiere eſt le plus vil de tous les êtres, & celui que preſque tous les anciens Philoſophes ont mis immédiatement au-deſſus du rien.

entre les deux, l'excluſion du repos a néceſſairement produit l'action, & celle-ci l'ordre, qui n'eſt ordre que relativement à notre façon de ſentir, & rien au regard de la matiere conſidérée en elle-même; la Nature n'ayant pas eu plus de deſſein en nous produiſant & en produiſant toutes les choſes ſingulieres, telles que le ſoleil, les planetes, les étoiles, qu'elle n'en a en produiſant tous les jours, & tenant cachés dans les entrailles de la terre & dans le fond de la mer, l'or, les diamans, les minéraux de toute eſpece, une infinité d'animaux particuliers & de raretés que nous ne connoîtrons jamais. Peut-on croire que ce ſoit avec intelligence qu'elle fait éclore ſur la cime des rochers & ſur le haut des édifices les plus élevés, hors de toute atteinte, des ſimples & des fleurs?... La neige en tombant, l'eau en ſe glaçant, le ſable & la pouſſiere enlevés par des tourbillons, forment des figures, des compartimens, des combinaiſons, des concrétions qui pour nous paroître ſinguliérement ingénieuſes, n'admettent pas pour cela d'intention ... La mer, par l'agitation de ſes

flots, forme des bancs, des caps, des golfes, des isles. . . La terre, par ses tremblemens & ses révolutions, forme des montagnes, des collines, des plaines; produit des volcans, des lacs, des étangs où l'on n'en avoit jamais vû; transporte le cours des fleuves & des rivieres, les fait quelquefois disparoître entiérement, ainsi que des villes entieres, dont il ne reste plus aujourd'hui que le nom . . . Or si dans la production de toutes ces choses, on ne peut raisonnablement admettre de l'intelligence; pourquoi vouloir en supposer dans l'arrangement universel du monde, ainsi que dans le méchanisme particulier des animaux & des végétaux ? Conséquemment il est démontré que l'on peut se dispenser d'admettre deux causes, ou deux substances essentiellement distinguées, l'une desquelles soit active & l'autre passive; puisque la matiere une fois déterminée au mouvement peut suffire à tout (a) .... *Que l'on me donne*

(a) *Sors illis pro Deo est, quâ Deus ipse negatur.* Plin. Lib. 2. Cap. 7.

de la matiere & du mouvement, diſoit un Philoſophe conſéquent & géométrique ; & je vous ferai un Univers.

Nous répondrons à cette objection dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE VI.

Fauſſeté du principe par lequel les Matérialiſtes prétendent établir l'unité d'une ſubſtance, qui eſt la matiere, cauſe productrice & efficiente de toutes choſes par ſon mouvement.

CE ſyſtême de l'exiſtence unique & ſeule néceſſaire de la ſubſtance étendue, cauſe productrice & efficiente de toutes choſes par le mouvement auquel elle a été déterminée par l'excluſion du repos, ne peut abſolument ſe ſoutenir, ni en Métaphyſique, ni en Phyſique.

Car premiérement l'excluſion du repos admet néceſſairement un moteur

d'une nature eſſentiellement différente de la ſubſtance qui eſt mûe... Tout corps mis en mouvement n'a pu s'y mettre de lui-même, puiſque le mouvement n'eſt pas eſſentiel à ſa nature, & ne peut avoir été mis en mouvement par un autre corps, qui de ſa nature n'a pas plus d'action que lui (*a*). Il faut ici un progrès juſqu'au premier principe. Si le mouvement eſt coéternel à la matiere, il lui eſt eſſentiel; s'il lui eſt eſſentiel, on ne peut la concevoir ſans lui: or on la conçoit ſans lui; donc il ne lui eſt pas eſſentiel, mais lui vient d'ailleurs (*b*): or il ne peut lui venir que d'une cauſe eſſentiellement diſtinguée d'elle. Et ce principe eſt tellement dans la nature, que l'excluſion du repos ne manque jamais de faire naître des queſtions, & que le repos

(*a*) *Materia quieſcens in ſuâ quiete perſeverabit, nec ad motum concitabitur niſi à cauſâ potentiore & externâ.* Spin. Epiſt. 70. 1676.

(*b*) *Quidquid ex aliquâ re tolli poteſt, eâ integrâ remanente, ejus eſſentiam non conſtituit; & vice verſâ.* Axiom.

au contraire les exclud toutes... Car perſonne ne s'aviſe de faire des raiſonnemens ſur l'état d'un corps en général qui n'eſt point mû. On ne fait point de queſtions ſur l'état d'une pierre que l'on trouve à ſes pieds ſans mouvement, parce que par une conformité d'idées qui ne ſe dément dans aucun des hommes, le repos eſt ce que nous concevons le premier dans la matiere après l'extenſion, comme le mouvement eſt ce que nous concevons le dernier, & ce que nous regardons toujours comme étranger à la matiere..... Mais ſi nous voyons voler par l'air cette même pierre que nous avons vûe à nos pieds ſans mouvement, nous devons être reçus à demander la cauſe de cette action que nous ſçavons bien n'être pas propre à la nature de cette pierre. Parce que tous les hommes conçoivent que le repos, s'il n'eſt pas eſſentiel à la matiere, eſt du moins ſon état naturel, celui que nous concevons le premier dans cette ſubſtance après l'étendue, celui qu'elle ne quitte que difficilement, qu'elle reprend ſans peine & auquel elle tend invinciblement; ce que l'on

ne peut pas dire de l'état opposé qu'elle ne prend jamais qu'on ne lui donne, & qui lui est si peu essentiel, que nous la concevons bien plus clairement sans lui qu'avec lui. Quoi qu'en dise *M. Leibnitz*, qui établit que pour connoître la matiere, il faut aller au-delà de l'étendue, & y concevoir une double action essentielle à sa nature, c'est-à-dire une tendance naturelle au mouvement, & une résistance au mouvement imprimé d'ailleurs (*a*); ce qui est démenti par l'expérience & la raison.

Ce que nous venons de dire de tout corps qui n'est point en mouvement, on le peut dire de tout corps où l'on n'apperçoit point d'ordre. . . Je ne ferai point de questions sur un lingot d'or que l'on me mettra entre les mains, je verrai seulement que c'est de l'or, & je ne concevrai en le regardant que la

(*a*) La force de se mouvoir, supposée dans la matiere, est un objet que nos idées trouvent étranger & extrinséque à l'égard du corps & de l'étendue, tout de même que le sentiment & la pensée. *Hist. de l'Acad. des Scien. Tom. IX.*

qualité ou la quantité de ce métal . . . Mais lorſque ce lingot aura été ouvragé, comme je ſçais que la forme qu'il a reçue n'eſt pas eſſentielle à ſa nature, & qu'elle n'y ajoute rien, je me recrierai ſur l'accident qui m'annoncera l'ignorance ou l'habileté de l'ouvrier . . . . . De même, en ſuppoſant la ſubſtance de la matiere univerſelle au premier moment de ſa création, privée d'ordre & de mouvement, ce qui eſt aſſurément ſon état primitif, parce que toute ſubſtance eſt premiere en nature à ſes accidens (*a*); il n'y aura de queſtions à faire que ſur la production de cette maſſe, parce que la production étant une premiere action, cette action conſéquemment ne peut avoir ſon principe dans la choſe produite, puiſqu'il auroit fallu qu'elle eût été quelque choſe avant que de ſe faire une telle choſe; ce qui eſt plus qu'abſurde . . . Ainſi donc on concevra que ſi elle n'a pu ſe faire elle-même ce qu'elle eſt, elle aura néceſſai-

(*a*) *Subſtantia prior eſt naturâ, ſuis affectionibus.* Spin. Ethic. Part. 1. Prop. 1.

rement reçu ſon exiſtence d'une cauſe ſupérieure eſſentiellement active, & eſſentiellement diſtinguée de la choſe produite, ſans quoi il y auroit un progrès à l'infini . . . Ce que l'on n'admet point . . . De la production de cette maſſe on fera enſuite attention à ſon étendue & à ſa quantité, propriétés eſſentielles à la ſubſtance diviſible & paſſive ; à peine fera-t-on attention à ſon repos, parce qu'il eſt l'état naturel & primitif de tout corps ; celui que l'on conçoit avant tout autre . . . Mais cependant, ni l'étendue, ni la quantité, ni le repos, ne pourront mener plus loin que la production de la maſſe ; & comme il n'y aura plus de queſtions à faire, il en faudra reſter-là . . . Mais ſi l'on voit tout à coup cette maſſe en mouvement dans ſon tout, comme dans ſes parties, les queſtions vont renaître ; car comme elle n'avoit pas ce mouvement auparavant, & que conſéquemment il ne lui eſt pas eſſentiel, mais accidentel, on ſera forcé d'en chercher l'origine, & ne la trouvant point dans la choſe produite, on la cherchera hors d'elle, & l'on reviendra néceſſairement

au Créateur. Si ce mouvement produit l'ordre par les combinaiſons les plus exactes & l'économie la plus ingénieuſe, on concevra ſans peine, que cette économie étant un effet du mouvement, la cauſe de celui-ci aura été néceſſairement la cauſe de celle-là.

Et que les *Matérialiſtes* pour éluder la difficulté, ne diſent pas que cet ordre n'étant rien relativement à lui-même, il n'eſt relativement à nous que l'effet d'un hazard ſingulier. Car outre que *le hazard* n'exiſte pas pour ceux qui raiſonnent, c'eſt qu'il ſuffit pour que cet ordre exiſte réellement, qu'il ſoit ordre par rapport à notre façon de concevoir... Car ſi l'économie ſublime qui nous frappe dans la diſtribution de l'Univers n'eſt que l'effet du hazard, par quel autre hazard ſingulier le tour de notre imagination, c'eſt-à-dire notre façon de concevoir, & la ſtructure de notre œil, ſont-elles ſi parfaitement analogues à cette économie univerſelle ? Il y a donc ici le hazard du hazard à l'infini. Or cela s'appelle-t-il raiſonner ? Que la vûe ſoit rendue à un aveugle né, & qu'il puiſſe

contempler tout à coup, le ſpectacle brillant du ciel & de la terre ; ſans être ni Géometre ni Artiſte, ſans connoître ce que c'eſt que proportions & dimenſions, ſans avoir en un mot aucune idée de l'ordre, à quels tranſports d'admiration ne ſe livrera-t-il pas, s'il eſt ſur-tout dans l'âge où les organes ſont développés ? Il ne s'accoutumera jamais à ce ſpectacle ; il aura toujours pour lui les charmes de la nouveauté. Nous en ſommes beaucoup moins frappés nous autres, parce que dès l'enfance notre imagination & nos organes, accoutumés à ces objets ſans les connoître, nous ont inſenſiblement trop familiariſés avec eux. Mais pour cela ils n'en ſont ni moins grands, ni moins admirables ; & pour peu que l'on veuille y faire une ſérieuſe attention, il n'y a ni ſçavans, ni ignorans qui n'avouent que cet ouvrage eſt infiniment plus élevé au-deſſus de notre capacité, qu'il ne l'eſt au-deſſus de nos têtes ..... *Le Philoſophe*, qui, avec de la matiere & du mouvement, promettoit de faire un monde comme celui-ci, ne faiſoit pas attention à ce qu'il diſoit ; car peut-être qu'avec

de bon fer & de bons outils, il n'auroit pu ſeulement venir à bout de faire une mauvaiſe ſerrure. Mais cette fanfaronade pleine d'orgueil & de préſomption n'eſt ni d'un homme ſage, ni d'un Philoſophe ; car il auroit dû ſentir que c'eût été en vain que le mouvement eût été imprimé à la matiere par une puiſſance infinie, ſi une intelligence ſuprême n'eût pas donné à ce mouvement les directions conformes à ſes vûes (*a*) ; & la preuve en réſulte. Cette ſaillie extravagante peut aller de pair avec celle de cet autre fou, qui diſoit avec confiance, que ſi Dieu, *lorſqu'il a créé l'Univers, l'eût appellé à ſon conſeil, la diſtribution en eût été beaucoup plus exacte & plus géométrique* (*b*).

Enfin s'il n'y a pas d'intention pour la matiere dans les mouvemens imprimés à ſon tout, comme à ſes parties, on l'accorde, puiſqu'elle ne connoît pas

---

(*a*) *Quando appendebat fundamenta orbis, cum eo eram, cuncta componens.* Prov. Cap. 8. v. 30.

(*b*) Alphonſe Roi de Caſtille, plus fameux Aſtronome que ſage Monarque.

ſon exiſtence ; mais du moins faut-il convenir qu'il y en a pour nous, & nous en avons la preuve dans la ſtructure de notre œil, parfaitement d'accord avec le tour de notre imagination. *Le Matérialiſte* peut dire, tant qu'il lui plaira, qu'il n'y a pas plus de deſſein dans l'arrangement de l'Univers pour lui-même, qu'il n'y en a dans une montre pour elle-même . . . Rien n'eſt plus vrai, & il ne nous rend pas plus ſçavans. Cette machine ne ſçait aſſurément pas ſi le tems exiſte, & ſi l'on peut en donner des meſures juſtes ; auſſi n'eſt-ce pas pour elle qu'elle indique les heures ; ce n'eſt pas même pour la ſtructure de notre œil à qui le tems & ſa meſure ſont tout auſſi inconnus ; c'eſt donc pour l'intelligence que nous appellons notre ame, laquelle par la médiation de l'organe, connoît la ſtructure de l'Univers, & celle du méchaniſme auquel elle eſt unie. Ce qui prouve que la matiere ne pouvant exiſter pour elle-même, modifiée ou non, puiſqu'elle ignore l'être & la façon d'être ; elle exiſte néceſſairement pour une autre ſubſtance eſſentiellement diſtinguée d'elle, la-

quelle connoît l'être & la façon d'être.

A propos de quoi trouvons-nous de l'ordre ? C'eſt un hazard bien ſingulier, & inexplicable, ſi l'ordre n'eſt rien de réel, & ne ſubſiſte que dans notre imagination ; mais l'organiſation dans les corps animés & dans les végétaux, ſans laquelle ils ne pourroient ſubſiſter, prouve cependant qu'il y a dans la nature un ordre réel, néceſſaire, & indépendant de l'imagination .... Le cours des aſtres ſi régulier & ſi utile à tous les végétaux, parmi leſquels nous comprenons les corps vivans, démontre par cette utilité & cette exactitude, qu'il n'eſt pas fortuit, mais excellemment raiſonné (*a*) ... Nos machines qui en ſont des imitations, nos ſphéres mouvantes qui nous rendent le Ciel en petit, publient hautement que nous avons du deſſein ; & par quelle bizarrerie certains hommes s'efforçent-ils de ravir à l'Auteur de la nature cet

(*a*) *Non enim ſapientiæ temeritas commiſcetur ; nec ad conſilium, caſus admittitur.* Cic. pro Marc. Marcel. n. 7.

eſprit d'intelligence qu'ils ſe prodiguent à eux-mêmes ?

A l'égard de cette multitude de productions, dans leſquelles *le Matérialiſte* croit que la nature n'a pas eu de deſſein, parce qu'elle ſemble les mettre hors de notre connoiſſance & de notre portée, l'expérience & les découvertes que l'homme vainqueur des plus grands obſtacles fait tous les jours, lui crient qu'il parle ſans réflexion . . . Ce qui ne ſe découvre pas dans un ſiécle, ſe découvre dans l'autre ; ce qui n'eſt pas utile à l'homme, eſt utile à la bête . . . La terre & tout ce qu'elle contient eſt, ou pour l'inſtruction, ou pour l'utilité, ou pour la curioſité de l'homme ; mais rien n'eſt borné à un tems preſcrit. La Providence fait naître, quand il lui plaît, des Génies tranſcendans & lumineux, qui éclairent leur ſiécle, & qui détruiſent les préjugés que la pareſſe & l'ignorance des ſiécles antérieurs avoient introduits à l'égard de ſes ouvrages . . . c'eſt elle qui nous a donné tant de fameux Aſtronomes, tant de ſçavans Botaniſtes dont le zele infatigable a franchi les montagnes les plus élevées,

& *a changé en une magnifique bibliothéque les rochers les plus affreux & les plus inacceſſibles* (*a*) . . . L'homme eſt né pour le travail ; & voilà pourquoi la Providence n'a pas mis toutes choſes à ſa portée . . . Il eſt né pour l'ordre ; & voilà pourquoi elle a laiſſé à ſon intelligence le ſoin d'en mettre dans celles de ſes productions qui lui paroiſſent en demander.

Pour ce qui eſt de ces figures ſi exactement combinées & ſi artiſtement arrangées que l'on remarque quelquefois dans l'eau glacée, dans la pouſſiere & dans la neige que le vent diſperſe, & & que *le Matérialiſte* regarde, comme les effets d'un pur hazard, elles ont du moins cela d'utile pour nous, qu'en prouvant que le mouvement dirigé par une intelligence eſt propre à produire l'ordre, elles prouvent en même tems que cet ordre, qui n'eſt rien relativement à la matiere, eſt quelque choſe de réel pour l'être raiſonnable qui le re-

(*a*) Voyez Tom. IX. *Hiſt. de l'Académie des Sciences. Elog. de Tournefort.*

marque

marque . . . Les papillons ne ſe doutent pas, non plus que des milliers d'autres inſectes, du riche émail dont la nature les a revêtus ; ils ne connoiſſent pas la diverſité preſque infinie de leurs eſpeces. Mais l'homme obſerve tout cela curieuſement ; il voit combien les reſſources de la nature ſont inépuiſables dans la diſpenſation de ſes richeſſes, & dans la production de cette prodigieuſe multitude d'eſpeces ſi différentes entr'elles. . . Et voilà le but du Créateur pour l'homme ſeul, parce qu'il eſt le ſeul de tous les animaux, qui ſoit capable de faire ces obſervations. Les cabinets des curieux intelligens en ſont les preuves.

A l'égard de ces révolutions étranges, qui arrivent ſur la ſurface de notre globe ; comme elles ſont les ſuites du mouvement imprimé par la cauſe premiere, tant s'en faut qu'elles doivent être regardées comme les effets d'un hazard aveugle dont on ne peut ſe former aucune idée, parce qu'il n'exiſte pas ; que nous devons au contraire les conſidérer comme de nouveaux arrangemens qui entrent dans l'ordre ſecret de ſes deſſeins, & qui nous font ſen-

tir avec quelle puiſſance elle diſpoſe de tout ce qui n'exiſte que par elle. *L'Univers eſt comme un grand livre, dans lequel l'exiſtence de Dieu écrite en gros caracteres, accuſe de ſtupidité ou de malice, ceux qui ne l'y voyent pas, ou qui ne veulent pas l'y voir.*

Lorſque notre Matérialiſte dit, que *la matiere ne pouvant exiſter ſans le repos, ou ſans le mouvement, parce qu'il n'y a point de milieu donné entre les deux; il s'enſuit en conſéquence, que l'excluſion du repos a néceſſairement produit le mouvement, & celui-ci l'ordre, qui n'eſt ordre que pour nous, & rien à l'égard de la matiere . . .* Quoiqu'en cela il n'avance rien que de poſitif, on peut cependant aſſurer, que ſi par-là il prétend établir que l'intelligence qui connoît toutes ces choſes, eſt elle-même un effet du mouvement; on peut, dis-je, être aſſuré qu'il ne s'entend pas lui-même.

Car il reſte à demander pourquoi ce que l'on appelle l'ordre, n'a de juſteſſe que pour les êtres que l'on appelle penſans, leſquels pourtant ne ſont que des modifications; & pourquoi ce

même ordre n'eſt-il rien pour les autres êtres & pour le reſte de la matiere conſidérée en elle-même ? ... Il y a donc quelque choſe dans les uns qui ne ſe rencontre pas dans les autres ... Or ce quelque choſe eſt abſolument matiere, ou ne l'eſt pas ; s'il eſt matiere, comme le veut notre Philoſophe, on lui demande, par quel privilége ſingulier une portion de la matiere univerſelle déterminée au corps humain, admire-t-elle un ordre, une juſteſſe, une économie, dont la totalité de la matiere ne ſe doute pas (*a*) ? ... Il répond que c'eſt en vertu de ſa modification, mais ce n'eſt rien dire ; car qu'eſt-ce que modification ? C'eſt un arrangement. Ainſi partout où il ſe rencontre un arrangement de cette eſpece dans la matiere univerſelle, cet arrangement fait ce que l'on appelle penſer ; c'eſt-à-dire, qu'il ſe connoît lui-même, & la ſubſtance dont il fait partie, & de laquelle

(*a*) *In materiâ nihil datur præter mechanicas texturas.* Spin. Part. 2. Cap. 6. Cogit. Metaph. Vid.

il n'eſt diſtingué que par ſa façon d'être. Partout où cet arrangement ne ſe rencontre point, non-ſeulement la matiere ne penſe pas, mais elle n'a pas même le plus léger ſentiment de ſon exiſtence... Mais toute modification n'eſt qu'un accident qui n'ajoute rien à la ſubſtance ; ainſi la faculté de ſentir & de penſer ne ſçauroit donc être produite dans la matiere par la modification... D'ailleurs comment la modification qui doit ſon exiſtence au ſujet, a-t-elle pû parvenir à lui être infiniment ſupérieure en nature ? Par quelle autre modification eſt-elle parvenue à connoître que la ſubſtance qui eſt ſon principe, eſt brute & inſenſible, pendant qu'elle eſt elle-même ſenſible & intelligente ? Comment en vertu de la combinaiſon qui conſtitue ſon être, a-t-elle pû acquérir le ſentiment & la connoiſſance de cette même combinaiſon ? Elle fait plus que de ſentir & de connoître le méchaniſme qui conſtitue ſon être ; elle l'admire, elle l'examine, elle le critique, elle l'imite même juſqu'à un certain dégré. Quel ſyſtême fut jamais plus abſurde & plus contraire à

lui-même ! . . . . *O ! curvæ in terris animæ* (*a*) !

CHAPITRE VII.

Que les ſubſtances actives particulieres, ne ſont point des modifications de la ſubſtance active univerſelle.

SELON vos principes, *reprend le Matérialiſte*, il y a deux ſubſtances univerſelles ; la ſubſtance active univerſelle qui eſt Dieu ; & la ſubſtance paſſive univerſelle qui eſt la matiere. Or ſi, comme vous en convenez vous-même, les corps particuliers, ne ſont que des modifications de la ſubſtance paſſive univerſelle ; il doit s'enſuivre par la même conſéquence, que les ſubſtances actives particulieres, qui ſont les eſprits ou les intelligences

(*a*) *Perſii Satyr.* 2.

humaines, ne ſont que des modifications de la ſubſtance active univerſelle qui eſt Dieu (*a*) . . . Ainſi il n'y aura point d'action particuliere de l'ame, ni ſur ſon corps, ni ſur elle-même, puiſqu'il n'y aura que celle de Dieu . . . Car je ne vois nullement pourquoi tous les corps étant des modifications de la matiere univerſelle, les eſprits ou ſubſtances penſantes, ne ſeront pas des modifications de la ſubſtance univerſelle intelligente (*b*) . . . Par quel droit, & ſur quoi fondé, imaginez-vous des ſubſtances particulieres penſantes, eſſentiellement diſtinguées de la ſubſtance

---

(*a*) *Potentia Dei univerſalis, nihil eſt præter omnium ſimul individuorum potentiam.* Spin. Tract. Theolog. politic. Cap. 16.

(*b*) *Mens noſtra pars eſt infiniti intellectus . . . Mentes noſtræ ſunt æterni cogitandi modi, ità ut omnes ſimul Dei æternum & infinitum intellectum conſtituant.* Spin. Ethic. Part. 2. Prop. 43. Vid. Schol. Part. 5. Ethic. Prop. 40. Vid. Schol.

Animum Priſci Deum eſſe dixerunt, & ex univerſâ mente divinâ animos eſſe delibatos. Apud Cic. Somn. Scipio. de Senect. Cap. 21. n. 78. & *paſſim apud Veteres.*

univerſelle intelligente ? Nous ne nous arrogeons pas un tel privilége . . . Nous diſons ſimplement qu'il n'y a qu'une ſubſtance qui eſt la matiere univerſelle, & que les corps improprement appellés ſubſtances, ne ſont diſtingués de la maſſe, que relativement, c'eſt-à-dire, par les modifications (*a*) . . . Ainſi tous vos raiſonnemens pour établir l'action de l'ame & ſon union avec le corps, ne prouvent rien.

De ce que les corps ſont des modifications de la matiere univerſelle, il ne s'enſuit point du tout que les intelligences, ou ames humaines, ſoient des modifications de la ſubſtance univerſelle intelligente. Que la matiere univer-

(*a*) *In rerum naturâ, non niſi una datur ſubſtantia, cujus partes modaliter tantùm diſtinguntur.* Spin. Ethic Part. 1. Prop. 5. 15. Vid. Schol.

Eaque neceſſariò eſt infinita. Ibid. Prop. 8.

Il ſe contredit, ou il ſe retracte infiniment dans ſon *Append. Cogit. Metaph. Part.* 2. de Creatione, *ubi ſtatuit animam humanam à ſolo omnipotente creari; proindeque illam ſicuti cum corpore, ità etiam ſine corpore, exiſtere poſſe.*

ſelle ſoit modifiée ou non, c'eſt-à-dire, qu'il y ait des corps différens entr'eux par l'arrangement de leurs parties ; cela importe peu à la ſubſtance univerſelle étendue, conſidérée en elle-même, parce que tous ces arrangemens de parties qui conſtituent les corps, ſont arbitraires, c'eſt-à-dire, ſont relatifs à la ſeule intelligence ; & ne ſont rien ni par rapport à eux-mêmes, ni par rapport à la ſubſtance univerſelle étendue qui n'acquiert ni ne perd ; puiſque les parties qui la compoſent, quoiqu'arrangées de telle ou de telle façon ne ſont pas pour cela, ni réellement diſtinguées, ni réellement ſéparées de la totalité . . . A parler ſtrictement, rien n'eſt iſolé dans le monde matériel, parce que toutes les parties qui le compoſent ſe touchent par les extrémités ; &, pour faire un tout, elles dépendent de l'exiſtence les unes des autres. Elles ne ſont diſtinguées entr'elles que par l'intelligence, qui ſeule peut connoître ces combinaiſons inconnues à la matiere, & étrangeres à ſon eſſence . . . Conſéquemment les modifications, telle diſpoſition économique ou géométrique

que l'imagination leur prête, ou que l'induſtrie leur donne, ne peuvent jamais être attachées à leur façon d'exiſter, puiſqu'elles ne la ſentent, ni ne la connoiſſent; autrement on pourroit ſuppoſer que les parties, par exemple, qui compoſent le ſoleil, ſont auſſi glorieuſes de leur modification, que les parties qui compoſent un chou ſont humiliées de la leur. Ce qui eſt plus qu'abſurde... Le cuivre n'eſt point curieux que les Alchymiſtes le changent en or; il ſe trouve bien, pour parler ainſi, de n'être que du cuivre; comme il ſe trouvera bien d'être de l'or, ſi on peut le tranſmuer, & d'être enſuite de la boue ſi on peut l'y réduire... C'eſt notre intelligence qui fait l'eſtimation de toutes ces choſes, c'eſt elle qui les éleve ou qui les abbaiſſe; & toujours en raiſon des ſenſations agréables ou fâcheuſes, utiles ou nuiſibles que leur analogie ou leur oppoſition au méchaniſme qu'elle anime, peuvent lui occaſionner. Enfin quelques modifications ſingulieres que l'on ſuppoſe aux parties de la ſubſtance étendue, elles ne parviendront jamais à dire *Moi*, puiſqu'el-

les n'ont point d'exiſtence diſtinguée de l'exiſtence de la maſſe univerſelle ; & que c'eſt notre façon de concevoir qui les diſtingue de l'enſemble, & qui leur ſuppoſe ce qu'elles n'ont pas ; c'eſt-à-dire un attachement particulier à leurs formes.

Mais il n'en eſt pas ainſi du monde intellectuel ; tout y eſt iſolé, parce que chacunes des ſubſtances qui le compoſent, ne dépendent point pour exiſter d'un ſujet préexiſtant, comme les modifications de la ſubſtance étendue (*a*) . . . Ces êtres penſans une fois créés deviennent des ſubſtances eſſentiellement particulieres, dont l'exiſtence ne dépend que de celle de Dieu ; ce qui ne les empêche pas d'être des unités, non-ſeulement eſſentiellement diſtinguées les unes des autres, mais encore eſſentiellement diſtinguées de la ſubſtance ſpirituelle univerſelle qui les a créées ; ce ſont des êtres réels qui ne doivent

(*a*) *Spiritualia ab invicem ità dependere non apparet.* Spin. Cogit. Metaph. Append. Part. 2. Cap. XI.

rien à la ſuppoſition & qui peuvent dire *Moi* (*a*) . . . Ils ſe connoiſſent eux-mêmes, ils ſe ſentent, ils ſçavent qu'ils exiſtent indépendamment les uns des autres ; n'ayant point de parties, chacun d'eux fait un tout . . . Ils ne ſont pas plus certains de leur propre exiſtence, qu'ils le ſont que ce n'eſt pas par eux-mêmes qu'ils exiſtent . . . Ils ſçavent qu'il eſt impoſſible de ſe donner l'être, parce qu'il faudroit que la puiſſance précédât l'exiſtence Ils ſçavent qu'il n'y a qu'un ſeul être, duquel l'exiſtence ſoit néceſſaire & indépendante, & c'eſt celui qu'ils appellent Dieu . . . Ils ſentent & connoiſſent invinciblement que leur nature & leur ſubſtance ne ſont ni la nature, ni la ſubſtance di-

(*a*) Si dans la nature il n'y a qu'une ſubſtance unique intelligente, comme le veut Averroës avec Spinoſa ; pourquoi tous les hommes, chacun pour ſoi, ont-ils une idée ſi claire de leur être perſonnel & particulier ? *Voyez Bayle. Art. Averroës.*

Rien n'eſt plus abſurde que d'établir que ce ſont les corps qui conſtituent les exiſtences particulieres des êtres penſans.

vine, parce que ſi cela étoit, ils n'auroient point, de leur exiſtence, des idées diſtinguées de l'exiſtence de Dieu (*a*) : or ils en ont, & il ne leur eſt pas poſſible de n'en point avoir ; donc les êtres penſans ne ſont point des modifications de la ſubſtance univerſelle intelligente ..... D'ailleurs comment la ſubſtance divine modifiée, pourroit-elle en vertu de cette modification, devenir ſi contraire à elle-même, c'eſt-à-dire, en venir juſqu'à nier ſa nature & ſon exiſtence ? Les Athées & les Matérialiſtes le font tous les jours... Du moins les parties modifiées de la matiere n'excluent point la ſubſtance dont elles ſont modes ; mais au contraire elles l'admettent & la prouvent néceſſairement... Et par quel arrangement ſingulier, par quel méchaniſme inconcevable, les modi-

(*a*) *Dei intellectus tàm eſſentiâ quàm exiſtentiâ à noſtro intellectu differt.* Spin. Ethic. Part. 1. Prop. 3.

Spinoſa, par ce principe, ruine tout ſon ſyſtême, quelque ſinguliere tournure qu'il s'efforce de lui donner.

fications de l'esprit universel, peuvent-elles être amenées, jusqu'à nier l'existence de ce tout dont elles sont parties ? Comment les modifications de cet esprit universel, peuvent-elles nier sa nature spirituelle ? Si elles le faisoient toutes, il y auroit moins lieu de s'en étonner ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elles le fassent toutes . . . Ainsi, Dieu de son essence l'être le plus simple, devient par ce système, l'être le plus composé, & aussi différent de lui-même, qu'il a de modifications (*a*) . . . Ici il doute de son existence, & pousse le pirrhonisme jusqu'à l'imbécillité ; là il est très-convaincu qu'il existe, & il en fournit d'excellentes preuves . . . Ailleurs il se croit une substance spirituelle essentiellement distinguée de toute matiere & de toute modification de matiere quelconque ; ailleurs il se croit une substance pure-

(*a*) *Ex universâ mente divinâ, anima rationalis est conflata, ideoque non opus est solùm Dei, sed & par est consorsque illius intelligentiæ ; neque ab ipso sed ex ipso facta est.* Quæst. Platonic. Conformité du Spinosisme avec le Platonisme.

ment matérielle, dont toute l'action consiste dans le méchanisme, c'est-à-dire dans le jeu des ressorts, des roues, des poids, &c. Quelquefois il nie même l'existence de la matiere, & croit que l'arrangement de l'Univers, de même que celui des corps organisés n'est que comme l'illusion d'un sommeil, & que toutes les beautés de la terre & du ciel n'ont pas plus de réalité que les *Châteaux de diamant des Fées, ou l'Isle en terre ferme de Sancho* . . . C'est l'opinion singuliere des Immatérialistes (*a*); tantôt Dieu se croit une cause intelligente, tantôt une cause aveugle, insensible, stupide, qui donnant l'être à nos Génies les plus brillans, fait tout, sans le sçavoir, & ignore même sa propre existence . . . Quelquefois il se croit infiniment juste, & infiniment sage; quelquefois le contraire de toute sagesse, de toute bonté & de toute justice; & il agit en conséquence; car il n'y a point de méchancetés qu'il n'ima-

(*a*) M. Berkeley, auteur de ce syſtême, ou du moins celui qui a le plus travaillé pour le mettre en crédit.

gine & n'exécute dans ſes modifications (*a*) . . . O effet prodigieux des combinaiſons de la ſubſtance univerſelle intelligente ! . . . Un ſyſtême auſſi monſtrueux, peut-il être cité comme une preuve que l'homme eſt un animal raiſonnable ? . . . Donc il eſt auſſi faux, que les intelligences humaines ſoient des modifications de l'intelligence univerſelle, qu'il eſt vrai que les corps particuliers ſont des modifications de la ſubſtance matérielle univerſelle. Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner la fauſſeté de ce principe de *Spinoſa* plus en détail; nous aurons occaſion d'y revenir plus d'une fois.

Pour revenir enfin à la loi d'union, établie par le Créateur entre le corps

(*a*) *Sed neque intra Deum contineri poteſt* (*intellectio humana*) *quòd in eum, immenſos errores toties inveheret, quoties opinione ſuâ fallerentur homines . . . Primaque ac ſumma veritas à ſe ipſâ monſtroſè prorſus deficeret.* Anton. Sirmond. de immort. anim. adverſus Pomponat. & *aſſeclas* pag. 370.

Quomodo in unam & eamdem intelligentiam ſimul cadet contrarietas illa opinionum, ſententiarum, &c. Idem. ibid. contra unitat. intellectûs in hominib.

& l'ame, & que le Matérialiſte s'eſt efforcé de détruire par toutes ſortes de moyens, pour élever ſur ſes ruines ſon ſyſtême du méchaniſme de la penſée ; nous en avons, ce ſemble, fourni des raiſons & des preuves ſuffiſantes ; car que ce ſoit Dieu qui agiſſe ſur l'ame humaine, pour que celle-ci agiſſe enſuite ſur le corps ; cela fait également pour notre Theſe, puiſqu'il eſt démontré qu'il n'y a que la ſubſtance ſpirituelle qui ſoit eſſentiellement active, & qui conſéquemment puiſſe agir ſur la matiere, médiatement, ou immédiatement. . . Médiatement, ſi c'eſt l'eſprit créé ; immédiatement, ſi c'eſt l'Eſprit créateur.

Quoique cependant il ne ſoit pas vraiſemblable que l'Etre ſouverain ayant voulu créer des ſubſtances ſpirituelles images de la ſienne, & leur donner une puiſſance intrinſéque d'agir ſur elles-mêmes, & en quelque maniere ſur lui-même par la volonté & la détermination, il n'ait pas voulu, ou n'ait pû leur accorder, ce qui eſt moins, c'eſt-à-dire une faculté extrinſéque d'agir ſur une portion de matiere qui eſt le corps hu-

main, & par la médiation de celui-ci ſur toute autre matiere, juſqu'à un dégré borné... Cela eſt très-poſſible, puiſque cela eſt très-concevable; c'eſt ce qui nous reſte à examiner en répondant aux nouvelles objections du Matérialiſte, contre la nature de l'ame, contre ſes facultés & ſes fonctions.

CHAPITRE VIII.

Le Matérialiſte employe l'harmonie préétablie en faveur de ſon ſyſtéme.

LE principe, *répond le Matérialiſte en inſiſtant*, par lequel vous prétendez établir l'action de l'ame ſur le corps, par une conſéquence tirée de la nature eſſentiellement active de l'eſprit, eſt ſi peu fondée que *M. Leibnitz, ce ſçavant Philoſophe*, a cru & a démontré, qu'il n'y avoit aucune ſorte d'union entre le corps & l'ame; & voici ſa démonſtration.

» Une ame, dit-il, doit avoir par » elle-même une certaine ſuite de » penſées, de déſirs, & de volon- » tés (*a*)... Un corps, qui n'eſt qu'une » machine, doit avoir auſſi par lui- » même une certaine ſuite de mou- » vemens, qui ſeront déterminés par la » combinaiſon de ſa diſpoſition machi- » nale, avec les impreſſions des corps » extérieurs... L'arrangement étant » ainſi fait de part & d'autre, s'il ſe » trouve une ame & un corps, tels » que toute la ſuite des volontés de » l'ame, & toute la ſuite des mouve- » mens du corps, ſe répondent exac- » tement; & que dans l'inſtant, par » exemple, que l'ame voudra aller dans » un lieu, les deux pieds du corps ſe » meuvent machinalement de ce côté- » là; cette ame & ce corps auront un » rapport, non pas par une action réelle » de l'un ſur l'autre, mais par la cor- » reſpondance perpétuelle de leurs opé- » rations ſéparées de l'un & de l'au- » tre.... Et il en faut dire autant,

(*a*) *Hiſt. de l'Académ. des Scien. T. 9.*

» *ajoute M. Leibnitz*, de tout ce qu'il » y a eu jamais, & de tout ce qu'il » y aura jamais d'ames & de corps » unis ». *Deſcartes* n'a point cru qu'il y eût de communication véritable entre le corps & l'ame ; il a enſeigné qu'il n'y en a qu'une apparente, de laquelle le moteur univerſel eſt le médiateur ... D'où il réſulte clairement, ſelon ces Philoſophes, que comme il n'y a qu'un agent dans la nature, il n'y a conſéquemment qu'une action, qui eſt celle de l'Etre univerſel, modifiée à l'infini .... Ainſi vous voyez que tous vos raiſonnemens, pour prouver que la ſubſtance ſpirituelle eſt ſeule, &, à l'excluſion de toute autre, eſſentiellement active ; pour prouver que l'ame humaine eſt unie au corps, & qu'elle agit ſur tout le méchaniſme par une action propre à ſa nature ; pour prouver que la matiere eſt eſſentiellement incapable d'action ; vous voyez, dis-je, que tous vos raiſonnemens n'ont rien moins que de la ſolidité, & vos principes rien moins que de la certitude.

Nous répondons que *M. Leibnitz* ayant nié la poſſibilité de l'action de

l'ame humaine ſur ſon méchaniſme, de même que ſon union avec lui ; il étoit naturel qu'il imaginât des moyens de conciliation pour expliquer le commerce, du moins apparent, qui ſe trouve entre ces deux ſubſtances ſi différentes en nature. Mais ſon hypotheſe toute ingénieuſe qu'elle eſt, ſouffre de très-grandes difficultés, & il ne nous paroît pas qu'elle puiſſe ſe ſoutenir, ni en Métaphyſique, ni en Morale.

Premiérement, à l'égard de l'impoſſibilité prétendue de l'action de l'ame ſur le corps, nous répétons, qu'il n'eſt pas plus impoſſible à Dieu d'accorder à l'ame humaine la faculté d'agir ſur ſon corps, & par la médiation de celui-ci ſur d'autres corps, que de lui donner la puiſſance d'agir ſur elle-même, par la volonté & la détermination. On conviendra ſans peine que cette faculté, qui nous donne une grande & juſte idée de la toute-puiſſance & de la ſageſſe infinie du Créateur, vaut bien la faculté d'agir ſur une machine. Ceux qui ont nié la poſſibilité de l'action de l'ame ſur ſon méchaniſme, & de ſon union réelle avec lui, ont trop

fait d'attention à la nature des corps, & n'en ont pas fait assez à la nature de l'esprit, & à la toute-puissance de l'Etre souverain.

On ne conçoit point, disent-ils, par quelles extrémités, deux substances essentiellement distinguées, peuvent se toucher, pour agir l'une sur l'autre & être unies. Aussi ne se touchent-elles point, leur répond-t-on, par aucunes extrémités, & n'agissent-elles pas l'une sur l'autre; ou du moins, *ce l'une sur l'autre*, qui est vrai à l'égard de l'esprit, ne l'est nullement à l'égard du corps... La matiere n'ayant point d'action qui soit à elle, le corps ne peut agir, ni sur lui-même, ni sur aucune autre chose; mais il ne s'ensuit point du tout de-là, que l'ame ne puisse agir sur lui, indépendamment des extrémités par une action qui soit propre à sa nature... On ne le conçoit pas; donc cela est impossible... Mais conçoit-on mieux par quelles extrémités l'Esprit suprême peut agir sur la matiere pour lui imprimer le mouvement, &, par les directions de celui-ci, l'ordre? C'est, répondra-t-on, par un effet

de ſa toute-puiſſance qu'il a créé la matiere, & qu'il agit ſur elle ſans la médiation des extrémités... Et c'eſt auſſi, répliquons-nous, en vertu de cette même toute-puiſſance, qu'il lui eſt libre d'accorder à l'ame la faculté d'agir ſur ſon corps ſans la médiation des extrémités; nous ne voyons pas ce qui répugne .... Conçoit-on mieux encore, comment l'Etre ſouverain a créé d'autres êtres, qui l'inſtant d'auparavant n'étoient rien, & qui dans le moment préſent, connoiſſent leur exiſtence & celle de leur principe; &, par une force intrinſéque eſſentielle à leur nature, ſe déterminent par la volonté à une choſe plutôt qu'à une autre? Tout cela eſt-il plus aiſé à concevoir, ou eſt-il d'une moindre importance, que la faculté de faire agir une machine, dont les reſſorts ne pouvant jouer d'eux-mêmes, attendent néceſſairement l'impreſſion d'un agent ſupérieur en nature comme en puiſſance, pour être mis en action?... L'action de l'ame ſur le corps eſt-elle plus difficile à comprendre que cette autre action, par laquelle elle agit ſur elle-mê-

me en repliant ſes penſées ? Qui a pû donner le plus, n'aura-t-il pû donner le moins ? . . . . .

La ſubſtance étendue ne fut jamais créée pour elle-même, puiſqu'elle n'a ni ſentiment, ni connoiſſance, ni conſéquemment pour agir ſur elle-même, ni ſur aucune choſe qui ſoit hors d'elle, puiſque ſa nature exclud toute action ; donc elle a été créée pour une ſubſtance eſſentiellement diſtinguée d'elle, & c'eſt l'eſprit . . . Donc elle eſt ſoumiſe à l'action extrinſéque de l'eſprit ; de l'eſprit ſuprême premiérement, & par la volonté & la toute-puiſſance de cette intelligence ſouveraine, pour l'action extrinſéque des intelligences créées . . . Car de quelle utilité ſeroit la matiere, quel ſeroit le but de cette économie qui régne dans l'Univers & dans les corps organiſés, s'il n'y avoit point d'intelligences ? . . . Et de quelle utilité toutes ces choſes peuvent-elles être aux intelligences, ſi elles n'ont pas ſur elles une action qui ſoit propre à leur nature, & qui ſoit un don du Créateur, auſſi-bien que l'être qu'elles en ont reçu avec la faculté de vouloir & de ſe détermi-

ner ? .... Mais venons à l'*harmonie préétablie*, & examinons-en les conſéquences.

Une ame, dit M. Leibnitz, *doit avoir par elle-même* (c'eſt-à-dire de ſa nature) *une certaine ſuite de penſées, de déſirs, & de volontés* ... Ce mot (*certaine*) commence par en fixer le nombre ; & ce qui ſuit, va en fixer la qualité .... *Un corps, qui n'eſt qu'une machine, doit avoir par lui-même* (c'eſt-à-dire de ſa nature) *une certaine ſuite de mouvemens qui ſeront déterminés par la combinaiſon de ſa diſpoſition machinale, avec les impreſſions des corps extérieurs.*

Le nombre des opérations dont un corps eſt capable par la diſpoſition de ſon méchaniſme, eſt aſſez borné ; elles ſont, à peu de différence près, toujours les mêmes ; & avec la plus légére attention, il ſera facile de s'en convaincre ... Mais il n'en ſçauroit être ainſi de l'ame. Les opérations dont elle eſt capable par ſa nature eſſentiellement active, tiennent de l'infini, non-ſeulement par le nombre, mais encore par la diverſité ... Avec un peu d'attention,

tention, il ſera pareillement facile de s'en convaincre. L'ame eſt libre de produire des idées à ſa volonté. Le corps n'eſt fait que pour exécuter certains mouvemens déterminés, en raiſon de ſon méchaniſme.... L'ame par la nature de ſon être, modélé ſur l'Etre ſouverain, créera, pour ainſi parler, plus d'idées en une heure, que le corps ne pourra exécuter de mouvemens en un ſiécle (*a*).

Cependant voilà les opérations de l'ame fixées par *M. Leibnitz* pour le nombre & pour la quantité, aux mouvemens dont le corps ſera capable par ſon méchaniſme. Conſéquemment ce ſera lui qui donnera la loi, ou nous ne concevons pas le ſyſtême.... Il ſera comme un clavecin automate, diſpoſé à jouer les airs que l'ame voudra, pourvû qu'elle ne choiſiſſe que ceux qui ſont

(*a*) Nos idées vont beaucoup plus vîte & beaucoup plus loin que la nature, c'eſt-à-dire, que celle du moins qui nous eſt connue; c'eſt ce dont chacun peut ſe convaincre.

notés ſur le cylindre ... Mais on peut demander ici à *M. Leibnitz* qu'il s'explique & qu'il diſe, ſi Dieu en créant l'ame, a eu égard au corps, ou ſi en créant le corps, il a eu égard à l'ame ... Il nous ſemble (ſauf meilleur avis) qu'il faut que l'une de ces deux ſubſtances ait été créée la premiere pour déterminer la diſpoſition de l'autre.

M. Leibnitz poſe encore pour principe, ce qu'il ne paroît pas qu'on doive lui accorder; *ſçavoir, que l'ame humaine, de ſa nature ne peut avoir qu'une certaine ſuite de penſées, de déſirs, & de volontés* ... Il a poſé plus juſte, quand il a dit du corps, que c'eſt une machine montée pour exécuter une certaine ſuite de mouvemens. Encore faudra-t-il qu'il convienne, qu'en bien des circonſtances l'impreſſion des objets extérieurs (qu'il a inſérée comme une condition *ſans laquelle*) n'eſt pas tellement néceſſaire, pour que le méchaniſme joue, qu'il ne puiſſe s'en paſſer ... Un homme veut chanter, quoiqu'il ait les yeux & les oreilles bouchés; & il chante: il veut remuer la main ou le pied, & il les remue ... Quelle im-

preſſion des corps extérieurs *M. Leibnitz* fait-il intervenir-là ?

Les veſtiges des corps extérieurs, *répond le Matérialiſte*, imprimés ſur les fibres du cerveau, & l'action des eſprits animaux ſur les fibres, peuvent déterminer la langue à ſe mouvoir, ſans qu'elle ait beſoin de l'impreſſion actuelle des corps extérieurs.

Mais cette explication entortillée, n'eſt rien moins qu'une ſolution ; car il reſte à demander par quelle cauſe les eſprits animaux ſont déterminés à agir ſur les fibres du cerveau. Ont-ils une volonté ? Sans doute que non. Conſéquemment la cauſe qui les détermine, n'étant pas & ne pouvant être en eux, il faut qu'elle ſoit dans l'ame : ſi elle y eſt, comme elle ne peut être ailleurs, l'ame a donc une force mouvante propre à ſa nature, pour remuer ſon corps en tout ou en partie ; laquelle n'attend pas toujours l'impreſſion actuelle des corps extérieurs pour opérer... Ainſi l'économie de *M. Leibnitz* devient inutile à cet égard... Voyons les autres conſéquences.

CHAPITRE IX.

Suite des observations sur l'harmonie préétablie.

LA définition que donne *M. Leibnitz* d'un corps que son méchanisme rend propre à de certains mouvemens plutôt qu'à d'autres, est vraie dans le principe ; mais elle nous paroît fausse dans les conséquences . . . . .

Il est très-certain que le corps d'un sauteur ou d'un voltigeur ne ressemble en rien pour les combinaisons requises à de telles opérations, au corps d'un homme né *cul de jatte*. Mais doit-il s'ensuivre de-là, comme le veut *M. Leibnitz*, que Dieu pour assortir des ames à deux méchanismes si différens, ait fondé leurs inclinations, & qu'en conséquence il ait mis avec le corps du danseur, celle qui avoit du goût pour la danse ; & avec le corps tronqué, une ame cazaniere & amie du repos ?

Mais il est cependant fort singulier

que l'assortiment contraire soit si fréquent ; car c'est une vérité d'expérience la plus commune, qu'il y a une infinité d'ames qui voudroient faire de leurs corps une infinité d'opérations, & qui ont le chagrin de n'y pouvoir réussir par le défaut des combinaisons de la machine qui leur a été assortie.

Les rues sont pleines de gens qui sont nés mutilés, ou impotents, qui ne demanderoient pas mieux que de travailler, & qui se traînent comme ils peuvent pour chercher de quoi subsister ; pendant que les équipages brillans sont remplis, pour la plûpart, de corps bien conformés, mais qui n'ont de membres que pour le coup d'œil, ou pour de frivoles & souvent de coupables usages . . . Seroit-ce une mépriſe de la part de Dieu ? Seroit-ce un effet de sa volonté ? Ce ne peut être une mépriſe ; c'est donc un effet de sa volonté . . . . Conséquemment *M. Leibnitz* n'a pas eu raison de dire que Dieu met ensemble l'ame & le corps, qui ont un rapport mutuel ; c'est-à-dire, du côté de de l'ame, une suite de volontés ; & du côté du corps, une suite de mouvemens

réciproquement conformes . . . Ainſi c'eſt *Leibnitz* qui ſe mécompte, & non pas Dieu, qui diſtribue aux ames les corps qu'il juge à propos, ſelon les vûes de ſa Providence . . .

Quand un homme, faute d'attention, ſe heurte & ſe bleſſe, il eſt le premier à s'appeller étourdi. Mais il eſt bien dans l'erreur, & tout le genre humain avec lui, ſelon *Leibnitz* . . . Car premierement, ce ne peut être ſon corps qu'il doive avoir en vûe, parce que ſelon *M. Leibnitz*, il ne lui eſt donné d'agir qu'en raiſon de la ſuite des mouvemens dont ſa diſpoſition machinale le rend capable, avec les impreſſions des corps extérieurs; ainſi, bien ou mal, il opere néceſſairement; ce ne peut être non plus l'ame qui doive être traitée d'étourdie, puiſque par le ſyſtême elle eſt entiérement diſculpée, n'ayant aucune action ſur ſon corps . . . Que *M. Leibnitz* diſe donc à qui il faut attribuer l'étourderie . . . De même, quand on crie à un enfant de prendre garde de tomber, cet avertiſſement ne peut regarder le corps, puiſqu'il n'a point d'intelligence, ni l'ame, puiſqu'elle n'a

point d'action ſur lui... A qui donc parle-t-on ?

Voici notre raiſonnement & notre arrangement ; (ſauf meilleur avis).

Dieu, en donnant à l'ame un corps organiſé, lui donne en même tems la propriété de le rendre végétable, & capable en lui communiquant cette ſorte de vie, que l'on appelle animale, d'occaſionner en elle, par la médiation des organes, une infinité de ſenſations, & conſéquemment de penſées... Et voilà ce que nous appellons *informer ou animer ;* expreſſion qui ne ſignifie rien du tout chez *M. Leibnitz ;* parce que l'ame n'a avec le corps qu'un commerce apparent, dont tout le monde a été dupe pendant plus de ſept mille ans .... Et cette action ou préſence de l'ame déterminée par le Créateur au corps humain, s'étend non-ſeulement à tout le méchaniſme en général, comme nous l'avons déja obſervé, mais encore à chacunes des plus petites parties du méchaniſme ; & c'eſt en quoi conſiſte le ſentiment univerſel de l'ame qui peut être occaſionné d'une façon particuliere dans un endroit particulier, & dans

la plus petite partie de cet endroit, juſqu'à la réduction d'un point, & c'eſt ce que l'on éprouve dans la piquure d'une aiguille, ou d'un inſecte ..... L'action interne qui eſt donnée à l'ame ſur la diſpoſition intérieure de la machine, eſt ce qui produit la vie animale & la végétation, tel que le battement des arteres, la circulation du ſang, &c ... Cette action, il eſt vrai, n'eſt pas ſoumiſe à ſa volonté, quoiqu'elle ſoit une propriété de ſa ſubſtance; parce que le Créateur voulant qu'elle anime un corps, ſans lui donner l'option; cette action interne eſt une condition ſans laquelle l'animation ne peut avoir lieu ... Et Dieu n'a pas voulu qu'il fût poſſible à l'ame de détruire ce principe de la vie, par un ſimple mouvement de ſa volonté, comme d'ouvrir ou de fermer les paupieres; parce qu'il a trouvé bon que s'il ne lui étoit pas impoſſible, du moins il lui fût difficile & douloureux de rompre l'union intime qu'il a établie entre le corps & elle... Et ſi quelqu'un fait obſerver que cela n'eſt pas exactement vrai, parce que l'on peut ſe procurer une mort fort prompte, & d'une auſſi

courte opération que celle d'un clin d'œil, nous répondrons que de tous ceux qui ſe ſont procuré de telles morts, aucun n'a rendu compte de ce qu'il a ſouffert en mourant ; ainſi ce n'eſt rien dire . . .

Conſéquemment nous diſons que Dieu ne donnne point à l'ame un méchaniſme à animer, qu'il ne lui donne en même tems la faculté de l'exercer ; en ſorte qu'elle eſt conſtituée maîtreſſe de lui faire exécuter toutes les opérations qu'elle veut, mais à un dégré proportionné aux combinaiſons de la machine ; car c'eſt une loi impoſée par le Créateur, qu'un Agent ne puiſſe opérer, qu'en raiſon du ſujet. Ainſi on ne remuera pas une maſſe de pluſieurs quintaux avec une paille, mais avec des leviers proportionnés . . . Par la même raiſon, c'eſt à l'intelligence propriétaire du corps à conſulter, non pas avec ce corps, qui ne ſçait, ni ce qu'il peut, ni ce qu'il ne peut pas ; mais avec ſon jugement, ſi les opérations qu'elle exige du corps, ſont en raiſon de ſon méchaniſme : & dans cette conſultation, elle ne doit écouter, ni ſes déſirs, ni ſes

paſſions, ni ſes caprices, mais uniquement la poſſibilité de l'exécution. Veut-elle, par exemple, que le corps faſſe un ſaut périlleux ? Il faut qu'elle examine d'abord, s'il y eſt habitué par l'exercice; enſuite qu'elle conſulte l'élaſticité des jambes, des vertebres & des bras, de même que le poids du volume de ce même corps... Veut-elle qu'il leve un fardeau péſant, ou qu'il faſſe un tour de force ? Il faut de même qu'elle conſulte la vigueur des muſcles, des nerfs & des reins de cette même machine, faute de quoi la machine ſe briſe, & l'ame paſſe pour une mal-aviſée... C'eſt ce que nous voyons arriver tous les jours, & perſonne ne s'aviſe d'imaginer que ce ſoit la faute du corps, tant la perſuaſion de l'autorité & de l'action de l'ame ſur ſon corps eſt familiere & naturelle à tous les hommes; & c'eſt ce qui a donné lieu au proverbe trivial, mais juſte; *qu'une tête folle fait ſouvent bien du mal au reſte du corps...* Non qu'à parler ſtrictement, la tête y ait plus de part que les pieds; mais ſeulement parce que les impreſſions qui donnent occaſion à l'ame d'opérer par

la volonté, ſe font premiérement ſur les organes de cette partie principale... Suivons nos obſervations.

CHAPITRE X.

Suite des obſervations ſur l'harmonie préétablie, de M. Leibnitz.

NOUS demandons, comment malgré toute ſon économie, *M. Leibnitz* s'y prendra pour ajuſter la liberté naturelle avec cette ſuite de penſées, de déſirs & de volontés, dont le nombre & la qualité paroiſſent déterminés dans ſon ſyſtême... Quel peut être le but des loix? Pourquoi punit-on un voleur ou un homicide? Eſt-ce pour punir le corps d'avoir été par ſes mouvemens en correſpondance avec la volonté de l'ame? Ou eſt-ce pour punir l'ame d'avoir eu cette volonté?... Mais dans le ſyſtême, ni l'un ni l'autre ne ſont coupables... Car premiérement, le

corps n'a rien fait *qu'en raiſon de la ſuite des mouvemens qui ont été néceſſairement déterminés en lui par la combinaiſon de ſa diſpoſition machinale avec les impreſſions des corps extérieurs.* Mauvaiſe excuſe, dont un Juge criminel ne ſe payeroit point. On ſe pique dans les Tribunaux de connoître toute l'étendue de la liberté de l'homme, du moins de celle qui lui reſte pour violer ou ne pas violer les loix civiles, & pour opérer le bien moral.

Mais enfin, ce n'eſt donc pas pour punir le corps que l'on condamne un brigand ou un meurtrier; c'eſt pour punir l'ame d'avoir eu la volonté de commettre un larcin. Mais pourquoi l'ame a-t-elle eu cette volonté ? Le bien être phyſique que le larcin procure, ne regarde que le corps, & eſt étranger à l'ame, ſelon le ſyſtême... Ainſi c'eſt donc le corps ſeul qui a commis le larcin, mais pourquoi le punit-on ? On conçoit fort bien qu'une pendule par ſes propriétés peut marquer les heures, les jours, & ſi l'on veut les mois; mais on conçoit auſſi qu'elle ne marquera jamais ſeulement une ſeconde, ſi une

intelligence ne lui imprime le mouvement, par le reſſort ou le poids... Or dans l'harmonie préétablie, ce n'eſt point l'ame qui imprime le mouvement au corps, c'eſt donc Dieu... Les conſéquences dures & indécentes qui réſultent de cette économie ſont faciles à tirer.

Les uns répondent que Dieu n'a d'action ſur le méchaniſme que pour le matériel du crime; d'autres diſent qu'il n'a d'action ſur l'ame que pour la déterminer... Mais tout ce raiſonnement, (ſauf meilleur avis) ne nous paroît qu'une pétition de principe... Car il faut prouver auparavant que l'intelligence, du moins dans l'ordre moral naturel, ne peut ſe déterminer qu'en vertu de cette premiere action; & quand on l'aura prouvé, il reſtera encore à demander, ſi l'intelligence n'eſt pas le principe de l'acte par lequel elle ſe détermine, c'eſt-à-dire, ſi ce n'eſt pas elle qui veut & qui fait le mal plutôt que le bien? Il faut répondre que oui... Conſéquemment il a donc été donné à la ſubſtance ſpirituelle créée une force mouvante, c'eſt-à-dire, une

action ſur elle-même pour vouloir ou ne pas vouloir (*a*) . . . Or qui empêche qu'il ne lui ait été donné pareillement une action ſur le méchaniſme auquel elle eſt unie ?

Quelques Métaphyſiciens par leurs diſtinctions ſingulieres ſemblent avoir donné lieu aux *Matérialiſtes* de dire, que puiſqu'il y a des modifications dans l'intelligence, & quelle ne peut ſe déterminer d'elle-même, elle n'eſt rien de plus qu'un artificieux méchaniſme.

Mais il importe extrémement de prouver contre eux, que les différentes opérations de l'ame ne ſont nullement des modifications de ſa ſubſtance, & que la différence qui y paroît, eſt moins en elle que dans les objets vers leſquels elle ſe porte . . . Ce n'eſt que par l'effet d'une ſeule & même puiſſance

---

(*a*) *Res cogitans illa eſt quæ poteſtatem habet volendi & nolendi, negandi & affirmandi.* Spin. Cogit. Metaph. Append. Part. 2. Cap. 12.

Clarè ſequitur nos ſemper poſſe cavere ne in errores incidamus. Princip. Carteſ. Part. 1. Prop. 14. Vid. Schol.

que l'ame veut, ou qu'elle ne veut pas; & cette puiſſance n'eſt nullement un accident, mais une propriété de ſa ſubſtance, & une ſuite néceſſaire de ſa deſtination (*a*) . . . Car *les Matérialiſtes* mettent tout en uſage pour établir que l'ame eſt une ſubſtance purement paſſive, afin d'en conclure qu'elle n'eſt rien de plus qu'un mode d'une certaine matiere déterminée à la forme du corps humain . . . Et il importe infiniment d'établir au contraire & de démontrer qu'elle eſt une ſubſtance eſſentiellement active . . . Ce qui ne ſe peut, ſi elle n'a pas dans ſa nature une force mouvante & une détermination ſpontanée & libre, c'eſt-à-dire, ſi ſa volonté & ſon action ne ſont pas à elle.

Ces mêmes *Métaphyſiciens* cités plus haut, ont ſemblé encore vouloir établir que l'intelligence créée n'étant rien avant qu'elle exiſtât, elle ne peut con-

---

(*a*) Chacun ſent en ſoi-même que la ſubſtance qui veut aujourd'hui le bien, & demain le mal, eſt aſſurément la même en nombre, (c'eſt-à-dire en nature).

ſéquemment rien avoir dans ſon fond qui lui ſoit propre ; & par une ſuite de la même conſéquence, n'étant ce qu'elle eſt que dans le principe duquel elle tient ſon être ; & ne pouvant rien que par lui & en lui, elle n'a point d'action proprement dite (*a*) . . . *C'eſt relever*, ajoutent-ils, *la majeſté de l'Etre ſouverain, que de mettre toutes les opérations de l'intelligence créée dans une entiere dépendance . . . Un état contraire ſeroit injurieux au Créateur* . . . Mais ils ne font pas attention que quand même l'intelligence créée jouiroit d'une indépendance entiere dans ſes opérations, cette indépendance ne ſçauroit

(*a*) Il faut mettre dans ce rang ceux qui établiſſent que l'ame ne produit point ſes idées, mais qu'elles lui viennent de Dieu immédiatement, excepté les mauvaiſes, ſans dire ni pourquoi, ni ſur quoi ils fondent un tel principe, qui ſemble exiger du moins que l'on y apporte quelques modifications. Car ſi les bonnes idées ne ſont point produites volontairement & librement dans notre ame, pourquoi les mauvaiſes n'y ſeront-elles pas produites par la même néceſſité ? C'eſt ce qu'il falloit dire, & ce qu'ils n'ont point dit.

jamais être telle qu'elle fût injurieuſe au Créateur, puiſqu'elle ne ſeroit que l'effet de ſa puiſſance & de ſa volonté ... Ce paſſage de l'Ecriture, où on lit, que *c'eſt en Dieu que nous vivons, que nous ſommes mûs, & que nous exiſtons* (*a*), ne veut aucunement dire que notre exiſtence & nos opérations ſoient les ſiennes; nous avons de bonnes preuves du contraire; mais que c'eſt par l'effet de ſa puiſſance que nous avons l'être, & que c'eſt par l'effet de ſa volonté que nous le tenons en la meſure & en la maniere qu'il nous a été donné ...

De ce que l'intelligence a été créée, il ne s'enſuit pas qu'elle n'ait pu produire aucune opération dont elle ait été le principe; & ce qui nous porte à le croire, c'eſt l'idée que nous avons néceſſairement de la juſtice ... Entre les *intelligences d'une nature ſupérieure* que Dieu a créées dès le commencement, pluſieurs ont été privés de lui .... Or ſelon les notions que Dieu nous donne lui-même de la juſtice (*b*), il

(*a*) *Act. Apoſt. Cap. 17.*
(*b*) *Cogit. Metaph. Append. Part. 2.*

faut que celles de ces intelligences qui ſont privées pour jamais de la ſouveraine félicité, ayent une conviction qui égale leur malheur, c'eſt-à-dire, qui ſoit infinie ; que c'eſt avec une juſtice parfaite qu'elles ſont déchues d'un état que le mauvais uſage de leur liberté leur a fait perdre, ſans qu'elles puiſſent attribuer leur perdition à une cauſe qui ne ſoit pas en elles (*a*). *Quod propriè malum eſt, id ab ultroneâ & voluntariâ electione ſumpſiſſe principium ſcito. Malitiæ quiſque ſuæ ſe ipſum autorem agnoſcat* (*b*).

Quelques Auteurs ont ſemblé crain-

Cap. 8. Vous y verrez que.... ſelon Spinoſa, il n'eſt pas néceſſaire pour être éternellement malheureux d'être coupable ; & voici comme il le prouve. *Si tantùm illi quos ex libertate fingimus peccare puniendi eſſent ; cur homines ſerpentes exterminant ?* N'eſt-ce pas là une belle preuve !

(*a*) *Oportebat enim illis ſine excuſatione ſupervenire interitum .... Eum enim qui non debet puniri, condemnare, exterum judicas à tuâ virtute.* Sapient. Cap. 16. v. 4. Cap. 12. v. 15. 16.

(*b*) *Baſil. Magn. Hexa. Homil.* 2.

dre d'ôter à Dieu pour donner à l'intelligence créée ; c'eſt-à-dire, qu'en croyant faire un bien, ils ont fait un mal, puiſqu'ils ont borné la puiſſance infinie, & qu'ils ont au moins rendu équivoque la Juſtice ſuprême, laquelle ne conſtitue pas moins l'eſſence divine, que la toute-puiſſance ... Pourquoi n'ont-ils pas tant appréhendé de donner à la matiere qu'à l'eſprit ... Ils conviennent ſans détours & ſans reſtrictions, que la ſubſtance étendue a tout ce qui lui eſt eſſentiel pour être ce que Dieu veut qu'elle ſoit ... Et pour cela en tient-elle moins ſon exiſtence de Dieu ; & ſes propriétés, telles que l'extenſion, la diviſibilité, &c. parce qu'elles viennent de Dieu, ſont-elles pour cela les propriétés de Dieu ? ... L'eſprit eſt une ſubſtance eſſentiellement diſtinguée de la matiere ; donc ſon eſſence eſt oppoſée à celle de la matiere ... La matiere eſt une ſubſtance eſſentiellement paſſive ; donc l'eſprit eſt une ſubſtance eſſentiellement active. La matiere attend qu'on la détermine, parce qu'elle n'a dans ſa nature le principe d'aucune détermination ; donc l'eſprit, de ſa nature

a une action qui lui eſt propre, & par laquelle il ſe détermine, quoi qu'en diſe Spinoſa (*a*) .... Donc pour revenir à *Leibnitz*, il n'a pas eu raiſon de ſuppoſer dans l'ame humaine une certaine ſuite de penſées, de déſirs & de volontés, déterminée par la ſuite des mouvemens dont un corps eſt capable, parce qu'une telle hypotheſe eſt formellement contraire à la liberté & à la juſtice.

CHAPITRE XI.

Suite des obſervations ſur l'harmonie préétablie.

ON répondra que cette correſpondance mutuelle établie par *Leibnitz* entre le corps & l'ame n'a lieu qu'en ce qui concerne les opérations

(*a*) *Mentes ſunt æterni cogitandi modi qui alii ab aliis, & ſic in infinitum determinantur.* Spin. Ethic. Part. 5. Prop. 40. *& paſſim.*

phyſiques & méchaniques; l'ame ayant, de ſa nature, d'autres opérations qui ne dépendent point à la rigueur du méchaniſme auquel elle eſt aſſortie.

Mais outre que *M. Leibnitz* n'a point dit cela, c'eſt que, quand il l'auroit dit, nous ſerions toujours en droit de lui demander pourquoi Dieu ayant donné à l'intelligence la faculté d'agir par la détermination, par le déſir, par la volonté, par les idées réfléchies ſur elle-même, il lui a refuſé la faculté d'agir ſur ſon corps . . . Comment en effet pouvoir démontrer la poſſibilité de l'un, & l'impoſſibilité de l'autre ? Comment ne pas convenir au contraire que la réalité du premier établit néceſſairement la réalité du ſecond ? Et pourquoi aller forger un ſyſtême démenti par le ſentiment intime de chacun des hommes, plutôt que d'adopter celui que la raiſon met ſous la main ? Qui peut engager à prendre ces chemins de détours, ſi ce n'eſt le principe gratuitement ſuppoſé, *que l'eſprit créé ne peut agir ſur la matiere ?*

D'ailleurs quand il ſeroit vrai que la correſpondance mutuelle du corps &

de l'ame ne s'entendroit qu'aux opérations phyſiques & méchaniques, l'*harmonie préétablie* ne nous paroît pas devoir y gagner davantage ; car nous ne voyons pas que l'on puiſſe fournir aucune raiſon ſatisfaiſante ſur le mal conçu par l'intelligence, & exécuté par le méchaniſme du corps . . . Puiſque ſi ce n'eſt pas l'ame, qui par l'impreſſion de ſa volonté fait mouvoir le corps à ſon option, il s'enſuit que tout le phyſique du crime n'eſt plus que le jeu d'une machine, & que les meurtres de toute eſpece nous donnent bien mal-à-propos de l'horreur, puiſqu'en détruiſant le corps, on ne fait pas plus de tort à l'ame qui étoit en correſpondance avec lui, que l'on n'en fait à un homme dont on briſe la montre.

D'ailleurs, ſi dans le phyſique du crime, le corps n'eſt jamais déterminé que par les impreſſions des corps extérieurs, nous demandons par quel arrangement ſingulier, le corps d'un fils, *par exemple*, peut être déterminé à ſe donner mille mouvemens différens pour trouver de quoi empoiſonner ſon pere, de même que pour ſaiſir le moment pro-

pre à lui faire prendre ce poiſon ? Il y a dans toutes ces différentes opérations un rafinement, un choix de moyens qu'il n'eſt pas facile d'expliquer par le ſimple méchaniſme, quelque perfection que l'on lui ſuppoſe . . . Sera-t-il déterminé par la volonté de l'ame ? Mais l'ame n'a aucune action ſur lui ; elle ſe trouve ſeulement en rapport avec ſes mouvemens. Conſéquemment il ne peut donc être déterminé & dirigé dans toutes ſes opérations, que par l'impreſſion des objets extérieurs, en vertu de ſa diſpoſition machinale.

Or nous demandons aux partiſans de cette hypotheſe, de dire ſincérement, s'ils croyent que dans la nature, il exiſte quelques corps, qui par leurs impreſſions ſur le méchaniſme humain, puiſſent produire tous les mouvemens requis pour opérer un parricide par la voie du poiſon, ſans que l'intelligence s'en mêle en aucune maniere. Que de ſubtilités ! que de ſuppoſitions ! que de ſubterfuges ! qu'elle chaîne de combinaiſons ! que de myſteres pour en éviter un qui n'a paru tel à l'Auteur de cette hypotheſe, que parce qu'il ne

vouloit pas que l'intelligence créée pût agir ſur la matiere ! . . . Ainſi ce n'eſt point le corps qui peut ſe déterminer de lui-même, & ſe mettre en action pour conſommer ce que nous appellons un crime phyſique ; ce ſont les impreſſions des corps extérieurs qui agiſſent ſur ſon méchaniſme pour lui faire produire de tels mouvemens . . . Mais voilà un progrès donné, qui nous conduit juſqu'à la premiere cauſe ; ainſi ce ſera donc Dieu qui ſera le premier agent, & le ſeul agent du matériel des crimes les plus affreux. Hé ! pourquoi ne pas attribuer le matériel auſſi-bien que le moral à l'ame qui péche ! Quel ſi grand inconvénient y trouve-t-on ?

Nous demandons encore comment on expliquera les ſenſations par ce méchaniſme, qui dans le *ſyſtême* ne paroît être propre qu'aux opérations machinales & au jeu des liqueurs. Quand l'ame a la volonté de voir ou d'entendre, de ſentir, &c. elle voit, elle entend, elle ſent . . . Mais comment entend-t-elle ? Comment voit-elle ? Ce n'eſt pas par la médiation des organes, puiſqu'elle n'a aucune action ſur eux, & qu'elle n'y

eſt

eſt pas plus unie qu'aux pierres & aux arbres ; lequel des deux de l'ame ou du corps voit & entend ? Il y auroit de l'abſurdité à vouloir que ce fût le corps ; c'eſt donc l'ame : en ce cas, qu'a-t-elle beſoin de ces organes dont elle ne fait aucun uſage ? D'ailleurs s'il eſt néceſſaire que les déſirs & les volontés de l'ame ſoient en raiſon avec les impreſſions qui ſe font ſur le méchaniſme, il faut donc croire avec *M. Leibnitz* que lorſqu'un corps reçoit un coup d'épée, ou lorſqu'il ſe noye, la volonté de l'ame à laquelle ce corps eſt cenſé appartenir, s'eſt trouvée en correſpondance avec cette impreſſion .... Ce qui eſt formellement démenti par l'expérience la plus commune. Il n'y a point d'ame qui ne ſoit fâchée de voir ſon corps en mauvais état, parce qu'elle en ſouffre ; ce qui n'eſt pas concevable ſi elle n'y eſt pas unie, ou ſi elle n'a avec lui qu'un commerce apparent... Ainſi c'eſt donc par elle-même & de ſa nature ; mais à l'occaſion du méchaniſme auquel elle eſt unie, que l'ame éprouve le plaiſir ou la douleur ; & ce ſentiment n'eſt point à ſon option ; il eſt une ſuite né-

ceſſaire de la loi impoſée par le Créateur.

Comment *M. Leibnitz* ou les partiſans de ſon hypotheſe expliqueront-ils les talens aquis ? Un homme veut apprendre à danſer ou à jouer de la flûte .. . Lequel des deux, de l'ame, ou du corps, doit être cenſé apprendre ? Selon le ſyſtême, ce ne ſçauroit être l'ame, puiſque le corps lui eſt étranger, & qu'elle n'a avec lui qu'un commerce apparent dont Dieu eſt le médiateur. Ce ne peut être le corps, puiſque la matiere ignore eſſentiellement toutes les affections. Quel eſt donc celui qui apprend à danſer ou à jouer de la flûte, ou à monter à cheval, ou à tirer des armes, ou à jouer des gobelets ? Sera-ce l'Etre infiniment ſage ?

Comment expliquer encore par cette hypotheſe les beſoins de l'animal, la faim, la ſoif, le déſir du ſommeil, la propagation ? La matiere quelqu'organiſée qu'elle ſoit, n'ayant pas le ſentiment, ne connoît pas le beſoin ; quand on dit qu'elle en a, c'eſt relativement à l'ordre conçu par l'intelligence, & qui n'eſt ordre que pour elle ſeule. On dit

qu'une plante ſouffre, lorſqu'elle n'eſt pas arroſée; mais c'eſt un préjugé fondé ſur nos propres beſoins. Qui pourra donc déterminer le corps à réparer le déchet continuel de ſa ſubſtance ? Ce ne peut être l'ame ; & d'ailleurs, l'ame auroit-elle des beſoins ? Oui, elle en a ; & il n'y a qu'elle qui puiſſe en avoir, non qu'ils ſoient cauſés par l'altération de ſa ſubſtance ; mais c'eſt que la volonté de l'Etre ſouverain, étant, qu'elle ſoit unie à un corps, il a voulu qu'elle éprouvât en elle-même par des ſenſations agréables ou fâcheuſes, le bon ou le mauvais état du méchaniſme auquel elle eſt unie, & dont il lui donne l'adminiſtration.

Comment expliquerons-nous encore par cette hypotheſe l'état d'un corps vivant ? Quelle cauſe le fait vivre ? Nous diſons nous, que c'eſt l'action & la préſence de l'ame, uniquement déterminée à un corps organiſé, qui le fait être ce que l'on appelle vivant, en général comme dans chacune de ſes parties, c'eſt-à-dire, propre à occaſionner à l'ame des ſenſations, & toujours dans un dégré proportionné à la diſpoſition

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1896

interne & externe des organes. Ainſi tant que les organes ſont diſpoſés par la combinaiſon qui leur eſt propre, à recevoir les impreſſions continuelles de l'action de l'ame, & à recevoir pareillement les impreſſions des corps extérieurs, pour occaſionner par elles des ſenſations à l'ame ; le corps eſt vivant. Cette diſpoſition vient-elle à manquer dans une partie ou dans le tout ; l'action de l'ame, & la ſenſation occaſionnée par l'organe, ceſſe en tout ou en partie... Et voilà pourquoi il y a des corps vivans dont quelques membres ſont morts, parce qu'ils ne ſont plus propres, ni à recevoir des impreſſions, ni à occaſionner des ſenſations.

Dieu, en aſſujettiſſant l'ame humaine à l'union du corps, n'a pas voulu la garantir des dommages que les impreſſions des corps extérieurs peuvent lui occaſionner relativement à ce méchaniſme ; il n'a pas jugé à propos non plus de la garantir des cauſes internes préjudiciables à l'ordre de ce même corps, non plus que des vices de la conformation, qui ſouvent prennent leur ſource dans ceux des Agents producteurs...

Et pour être bien convaincu que telle eſt ſa volonté, c'eſt que cela eſt ainſi ... Il y a dans la nature une loi générale à laquelle tout ce qui eſt corps eſt ſoumis néceſſairement ; c'eſt cette action & cette réaction continuelle par laquelle tous les compoſés ſe maintiennent & ſe détruiſent réciproquement, ſelon les vûes du premier Moteur.

Les défenſeurs de l'*hypotheſe* répondent que la végétation ſuffit pour rendre un corps vivant, & l'entretenir dans cet état, tant que le jeu des pieces qui le compoſent, & la circulation des liqueurs auront lieu, & ils ajoutent que l'on en voit un exemple ſenſible dans les plantes qui vivent de même par la circulation de la ſéve, & qui meurent pareillement par le défaut de cette même circulation.

Voici ce que nous répliquons. Par la conſéquence qui réſulte naturellement de ce principe, un corps pourroit vivre ſans ame, par la ſeule vertu de l'organiſation & du jeu des liqueurs ; & cela eſt du moins très-poſſible, ſelon tous ceux qui croyent que l'ame humaine n'a point d'action ſur ſon méchaniſme,

& que ſon commerce avec lui n'eſt qu'apparent... Un corps humain, ſans être aſſorti à une ame qui lui eſt aſſez inutile, pourroit marcher, s'arrêter, parler, chanter, répondre aux queſtions, boire, manger, dormir pour réparer le déchet de ſa ſubſtance, ſe rendre utile à la ſociété par la propagation, & par d'autres ſervices (*a*)... Un tel corps ſeroit un *automate* au-deſſus du merveilleux; & ſi ſa réalité étoit poſſible, les Matérialiſtes n'auroient plus rien à déſirer. Car voilà ce que c'eſt que l'homme ſelon eux. Selon *Deſcartes*, les bêtes ſont des automates de cette eſpece; mais quand il auroit rendu ſon ſyſtême plus probable qu'il n'a fait, il ne s'enſuivroit nullement que cette probabilité eût lieu dans l'eſpece humaine, d'autant que nous avons une conviction invincible & infinie de notre exiſtence, & que nous ne ſçavons pas avec la mê-

(*a*) Il réſulte de cette hypotheſe que ſes partiſans ſont bien fondés à douter ſi les autres hommes ſont effectivement ce qu'ils leur paroiſſent.

me certitude, ſi les bêtes ne paroiſſent pas plutôt ſentir leur exiſtence, qu'elles ne la ſentent en effet.

Les défenſeurs de l'*harmonie* auront en vain recours pour ſauver le ridicule de cette ſuppoſition d'un corps vivant ſans ame, à l'action univerſelle de Dieu... Ce ne ſera rien dire, puiſque Dieu agit également ſur toute la matiere, & que pour cela elle n'eſt pas animée, c'eſt-à-dire vivante, ſelon l'hypotheſe... D'ailleurs ſi les corps qui ſont vivans ne ſont tels qu'en vertu de l'organiſation, & ſi Dieu n'agit ſur eux de cette action particuliere qui donne la vie, que pour cette raiſon; il s'enſuivra conſéquemment que c'eſt Dieu qui anime le corps humain & tous les autres corps vivans; ce qui revient au ſyſtême de l'ame univerſelle & unique, qui ne ſe peut digérer, ni en Métaphyſique, ni en Phyſique, ni en Morale, parce qu'il eſt contraire & directement oppoſé au ſens le plus commun.

Nous diſons pour nous, qu'il n'eſt point de véritable vie ſans ame (*a*). Les

(*a*) *In materia nihil præter mechanicas*

végétaux ſe conſervent à la vérité par une eſpece d'organiſation qui eſt le principe de cette ſorte de vie qui leur eſt propre ; mais outre qu'elle n'a que très-peu ou point de rapport avec celle des corps animés, c'eſt que ne leur occaſionnant point le ſentiment, leur exiſtence conſéquemment, ou leur deſtruction leur ſont inconnues & moins qu'indifférentes . . . Et voilà cette ignorance qui conſtitue l'eſſence de la matiere . . . Tout le myſtere qui ſe trouve dans les plantes ou autres végétaux en ce qui concerne leur vie, n'eſt autre, à peu de différence près, que celui des liqueurs dans les Thermometres, leſquelles ne croiſſent, ou ne décroiſſent que par la condenſation ou la raréfaction de l'air voiſin . . . Nous voyons même des phénomenes ſinguliers dans nos fermentations ou végétations artificielles . . . Les mêmes impreſſions ſe font auſſi ſur la ſubſtance du corps humain, & à-peu-près de la même maniere ;

---

texturas datur. Spin. Cogit. Metaph. App. Part. 2. Cap. 6.

mais elles occasionnent dans celui-ci des sensations qu'elles n'occasionnent point dans ceux-là, parce que celui-ci a quelque chose que ceux-là n'ont pas, c'est-à-dire une substance qui n'a le sentiment de la matiere & de toutes ses différentes modifications, que parce que sa nature en est essentiellement distinguée.

On objectera en vain que les Naturalistes observent une grande conformité à bien des égards entre la vie des animaux & celle des plantes, dont les racines s'étendent pour chercher de la nourriture, & évitent ce qui leur est nuisible; on apportera en vain l'exemple de la vigne, des légumes, du lierre, dont les tiges cherchent à s'accrocher; on observera que dans toute plante, il y a nécessairement circulation & respiration; on remarquera encore que le *polype d'eau douce* tient presque également au genre animal & au végétal.

Toutes ces choses, quelque singulieres, quelque admirables qu'elles soient, le fussent-elles même encore plus, n'établissent point le sentiment . . . La Physique expérimentale, & la Chymie ont

découvert toutes ces causes dans lesquelles il ne se trouve aucun principe d'animalité ou d'animation ; de sorte que les opérations des végétaux n'admettent pas plus la faculté de sentir, que les propriétés des corps aimantés ou électrisés, ou les jeux de la pyrothecnie ne l'admettent, parce que le sentiment & la matiere s'excluent essentiellement.

Ainsi un corps vivant, pour ce qui regarde du moins l'espece humaine, est un corps auquel nécessairement une substance spirituelle est unie, de sorte que le sentiment qui paroît dans ce corps appartient essentiellement à la substance spirituelle, & nullement au méchanisme, qui n'est-là que pour l'occasionner, selon la volonté de l'Etre souverain.

Ainsi tout le machinisme économique & géométrique de *M. Leibnitz* est supposé sans fondement, comme sans aucune preuve suffisante, & doit être rejetté, non-seulement parce qu'il nécessite toutes les opérations de l'intelligence, ce qui est formellement contraire à la vérité & à l'ordre, mais encore en ce qu'il favorise le systême des *Maté*

rialiſtes, par les inductions qu'ils en tirent naturellement.

CHAPITRE XII.

Nouvelles objections du Matérialiſte en faveur du méchaniſde la penſée, & du ſentiment. Réponſe.

UNE preuve bien convaincante, *objecte le Matérialiſte*, que ce que vous appellez ſenſation, ſentiment, penſée, connoiſſance, idées, réflexions, volonté, crainte, eſpérance, haine, amour, &c. n'eſt rien de plus que le jeu d'un pur méchaniſme ; c'eſt, que ſi l'ame humaine, comme vous le dites, avoit de ſa nature la faculté de ſentir & de connoître, elle n'auroit pas beſoin pour opérer d'un méchaniſme auſſi compliqué... A quoi ſert en effet cette multitude, comme cette diverſité infinie de reſſorts & de cauſes répétées dans le corps humain, leſquelles ont

toutes leur organiſation particuliere ? ... Les organes ſeuls de l'œil ſont immenſes pour le nombre, la qualité, l'uſage & la propriété... Une ſubſtance immatérielle & intelligente de ſa nature ne peut-elle opérer à moins de frais ? Si c'eſt l'ame, comme vous dites, qui apperçoit, qui connoît & qui diſtingue les objets, pour qui cette prodigieuſe compoſition de l'œil a-t-elle été faite ? Pourquoi faut-il que l'intelligence exécute par tant de détours une opération ſimple, dont le principe eſt en elle ſeule ? ... On conçoit que l'habileté comme la puiſſance des *Artiſtes* les plus ingénieux étant bornées, ils ne peuvent ſouvent parvenir à produire l'effet le plus ſimple, qu'en multipliant les cauſes; que de combinaiſons, par exemple, dans une montre pour faire tourner une aiguille, qui eſt la piéce la moins compoſée de la machine, qui ne l'eſt même aucunement ? Mais il n'en doit pas être ainſi de l'ame qui étant une ſubſtance ſimple, & comme vous dites, une *unité*, doit conſéquemment opérer par les voies les plus ſimples, ou plutôt par une voie qui, comme elle, ſoit *une*. Il

n'y a point de milieu ; ou ce méchaniſme eſt le principe de toutes les opérations de la ſubſtance que vous appellez ſpirituelle ; ou ſi celle-ci a dans ſa nature le principe de toutes ſes opérations eſſentiellement diſtingué de la matiere, il faut que vous conveniez que l'Auteur de la nature s'eſt merveilleuſement attaché à faire un ouvrage très-inutile .... L'abſurdité ſaute aux yeux, ſelon l'axiome : *Fruſtrà fit per plura quod commodiùs fieri poteſt per pauciora.*

Cette objection ſi ſolide en apparence, ſe détruit d'elle-même par les conſéquences ... Car de ce que la multiplicité des combinaiſons dans les ouvrages de l'Art, ſuppoſe néceſſairement, ou plutôt admet indiſpenſablement un grand travail & une grande application, il ne s'enſuit point du tout que la cauſe premiere ait, pour ainſi dire, peiné dans les combinaiſons de nos organes ... Cette complication, dont le méchaniſme eſt ſi prodigieux, ne regarde point l'ame, qui trouve la machine toute arrangée dans le dégré proportionné à ſes opérations, lorſque la volonté du premier Etre l'unit à un corps.

La conduite & la perfection de cet ouvrage ne regarde que Dieu ſeul à qui la ſtructure économique de notre œil ne coûte pas plus que la production d'un brin d'herbe . . . Le même artifice, en apparence le plus compoſé, & en effet le plus ſimple qui ſe puiſſe imaginer, caractériſe tous les ouvrages de Dieu, & les diſtingue de ceux de l'art, qui n'en peut imiter que la ſuperficie la plus groſſiere . . . Le méchaniſme du corps d'un ciron, & l'économie inconcevable de ces autres animalcules, qui ſont comme des atomes animés, n'ont pas moins de merveilleux que la ſtructure de l'édifice d'un éléphant ou d'une baleine ; & l'un n'a pas donné plus de peine que l'autre . . . L'Etre ſuprême étant une intelligence infiniment puiſſante, quel ouvrage pourroit exiger de lui une application particuliere ? Par ſa puiſſance il fait tout ce qu'il veut, & par ſon intelligence illimitée, il le fait toujours par les voies les plus ſimples . . . Il produit à la fois & la cauſe & l'effet. Ainſi donc le travail infini qui nous frappe dans le méchaniſme de notre corps, dans l'économie de l'œil ou de l'oreille, n'eſt travail

que relativement à nous, c'eſt-à-dire, qu'il faudroit néceſſairement admettre dans un Artiſte une adreſſe & une application prodigieuſe, s'il avoit conſtruit une machine qui approchât ſeulement de l'un de ces organes ; mais cette ſuppoſition eſt déplacée & déraiſonnable à l'égard de l'Etre ſuprême, lequel pour parler le langage de l'Ecriture, *a fait l'Univers en ſe jouant* (*a*).

Si le *néant* obéit même à la voix du Créateur, à combien plus forte raiſon, l'*exiſtence*, ſelon notre façon de concevoir, doit-elle être ſoumiſe à ſes ordres, & ſe plier à ſes deſſeins.... Créer, c'eſt-à-dire, donner l'être à une ſubſtance indépendamment d'un ſujet préexiſtant, eſt d'une toute autre importance, du moins ſelon notre façon de concevoir, que de donner un arrangement méchanique à la ſubſtance créée... Or la création n'étant qu'un ſimple effet de la volonté de l'Etre ſouverain, pour-

(*a*) *Cuncta componens & ludens in orbe terrarum.* Prov. p. 8. v. 31.

quoi l'organiſation ſera-t-elle l'effet d'une application particuliere de ſa part ? ... Si nous ne pouvons parvenir que difficilement aux effets ſouvent les plus ſimples, c'eſt que nous ignorons les vraies cauſes ; c'eſt que nous nous trompons dans le choix des *Mèdiums* qui peuvent y conduire ; c'eſt enfin, que nos facultés & nos connoiſſances ſont bornées comme notre être ; mais cette ſuppoſition ne peut avoir lieu dans le Créateur, qui voit du même coup d'œil, pour ainſi parler, la cauſe dans l'effet, & l'effet dans la cauſe, ce qui ne lui eſt ni pénible, ni difficile, étant la ſeule cauſe dont tout ce qui exiſte n'eſt que l'effet. Car ce que nous appellons les cauſes, n'eſt qu'une chaîne d'effets qui commence à Dieu, & qui ſe termine aux créatures. Non que les créatures, comme le veut Spinoſa, ſoient une *émanation de ſa ſubſtance* (*a*), elles ne ſont

(*a*) *Deus eſt cauſa immanens non verò tranſiens rerum univerſarum.* Spin. Ethic. Prop. 29. *& paſſim.*

que les effets de ſa volonté ; & la poſſibilité du contraire ne ſçauroit être admiſe ſans choquer la raiſon.

Ainſi lorſque *le Matérialiſte* demande, ſi l'ame ne pourroit pas avoir des ſenſations à moins de frais ; nous répondons que *non* ; tant que la *loi d'union*, qui eſt une ſuite de la volonté du Créateur, ſubſiſtera entre le corps & elle. Cette union eſt la condition, ſans laquelle elle n'aura point de ſenſation de la maniere que nous les concevons dans notre exiſtence actuelle, laquelle n'exclud aucunement, mais admet au contraire, la poſſibilité quant à l'ame, d'une autre façon d'exiſter, & conſéquemment, de ſentir, de voir, de connoître, de raiſonner, ſans la médiation de la matiere. Et quoique nous ne puiſſions la concevoir que fort obſcurément dans l'état actuel, elle n'en eſt pas moins poſſible, ſelon même la lumiere naturelle ; car ſi de ce que nous n'avons pas l'idée d'une choſe, il s'enſuivoit de-là qu'elle ne pût exiſter, l'aveugle-né & le ſourd ſeroient tous deux bien fondés à croire ; l'un, que cette lumiere dont on lui parle, & dont on ne peut lui

donner aucune idée, n'eſt qu'une pure ſuppoſition ; & l'autre, que ce ſon modifié de la voix, des inſtrumens, & de tous les corps ſonores n'exiſte pas, puiſqu'on ne peut le lui faire comprendre, ni par ſignes, ni par écrit.... Tâchez de faire concevoir à l'un ce que c'eſt que le ſon, & vous parviendrez ſûrement à faire concevoir à l'autre ce que c'eſt que la lumiere... Mais il y a en eux une impoſſibilité phyſique, qui vient du défaut de l'action de l'ame ſur ces organes, leſquels, étant mal conformés, ne peuvent recevoir les impreſſions des corps extérieurs en la maniere requiſe, ni conſéquemment occaſionner de ſenſations.

Pour ce qui eſt des frais que *le Matérialiſte* s'imagine que Dieu a dû faire pour occaſionner à l'ame une ſenſation par la médiation d'un organe ſi compoſé, choſe, ſelon lui, qu'il auroit pu faire à meilleur marché ; nous diſons, que rien n'eſt plus foible que cette difficulté ; & pour qu'il en ſente lui-même toute la foibleſſe, il ne faut pas (comme les hommes font preſque tous, & toujours) qu'il mette Dieu à ſa place, mais

qu'il ſe mette au contraire lui-même, pour ainſi parler, à la place de Dieu... Pour lors il concevra que ſon idée eſt à-peu-près celle d'un enfant, qui ſuppoſe une force ſurnaturelle à un homme fait, parce qu'il lui voit enlever ſans peine un fardeau que ſon foible bras ne peut ſeulement remuer... Nous avons en quelque ſorte en nous-mêmes, quoique très-imparfaitement, un exemple de cette facilité avec laquelle l'Etre ſouverain conſtruit tout d'un coup les organiſations les plus compliquées dans les productions naturelles dont il a voulu que nous fuſſions les cauſes inſtrumentales. Elles ne doivent rien, ni à notre travail, ni à notre ſçavoir, ni à notre induſtrie. C'eſt l'intelligence infinie qui arrange tout, & avec plus de facilité que nous le diſons.

Mais encore, par quelle voie plus courte & plus facile le *Matérialiſte* imagine-t-il que la ſenſation pourroit être occaſionnée dans l'ame, puiſqu'il eſt vrai que l'impreſſion qui ſe fait ſur l'organe & la ſenſation qu'elle occaſione, ſe ſuccédent avec autant de rapidité que la lumiere ſuccéde au feu que l'on tire

d'un caillou ? Quels chemins détournés le *Matérialiſte* trouve-t-il-là ? A peine l'ame s'apperçoit-elle qu'elle eſt unie à un corps ; il faut du moins qu'elle y faſſe attention, tant ſon opération eſt naturelle, ſimple & aiſée ! Que *le Matérialiſte* diſe donc du moins par quels chemins de traverſe il imagine que la ſenſation auroit pu être plus ſûrement & plus promptement occaſionnée dans l'ame ? ... En un mot, comme nous l'avons obſervé, toute cette compoſition qui lui paroît ſi entortillée, mais dont l'effet eſt ſi ſimple, n'eſt aucunement l'affaire de l'intelligence créée, c'eſt uniquement celle du Créateur ; & l'ame, généralement parlant, n'a rien de plus à déſirer, puiſqu'elle remue ſes membres & ceux qu'elle veut, & toutes les fois qu'elle veut, avec autant & plus d'aiſance & plus de dextérité, que nous ne faiſons mouvoir certaines figures en tirant une corde, ou que nous ne faiſons réſonner certains inſtrumens en tournant une manivelle ... Le *Matérialiſte* qui critique ici l'ouvrage de Dieu, fait le perſonnage *de ce payſan de la Fable*, qui trouvoit mauvais que

les citrouilles ne fuſſent pas ſuſpendues à des chênes, & qui ne reconnut ſa ſottiſe que lorſqu'un gland lui tomba ſur le nez (*a*).

Ainſi le corps n'eſt donc ſi bien organiſé que pour qu'il puiſſe par l'exactitude de ſes combinaiſons répétées, ſe trouver propre à toutes les opérations que l'ame exigera de lui, & à recevoir non-ſeulement toutes les impreſſions, mais encore toutes les nuances des impreſſions modifiées que font ſur lui les objets & les corps extérieurs. Il eſt comme un inſtrument tendu ou monté pour celui qui le touchera, & pour ceux qui l'entendront; mais il ignore parfaitement les parties que le joueur lui fera exécuter.

Outre que l'homme étant un animal né pour imiter, il étoit juſte que l'art, l'induſtrie, le travail & l'application qui lui ſont tombés en partage, trouvaſſent des modéles à copier dans toutes les productions de la nature, à commencer par le méchaniſme étonnant de

(*a*) *La Fontaine Fab. 17.*

ſon corps ; & c'eſt ce qu'il exécute tous les jours juſqu'à un dégré qui n'eſt borné, que parce qu'il l'eſt lui-même.

D'ailleurs l'organiſation n'a pas été établie de Dieu ſeulement pour occaſionner la ſenſation, & pour que l'ame s'en tienne-là, elle a encore en vûe la conſervation de la machine ; car comment l'ame auroit-elle pu être avertie plus poſitivement & plus promptement de ce qui eſt utile ou nuiſible au méchaniſme, que par le plaiſir ou par la douleur ? Et comment auroit-elle pû s'y intéreſſer autrement que par ce double motif ? ... Dieu veut qu'elle anime un corps, qu'elle aime ce corps & qu'elle veille à ſa conſervation. Or quel motif plus preſſant peut l'engager à remplir fidélement ce devoir que ſon bien être à elle-même ? C'eſt elle qui eſt reſponſable & qui ſouffre ſeule de toutes les ſotiſes du corps, parce que celui-ci n'en fait jamais, qu'elle ne l'y force ; & comme il ſe ruine lui-même ſans le ſavoir, il en punit auſſi l'ame, en lui occaſionnant des ſenſations cruelles qu'il ignore parfaitement ... Eſt-il une économie plus juſte ? L'abus ſeul de la li-

berté eſt puni, parce qu'il mérite ſeul de l'être... Tout ce qui agit néceſſairement, eſt néceſſairement innocent.

Il eſt vrai pourtant, que le corps occaſionne ſouvent à l'ame un mal être qu'elle ne s'eſt pas attiré par la mauvaiſe adminiſtration du méchaniſme ; mais pour lors c'eſt en quelque façon plus l'affaire de Dieu que la ſienne... Il eſt fort libre à l'ame d'en murmurer ; mais comme ce murmure, outre l'offence qui traîne toujours la punition à ſa ſuite, augmente encore le mal par l'effet ordinaire de l'impatience & de l'emportement, la raiſon lui dicte que le plus ſage parti & conſéquemment le meilleur, eſt de ſupporter avec ſoumiſſion ce qu'elle ne peut empêcher, & de ſe perſuader qu'ayant été créée par un Etre infiniment bon, rien conſéquemment de ce qu'elle regarde comme un mal, ne lui arrive que pour quelque grand bien, lequel pour n'être pas évident, n'en eſt pas moins réel ; & on peut appuyer ce jugement par des exemples & par des raiſonnemens qu'aucun homme ſenſé ne regardera comme frivoles, quoique *Spinoſa* établiſſe qu'il n'y a pas d'autres

raiſons à fournir de la condition miſérable de certains hommes, que de la condition miſérable des chevaux de poſte (*a*).

L'organiſation du corps humain a encore un autre but, c'eſt la végétation & la vie . . . Pour qu'un corps ſoit vivant, il faut, comme nous l'avons obſervé, que l'ame par ſon action ſoit préſente, non-ſeulement à toute la ſtructure en général, mais encore à chacune des parties, & dans chacune des parties ; pour que le corps ſoit propre à recevoir cette impreſſion de l'ame dans un auſſi grand détail, il faut qu'il ſoit organiſé ; pour qu'il ſoit organiſé, il faut qu'il ſe rencontre dans ſon tout, comme dans chacune des plus petites parties, les proportions les plus juſtes, & l'harmonie la plus parfaite . . . Telle eſt cette condition ſans laquelle la loi d'union ne peut ſubſiſter ; telle eſt la condition ſans laquelle un corps ne peut être ani-

(*a*) *Spinoſ. Cogit. Metaph. Append. Part. 2. Cap. 8.* Apud eumdem. *Vid. Epiſt. 25. 1676.*

mé,

mé, ni conſéquemment vivant. Nous ne faiſons pas mention de certaines défectuoſités accidentelles au méchaniſme ; il nous ſuffit qu'elles ne ſoient pas contraires dans l'eſſentiel à l'union actuelle qui eſt entre le corps & l'ame, pour que celui-là ſoit vivant, & qu'il ſoit le ſigne extérieur de l'ame . . . Si *le Matérialiſte* nous demande pourquoi cette condition eſt néceſſaire ; nous le prierons auſſi de nous dire, pourquoi il eſt néceſſaire qu'un cercle, pour qu'il ſoit cercle, ait un centre & une circonférence ? C'eſt demander raiſon de la raiſon ; & il n'y en a point d'autre, ni de meilleure à fournir, que la volonté du Créateur.

CHAPITRE XIII.

Le Matérialiſte, pour rendre incertain le principe qui établit l'union de l'ame avec le corps, employe le ſyſtême des Immatérialiſtes.

MAIS, *objecte le Matérialiſte*, connoiſſez-vous aſſez bien la ſubſtance étendue pour décider ſi affirmativement de l'indifférence que vous lui ſuppoſez pour toutes les formes, & de ſon incapacité pour toute action proprement dite? . . . L'exiſtence de la matiere, ſelon pluſieurs *Philoſophes conſéquents*, n'eſt rien moins que démontrée; comment donc oſez-vous établir des principes ſur ſon eſſence & ſur ſes propriétés, & de-là tirer, à votre gré, des conſéquences que vous donnez comme infaillibles? Qu'auriez-vous à répondre à l'*Immatérialiſte*, qui vous nieroit l'exiſtence de la matiere? Tout

votre ſyſtême s'écrouleroit néceſſairement ; car comme il ne vous ſeroit pas poſſible de démontrer invinciblement la fauſſeté du principe de l'*Immatérialiſte*, il s'enſuit que l'action de l'eſprit ſur la matiere, de même que ſon union avec elle, ce qui eſt la baſe de votre ſyſtême, peut être regardée avec fondement comme une hypotheſe, qui n'a de réalité que ce que le préjugé lui en prête.

Celui qui nous demande, ſi nous connoiſſons aſſez bien la ſubſtance étendue pour établir ſon inſenſibilité & ſon inaction, la connoît-il aſſez bien lui-même, pour décider avec tant de confiance, que lorſqu'elle eſt combinée de telle ou de telle maniere, & ſubtiliſée juſqu'à un certain dégré, elle ceſſe alors d'être inactive & indifférente pour les formes ?

Pour nous, il nous ſuffit d'être bien convaincus qu'une forme particuliere eſt eſſentiellement indifférente à la ſubſtance étendue, qui ne connoît ni qualité, ni quantité déterminée, pour en conclure que cette indifférence eſt eſſentielle à tous les corps conſidérés en

eux-mêmes, c'eſt-à-dire, ſans faire attention à leurs accidens, leſquels accidens néanmoins n'excluent l'indifférence que relativement à nos conceptions & à nos ſenſations, & nullement relativement à eux-mêmes, puiſqu'ils n'ont point d'exiſtence réelle diſtinguée du ſujet... Il eſt certain que les trois angles qui conſtituent la forme du triangle ne lui ſont pas indifférens, puiſque ſans eux, il ne pourroit être ce qu'il eſt; mais il n'eſt pas moins certain que cette néceſſité des trois angles, inconnue à la figure, n'a de réalité que pour l'intelligence... D'où il réſulte par une conſéquence infaillible que l'inclination ou l'averſion pour une façon d'exiſter plutôt que pour une autre, eſt eſſentiellement indifférente & inconnue à la matiere. Et tellement, qu'en prenant même la matiere animée abſtractivement, c'eſt-à-dire, ſans faire attention qu'elle eſt animée, on y retrouvera cette indifférence parfaite pour toutes les formes: la ſubſtance, par exemple, qui compoſe le corps humain, étant toujours prête à s'en ſéparer & à obéir à toutes les cauſes qui voudront l'en ſéparer pour pren-

dre de nouvelles combinaiſons qui lui ſeront tout auſſi indifférentes que celles qu'elle viendra de quitter . . . D'où il eſt manifeſte qu'il n'y a que l'intelligence propriétaire du corps qui puiſſe conſentir ou s'oppoſer à la diſtraction de quelques-unes de ſes parties.

La matiere eſt un ſujet purement paſſif, aveugle & inſenſible, toujours prêt à recevoir & ne donnant jamais, puiſqu'il n'a rien à lui ; mais auſſi toujours prêt à rendre ce qu'il a reçu, avec la même indifférence qu'il l'a reçu ; prenant ſans choiſir, & n'étant ni ſatisfait de la forme qu'on lui donne, ni mécontent de celle qu'on lui ôte, pourvu qu'il lui en reſte une au choix de l'intelligence.

Mais il n'en eſt pas ainſi de l'*intelligence*, qui ayant été une fois déterminée par le Créateur à mouvoir un corps, s'oppoſe de toute ſa volonté à la deſtruction de ce même corps, à moins qu'elle n'en eſpere un plus grand bien, comme on le voit dans l'exemple des *Martyrs*, dans ceux qui ſouffrent d'exceſſives douleurs, ou qui ayant un membre gâté, ſe le font retrancher ; & même dans

ceux qui ſe donnent la mort par déſeſpoir. L'ame juge alors que le corps n'étant plus que l'inſtrument de ſon ſupplice, par le déshonneur auquel il l'expoſe, (*lequel déshonneur ne conſiſte pas aſſurément dans le méchaniſme, mais dans l'opinion de l'intelligence ;*) il lui eſt conſéquemment plus avantageux de s'en ſéparer, pour rentrer dans un état, où tel qu'il ſoit, elle eſpere du moins être affranchie de ces ſenſations qui troublent ſon bien être, & qui excédent ſes forces. Et cette détermination telle qu'elle ſoit, c'eſt-à-dire, bonne ou mauvaiſe, (*ce n'eſt pas ici le lieu de l'examiner*,) ne peut avoir abſolument ſon principe dans la matiere.

Donc la ſenſation eſt une opération de l'ame, & même, dans notre façon actuelle d'exiſter, la premiere opération; laquelle étant une fois produite, produit elle-même, par gradation, toutes les opérations ſubſéquentes; comme ou à-peu-près, par une comparaiſon imparfaite, le plus petit grain de ſalpêtre une fois enflammé, communique par dégrés, quoiqu'avec une rapidité inexprimable, à toute la maſſe, quel-

qu'énorme qu'elle ſoit, cette même action qu'il vient de recevoir par l'impreſſion du feu ; comme la premiere ondulation qui ſe forme dans un canal, en produit dans toute ſon étendue, des milliers d'autres qui vont toujours en augmentant, & qui ſe reproduiſent concentriquement, parce qu'elles dérivent toutes du point qui a donné naiſſance à la premiere.

Voyons préſentement ſur quoi porte le principe de l'*Immatérialiſte*, qui eſt, dit-on, d'une nature ſi ſinguliere, qu'il n'eſt pas poſſible d'en démontrer invinciblement la fauſſeté. Quoique ce ſyſtême paroiſſe favorable à notre Theſe, en ce qu'il admet néceſſairement la ſubſtance ſpirituelle, il lui eſt cependant dans le fond auſſi contraire qu'aucun autre ; car nous ne nous propoſons pas ſeulement d'établir que l'ame humaine eſt une ſubſtance ſpirituelle, mais nous nous propoſons encore de prouver qu'elle eſt unie à un corps ; & *le Matérialiſte* ne nous oppoſe cette difficulté, qui ruine tous ſes principes à lui-même, que parce que la croyant inſoluble, il eſpere nous forcer de convenir qu'il n'y

a rien que d'arbitraire dans tous nos raiſonnemens, & que nos principes n'ont pas plus de certitude que les ſiens.

CHAPITRE XIV.

Obſervations ſur le ſyſtême des Immatérialiſtes ; & Réponſes à pluſieurs objections

SI tous les objets qui nous frappent & qui nous environnent ne ſubſiſtent qu'idéalement, nous demandons à l'*Immatérialiſte* où nous avons puiſé la connoiſſance de l'extenſion, des dimenſions & des autres vérités mathématiques (*a*) ? Que veut dire cette multitude de globes céleſtes, dont une infinité ne nous paroît, à cauſe de leur diſtance prodigieuſe, que comme un amas de points ?

(*a*) *Subſtantia extenſa in latum, longum & profundum, reverâ exiſtit, noſque unà ejus varti uniti ſumus.* Princip. Carteſ. Part. 1. Prop. 21. per Prop. 13. 14.

D'où vient qu'à l'aide du téleſcope nous en avons découvert pluſieurs qui avoient été inconnus aux ſiécles précédens ? . . . Pourquoi *M. Caſſini* après n'avoir obſervé qu'une ſeule fois la comete qui parut au mois de Décembre 1680, aſſura-t-il avec confiance qu'elle ſuivroit la même route qu'une autre comete obſervée par *Ticho Brahé* en 1577? Et pourquoi ce ſçavant Aſtronome avoit-il une eſpece d'infaillibilité dans ſes obſervations & dans ſes calculs (*a*) ?

Pourquoi à l'aide du microſcope avons-nous découvert, que ce qui n'avoit paru aux Anciens qu'un amas de pouſſiere inutile, eſt véritablement un peuple d'animaux, ſouvent de la même, quelquefois de différente eſpece, qui ſont doués d'organes & qui ſe reproduiſent par la voie de la génération; & tout d'un tems, nous demandons à quoi ſert cet acte de la génération dans tout le genre animal ?

On a regardé longtems comme une ſimple couleur, *ce verd* qui ſe voit ſou-

(*a*) *Hiſt. de l'Académ. des Scien. T. IX.*

vent ſur une pierre expoſée à l'air ou à la pluie ; ce ſont pourtant de petites forêts, dans leſquelles, par le moyen de l'inſtrument, on diſtingue des arbres de différentes ſortes, dont les uns ont des fleurs, les autres des graines.... Bien plus, on y diſtingue pareillement différentes ſortes d'animaux qui vivent & qui ſe promenent dans ces forêts, comme les cerfs, les ſangliers, les chevreuils & les daims ſe promenent & vivent dans nos taillis & dans nos bois de haute futaye.

Que l'on demande à *M. de Reaumur* s'il croit que les métamorphoſes ſingulieres d'une infinité d'inſectes, & le détail prodigieux de leurs petits méchaniſmes ne ſont que chimériques ? Pourquoi cet autre détail ſi prodigieux & en même tems ſi frivole de coquillages & de poiſſons dans la mer, d'oiſeaux dans l'air, d'animaux & de reptiles ſur la terre, & juſques dans les entrailles de la terre ?... Si tout cela n'eſt qu'une illuſion, ne pourroit-elle pas ſe faire à moins de frais ? Pourquoi les hommes ſe donnent-ils tant de peine & de ſoins différens pour apprendre des métiers,

pour bâtir des édifices & conſtruire des vaiſſeaux, &c ? . . .

Vous n'attaquez ce ſyſtême, *interrompt l'Immatérialiſte*, que par des queſtions ! . . . Et par des faits, lui répondons-nous . . . Comment démontrer autrement l'exiſtence de la matiere ? Comment prouver *à priori* ſa réalité à celui qui la nie ? Si en diſputant contre vous, vous commencez par exiger de moi que je vous prouve ma préſence dans votre cabinet, & que je vous démontre que notre entretien n'eſt pas un ſonge, & que nous ſommes bien éveillés tous deux ; que puis-je employer pour vous convaincre, ſinon des faits & des queſtions ? Les choſes les plus claires ſont celles qui ſe démontrent le plus difficilement (*a*) . . . Employera-t-on un raiſonnement géométrique contre celui qui nie la Géométrie & ſon objet ? Comment puis-je faire comprendre à celui qui nie que le rouge ſoit rouge, que le bleu ſoit bleu, & ainſi du

(*a*) *Quidquid clarè & diſtinctè percipitur verum eſt.* Princip. Carteſ. Part. 1. Prop. 14.

reſte ? Comment puis-je lui faire comprendre qu'il ſe trompe, autrement qu'en lui montrant ces couleurs qui paroiſſent telles à tout le genre humain ?... On objectera qu'il y a des maladies où l'on voit jaune ce qui eſt blanc, mais ce n'eſt rien dire ; car dès lors que l'on accorde que ce ſont des maladies, nous n'en demandons pas davantage ; & tout eſt dit... Comme on ne peut voir qu'avec ſes yeux, & que la couleur n'eſt rien en elle-même, que la lumiere modifiée par l'organe ; il s'enſuit que la réalité de la couleur eſt arbitraire, & relative en quelques circonſtances ; mais il ne s'enſuit point du tout qu'il en ſoit de même de la réalité de l'organe & des ſujets colorés... Il eſt concevable que l'on puiſſe diſputer de la réalité des couleurs ; mais il ne l'eſt pas, que l'on puiſſe nier ou du moins révoquer en doute la réalité des ſubſtances.

Cependant, *répond l'Immatérialiſte*, rien n'eſt moins décidé que l'exiſtence des corps ; car enfin, quelles bonnes raiſons pourriez-vous fournir à un *Berkeley* qui nie comme inutile, & même comme impoſſible, l'exiſtence réelle

de la matiere, & qui croit que les idées des corps, ou ce qui revient au même, les ſenſations ſont produites en nous par l'action de l'eſprit univerſel, ſeule ſubſtance eſſentiellement active ? Sera-t-il plus embarraſſé de rapporter à ce principe une douleur qu'on lui fait éprouver, qu'un plaiſir qu'on lui procure ? . . . . . Selon *M. Berkeley*, en proférant le mot de *matiere*, on ne dit rien, ou l'on ne dit qu'une *abſurdité* . . . Car, ajoute-t-il, pour inférer de nos ſenſations que nous connoiſſons cette prétendue ſubſtance, il faut être aſſuré qu'elles en ſont des copies fidéles . . . Or il eſt de fait, que les qualités ſenſibles de ce que nous appellons *corps*, s'altérent au moindre changement qui ſurvient dans des circonſtances totalement étrangeres à ce que nous appellons *corps* . . . Il eſt démontré que le même objet, par exemple, ne donne pas les mêmes phénomenes à toutes ſortes de diſtances, ni à travers toutes ſortes de milieux ; qu'indépendamment des diſtances & des milieux, il n'a pas les mêmes apparences pour tous les ſpectateurs . . . Or comment diſtinguer entre tant de co-

pies, celle qui eſt la vraie ? . . . Si on dit que nous ſommes certains, du moins en général, qu'il y a de l'étendue & du mouvement, *Berkeley* répond qu'il n'exiſte point d'étendue, & que le mouvement, ainſi que le tems, n'eſt que la ſucceſſion des idées . . . Mais ne s'enſuit-il pas de-là, que Dieu nous trompe ? Non ; puiſque la raiſon, ni la révélation ne nous obligent point de croire que la matiere exiſte réellement . . . Cependant la révélation ne nous oblige-t-elle pas de croire que Dieu a créé ce monde qui nous eſt ſenſible ? Oui ; mais ce monde n'eſt autre choſe que les ſenſations que Dieu produit en nous par ſa volonté & par ſon action. Un monde matériel, c'eſt-à-dire la création d'une ſubſtance qui ne peut ni connoître ſon auteur, ni ſa propre exiſtence, ni nous donner par elle-même la moindre ſenſation, eut été une œuvre très-inutile.

Pour commencer par le plus important, nous répondons d'abord qu'il eſt faux que le ſyſtême des *Immatérialiſtes* ne ſoit pas contraire à la révélation, & conſéquemment à la religion. Qu'on liſe ſeulement les premiers chapitres de

la Geneſe, ou plutôt toute la Geneſe, & l'on ſera convaincu qu'aucun ſyſtême n'eſt plus oppoſé à l'Ecriture que celui-ci. Laiſſant à part la création du ciel & de la terre, venons à celle de l'homme...

C'eſt donc à dire, ſelon *Berkeley*, que Dieu, en créant la premiere ame, qui eſt celle d'Adam, il lui a fait accroire par les ſenſations (*a*), qu'il l'uniſſoit à un corps, dont la figure & les organes diſtribués avec une économie infinie, ſont très-inutiles, s'ils n'ont point de réalité, parce que l'entendement dans une ſubſtance penſante peut opérer ſans cette illuſion... Mais admirez juſqu'où le Créateur pouſſe le détail de l'illuſion dans la ſtructure ſeule de l'œil; rien n'y eſt oublié, juſqu'au poil même qui borde les paupieres, pour empêcher que les petits corps étrangers, qui ne ſont rien, puiſqu'ils n'exiſtent pas, ne s'introduiſent dans cet organe délicat

(*a*) *Deus eſt ſummè verax, minimèque deceptor.* Princip. Carteſ. Part. 1. Prop. 13. Vid. Demonſtrat.

qui n'exiſte pas davantage ..... Admirez encore une illuſion bien ſinguliere dans la perſonne de la premiere femme que Dieu préſente à Adam, afin que de ſon union avec elle, c'eſt-à-dire, afin que de la ſenſation occaſionnée dans l'un & dans l'autre, toute notre eſpece ſortît & ſe reproduisît idéalement par la même ſenſation ... Voyez une autre ſingularité dans la conformation très-analogue, quoique très-différente des deux ſexes ; obſervez la même analogie avec la même différence dans les animaux qui n'exiſtent pas avec une organiſation plus réelle que celle de l'homme ... Remarquez en paſſant les graines des plantes ; examinez leurs fibres & leurs racines propres à s'imbiber de l'humeur de la terre, & les petits tuyaux dont toute leur ſubſtance eſt compoſée, pour faire circuler cette même humeur ; & avouez que quand la choſe ſeroit réelle, c'eſt-à-dire, telle que nous nous l'imaginons, il n'eſt pas concevable qu'elle pût être autrement ... Paſſez de-là à l'arbre de la ſcience dont la premiere femme a cru manger le fruit, par l'effet d'une action dont Dieu ſeul

eſt l'auteur, ſelon *Berkeley*... Avancez & écoutez la ſentence de mort que Dieu prononce contre deux créatures plus malheureuſes que coupables, ſelon le même *Berkeley*. Dieu les condamne à mourir, c'eſt-à-dire, à être privées des ſenſations qu'il occaſionnoit en eux, & par leſquelles il leur faiſoit croire qu'elles avoient un corps... Conſidérez préſentement la fureur jalouſe de Caïn qui tue ſon frere en idée, quoique cependant il n'ait pas reparu depuis.... Admirez Noé, qui pendant un ſiécle entier a des ſenſations qui lui font croire, ainſi qu'à ſes enfans & à une infinité d'autres hommes qu'il bâtiſſoit une Arche qui pût le préſerver d'un déluge imaginaire... Voyez comme Dieu excite dans toute l'eſpece humaine des ſenſations qui lui font croire qu'elle eſt ſubmergée dans ce que nous appellons l'idée de l'eau... Obſervez encore le tour ſingulier de l'imagination de Noé & de ſes enfans, qui en ſortant de l'Arche ont cru voir étendus ſur la vaſe les cadavres de ceux avec qui ils avoient bu & mangé idéalement... Pouſſez juſqu'au paſſage de la mer rouge, vous

y verrez une armée entière frappée de la même ſenſation, & laquelle, quoiqu'elle ne ſe ſoit noyée qu'idéalement, n'eſt jamais retournée dans ſon pays.

Quittons l'ancien Teſtament que l'on pourroit ſoupçonner nous être trop favorable, parce, dit-on, que les Juifs étoient charnels, c'eſt-à-dire, parce qu'ils avoient, ou plutôt parce que Dieu excitoit en eux des ſenſations trop fortes de la ſubſtance matérielle . . . Venons à la nouvelle alliance qui eſt toute ſpirituelle ; & cependant écoutons Jeſus-Chriſt, qui pour convaincre ſes Apôtres après ſa Réſurrection, que ſon corps étoit véritablement un corps, & que ce qu'ils voyoient en lui d'apparent, n'étoit pas idéal, mais réel, leur dit ces paroles mémorables, qui condamnent à la fois les Matérialiſtes & les Immatérialiſtes : *Approchez, voyez, touchez ; & apprenez qu'un eſprit n'a ni chair ni os* (*a*). Laiſſons à *M. Berkeley* à interpréter ce paſſage ; il nous dira ſans doute qu'il ne ſignifie rien autre choſe, ſinon

(*a*) *S. Luc. Cap. 24.*

que l'idée de l'extenſion & de la ſolidité ne convient pas à la ſubſtance ſpirituelle qui exiſte, mais ſeulement à la ſubſtance matérielle qui n'exiſte pas.... Que cette interprétation eſt naturelle ! & que le ſophiſme le plus captieux eſt bien placé dans la bouche de la vérité éternelle (*a*), incarnée idéalement dans l'imagination des hommes, & miſe à mort idéalement par les Juifs, en qui Dieu a excité toutes les ſenſations néceſſaires pour concevoir & conſommer ce déïcide !.... Nous laiſſons au Lecteur à tirer les conſéquences de ce ſyſtême, & à prononcer ſur ſa conformité à la révélation & à la foi de l'Egliſe.... Voyons s'il ſera plus conforme à la lumiere naturelle.

On objecte que les qualités ſenſibles de ce que nous appellons *tel corps*, s'altérent au moindre changement qui ſurvient dans des circonſtances totalement étrangeres à ce corps... Cela

(*a*) *Deus eſt ſummè verax minimèque deceptor.* Princip. Carteſ. Part. 1. Prop. 13. Vid. demonſtrat.

eſt vrai en partie, c'eſt-à-dire, que les qualités ſenſibles s'altérent dans les corps; mais qu'au fond, les circonſtances ne ſont jamais étrangeres à la ſubſtance ... J'ai fait meſurer devant moi une pinte d'eſprit-vin, & j'en ai conſéquemment une certitude phyſique; j'enferme ma bouteille, & j'oublie de la boucher; quelques jours après je la conſidere, & je vois que ce vaſe qui étoit plein, ſe trouve preſque vuide ... Suis-je fondé à croire que je me ſuis trompé quand j'ai vu meſurer devant moi cette liqueur? Non: peut-on dire que la circonſtance qui a cauſé l'évaporation a été totalement étrangere au corps? Pas davantage ... Ne doit-on pas convenir au contraire que la liqueur dont eſt queſtion, étant toute compoſée de parties très-volatiles, elles ont été conſéquemment miſes en action par leur communication avec l'air extérieur, & ſe ſont entiérement diſſipées? ... Et en voici la preuve. Je fais remplir cette même bouteille, je la bouche hermétiquement. Six mois ſe paſſent au lieu de huit jours, comme la premiere fois; je retrouve cependant toute ma liqueur à un peu de

déchet près ; parce que dans tous les fluides, & ſurtout dans les ſubtils, il ſe fait toujours une tranſpiration ou évaporation inſenſible que l'on ne peut empêcher . . . . . Or je demande à l'*Immatérialiſte*, pourquoi une formalité auſſi frivole que celle d'un bouchon, cauſe deux ſenſations diamétralement oppoſées ? . . . Je demande ſi ces deux circonſtances ſont totalement étrangeres au corps ? . . . Je demande ſi en cas d'altération dans une ſubſtance, aucune circonſtance peut lui être étrangere ? Je demande pourquoi les cauſes n'étant qu'idéales, les effets néanmoins ſont ſi réels ? . . . Cela prouve-t-il que le corps n'eſt qu'une illuſion, & que les circonſtances dans leſquelles il ſouffre, ou ne ſouffre point d'altération, lui ſont totalement étrangeres ?

On objecte encore que le même corps ne donne pas les mêmes phénomenes à toutes ſortes de diſtances, non plus qu'à travers toutes ſortes de milieux ; qu'indépendamment deſdites diſtances & des milieux, il n'eſt pas vu ſous les mêmes apparences par tous les ſpectateurs . . . Rien n'eſt plus vrai ; mais

s'enſuit-il de-là que les circonſtances, c'eſt-à-dire, les différentes poſitions, comme les différens milieux, ſoient des choſes étrangeres à ce corps, pour être apperçues de telle ou de telle maniere, s'enſuit-il qu'elles ſoient étrangeres à l'organe viſuel des ſpectateurs ? . . . Dès lors que les poſitions, que les diſtances, que les milieux, préſentent le corps autrement qu'il n'eſt, c'eſt une preuve bien claire que ſon exiſtence n'eſt pas idéale, mais réelle ; c'eſt une preuve que l'organe viſuel a la même réalité . . . A la diſtance d'une lieue plus ou moins, j'obſerve une tour, & je la vois ronde ; ceux qui ſe trouvent avec moi, me diſent qu'elle eſt carrée, parce qu'ils l'ont vûe de plus près que moi . . . J'approche, & je reconnois la vérité . . . Si les diſtances & *les milieux* n'exiſtent pas, pourquoi la poſition qui n'exiſte pas davantage, pourquoi l'œil dont l'exiſtence eſt également chimérique, donnent-ils des ſenſations, c'eſt-à-dire, des idées ſi différentes à tout le monde ? Et pourquoi ſe rapportent-elles préciſément dans le même point, après avoir été différentes dans un point différent ?

Je jette une piece dans le fond d'un baſſin . . . Ni moi, ni aucuns de ceux qui ſont avec moi, n'apperçoivent cette piece à une certaine diſtance . . . On verſe de l'eau dans le baſſin ; tout le monde auſſi-tôt apperçoit la piéce, préciſément à la même diſtance & dans la même poſition où perſonne ne l'appercevoit auparavant l'infuſion de l'eau . . . Or ſi, ni la diſtance, ni l'eau, ni le baſſin, ni la piece, ni l'œil, n'exiſtent pas quelle peut être la cauſe de cette ſucceſſion d'idées oppoſées, & qui pourtant ſe rapportent dans la même circonſtance ?

Que réſulte-t-il de toutes ces obſervations ſi ſimples ? Que les corps n'exiſtent point ? Au contraire ; mais que les altérations, toujours cauſées par les circonſtances ; que les poſitions, que les diſtances, les milieux donnent des phénomenes différens ; c'eſt-à-dire, influent, quant aux accidens, ſur les corps & ſur les organes, mais nullement ſur la réalité de leur ſubſtance.

Le fond de notre queſtion ne roule, ni ſur la qualité, ni ſur la quantité, ni ſur la forme, ni ſur la couleur des

corps, mais uniquement sur leur essence qui est l'extension. Il m'importe peu, pour le moment présent, que vous conveniez avec moi qu'un tel corps est rond ou carré, rouge ou noir, pourvû que vous m'accordiez qu'indépendamment de la sensation qu'il m'occasionne, il est réellement & par lui-même, ce que nous concevons par un corps (*a*)... A l'égard des accidens, comme la couleur, la qualité, la quantité, la forme, on prononcera à la pluralité, parce que c'est le consentement unanime qui doit faire régle; mais on fera toujours attention aux circonstances, parce qu'elles influent sur l'accidentel, qui seul peut être arbitraire.

(*a*) De ce que le même corps nous paroît petit ou grand, selon que nous le regardons avec des lunettes ou sans lunettes, est-on pour cela en droit de conclure, *que les dimensions n'existent point, & que les substances étendues n'existent pas davantage?*

CHA-

CHAPITRE XV.

Suite des observations sur le système des Immatérialistes ; & réponses aux objections.

IL est de foi, *répond l'Immatérialiste en insistant*, que l'extension qui frappe l'organe n'admet pas la matiere, c'est-à-dire, que nos yeux apperçoivent une substance qui n'existe pas (*a*) . . . Donc pour que nous éprouvions les sensations des corps, telles que l'extension, la couleur, & la forme; la réalité de leur existence n'est pas nécessaire.

Nous répondons que cette circonstance qui est unique, & qui conséquemment ne peut être prise pour régle, ne prouve rien en faveur du système ; car puisqu'il est de foi, que dans une circonstance unique, l'extension & la forme qui frappent l'organe, n'admettent pas la réalité de l'existence du sujet, il s'ensuit par une conséquence infaillible, que hors cette circonstance,

(*a*) *Sacrem. Eucharist.*

l'extenſion & la forme indéterminée, conſtituent l'eſſence de la matiere. Et ſi cela n'étoit pas ainſi, pourquoi l'Egliſe enſeigneroit-elle que ce qui s'opere dans cette circonſtance unique, eſt un myſtere, c'eſt-à-dire, un acte au-deſſus de l'ordre phyſique & de la portée de l'eſprit humain ?

Par la même parité. Si l'Egliſe ne regardoit pas l'étendue comme eſſentielle à la matiere dans l'ordre naturel, pourquoi exigeroit-elle de la ſoumiſſion des Chrétiens, qu'ils croyent que dans cette même circonſtance, un corps exiſte réellement ſans extenſion ? . . . Donc l'extenſion qui nous frappe dans la matiere, prouve la réalité de ſon exiſtence ; & l'objection eſt plus contre le ſyſtême, qu'en ſa faveur.

Les ſonges, *objecte encore l'Immatérialiſte*, nous repréſentent en détail les images d'une infinité de corps qui n'ont point de réalité : donc pour que nous éprouvions les ſenſations, c'eſt-à-dire, les impreſſions des corps, leur réalité n'eſt pas néceſſaire . . . Il y a plus. Des gens mutilés de quelque membre éprouvent quelquefois des ſenſations violen-

tes dans ces mêmes membres retranchés ... Donc il n'eſt pas néceſſaire que nous ayons un corps, pour croire en avoir un.

Pour ſatisfaire à la premiere partie de l'objection, je demande ce que l'on peut voir en ſonge que l'on n'ait pas vû bien éveillé ? Qui en effet a jamais rêvé de ce qu'il n'a pas vu, ou de ce qui n'exiſte pas ? On croit voir quelquefois des montagnes de diamans ; de telles montagnes, il eſt vrai, n'exiſtent pas : mais les montagnes & les diamans exiſtent ſéparément ... L'idée des diamans & celle des montagnes ſe ſont réunies en dormant, comme elles ſe réuniſſent actuellement que je veille & que je fais ce raiſonnement ... Car toutes ces idées ne travaillent l'imagination, que parce que leurs objets ſont exiſtans, & qu'ils nous ſont connus ; & ces idées ne ſont déſunies ou mal aſſorties que par le vice des organes, dont le ſommeil trouble le libre & le naturel exercice (*a*) ; c'eſt ce qui rend l'illuſion

(*a*) *Imaginibus confuſis, confusè omnia mens imaginatur.* Spin. Ethic. Part. 2. Prop. 40. Vid. Schol.

d'autant plus forte, l'ame n'ayant point alors de perceptions claires; quoique cependant il arrive très-ſouvent que dans le ſonge même, & dans les tranſports cauſés par une fiévre ardente, il y a quelque choſe en nous qui ne participe pas entiérement à ces états, & qui connoît l'illuſion; de ſorte que l'organe n'a pas plutôt recouvré ſa diſpoſition naturelle, que la conviction devient entiere.

A l'égard de ceux qui ayant quelque membre retranché, ne laiſſent pas d'éprouver les mêmes ſenſations, que ſi la partie étoit dans ſon entier; on peut dire que cela prouve inconteſtablement qu'ils ont autrefois poſſédé, ce dont ils ſont actuellement privés; & la preuve en réſulte, puiſque ceux qui naiſſent mutilés, n'éprouvent point de ſenſations dans les membres qui leur manquent... Outre que ceux qui ſont mutilés par accident, n'éprouvent certaines affections dans les membres retranchés, que par une raiſon anatomique, dans le détail de laquelle notre objet préſent ne demande point que nous entrions; il nous ſuffira d'être bien convaincus que

toutes ces difficultés proposées par l'*Immatérialiſte*, bien loin d'exclure la réalité des corps, l'admettent au contraire, & la prouvent invinciblement.

Si je me trompe, puis-je encore répondre à l'*Immatérialiſte*, c'eſt que j'exiſte aſſurément . . . Or ſi j'ai par devers moi une certitude infinie de mon exiſtence, quelles bonnes raiſons m'apportera-t-il pour me rendre ſuſpecte la certitude que j'ai de mon corps, & celle que j'ai des autres corps ? . . . Peut-être, me répondra-t-il, exiſtez-vous ſeul; mais ſi j'exiſte ſeul, puis-je lui répliquer, quel eſt donc celui qui me fait des objections ſi injurieuſes au ſens commun ? Ce ne peut être que Dieu. Quelles conſéquences à tirer ! . . . Ces gens qui vous diſent froidement qu'il faudroit que la Divinité fût bien oiſive, pour s'amuſer à créer une ſubſtance auſſi inutile que la matiere, ne donnent-ils pas au Créateur une occupation bien plus convenable, en le rendant l'unique auteur de toutes les folles idées, & de toutes les bizarreries qu'enfante l'eſprit humain ? Et cela ne peut être autre-

ment, ſi, comme ils le prétendent, Dieu eſt la ſeule ſubſtance active. Et voilà le fond du *Spinoſiſme*.

Il faut néceſſairement que de deux choſes, l'*Immatérialiſte* nous en accorde une... Ou que l'on veille toujours, ou que l'on dort toujours... Il eſt faux que l'on dorme toujours; conſéquemment on veille donc quelquefois.... Or ſelon lui, qu'eſt-ce que veiller? Qu'eſt-ce que dormir? Quel eſt le but du ſommeil, ſi le corps n'exiſte pas?

Il faut encore que de deux choſes, l'*Immatérialiſte* nous en accorde une. Ou l'exiſtence de la matiere eſt poſſible, ou elle ne l'eſt pas; elle ne ſçauroit être impoſſible, puiſque nous en avons une idée preſque auſſi claire, & un ſentiment preſque auſſi décidé que celui de notre propre exiſtence. Tant que je pourrai dire *Moi*, & que j'aurai un corps, ce ne ſera qu'en repliant mes idées, que je parviendrai à diſtinguer la ſubſtance ſpirituelle d'avec la matérielle, dont l'union conſtitue le *Moi*, dans ma façon actuelle d'exiſter... Or ſi l'exiſtence de la matiere eſt indépendante

de l'imagination; pourquoi ayant par devers moi mille preuves qu'elle exiſte réellement, laiſſerai-je balancer la conviction intime que j'en ai, par un auſſi mauvais ſophiſme que celui de *M. Berkeley ?* ... Pourquoi, s'il eſt poſſible que j'aye un corps; lorſque des impreſſions de toute eſpece, & ſurtout des affections particulieres, telles que la faim, la ſoif &c. me prouvent conſtamment la réalité de ſon exiſtence; pourquoi, dis-je, irai-je en douter ou la nier ſur l'autorité de *M. Berkeley ?* Quoiqu'il eſt à préſumer qu'il ne s'eſt propoſé d'autre but dans ce ſyſtême captieux, que d'eſſayer en s'amuſant, juſqu'où le pyrrhoniſme ſur cet article pouvoit être pouſſé, & qu'il n'a pas pris la choſe plus au ſérieux qu'*Eraſme* dans *ſon Eloge de la folie*, ou *Morus* dans ſon *Utopie* ... Car quel pourroit être le but d'un Ecrivain qui feroit un livre exprès pour prouver à ceux qui le liront, qu'ils ſont pris pour dupes, & qu'ils ne liſent rien ...? On conçoit qu'un hypocondre a ſouvent des idées de pluſieurs choſes purement imaginaires, & qu'il croit cependant réellement

exiſtantes ; mais il ne viendra jamais à bout de les communiquer aux perſonnes d'un eſprit ſain. . . Or comment *M. Berkeley* s'y eſt-il pris pour communiquer à une partie de l'Europe, l'idée d'un livre qui n'exiſtoit que dans ſon imagination ? . . . On lui demande encore par quel privilége ſingulier, il eſt le ſeul des mortels à qui le ſecret de la non-exiſtence des corps ait été révélée auſſi clairement qu'inutilement, puiſque le conſentement unanime de tout le genre humain eſt formellement contre lui.

Le conſentement unanime, *répondra quelqu'un de ſes partiſans*, ne prouve rien, ou prouve contre vous ; car juſqu'à *Copernic* le genre humain a cru que le ſoleil tournoit autour de la terre ; & cependant tout le genre humain ſe trompoit. Si *Copernic* eſt venu à bout par dégrés de communiquer ſon idée à toutes les nations ſçavantes & polies, pourquoi la même eſpérance ſera-t-elle interdite à *M. Berkeley ?*

Mais, *répliquons-nous*, il y a une petite obſervation à faire. . . Dans le ſyſtême de *Copernic* il ne s'agit que du

mouvement de la matiere, & nullement de sa réalité. Selon les circonstances, comme nous l'avons observé, les hommes peuvent se tromper sur les accidens ; mais il n'y en a point dans l'ordre naturel, où ils puissent se tromper sur les substances .... Et ainsi la découverte de *Copernic*, de même que les découvertes des autres Astronomes, celles des Chymistes, celles des navigateurs, tels que *Vespuce*, *Colomb*, &c. prouvent infiniment plus l'existence réelle de la matiere, que sa non-existence.

On peut encore demander à l'*Immatérialiste*, pourquoi, par exemple, un voleur exécuté publiquement ne paroît plus ?.... Il importe à la société, répondra-t-il, que tout le monde étant frappé de cette même idée de punition, l'idée conséquemment que tout le monde avoit de l'existence de cet homme, soit entiérement détruite. Soit .... Mais pourquoi un homme assassiné en secret ne paroît-il plus ? Qu'est-il besoin que l'idée particuliere & cachée de celui qui a commis ce meurtre, influe sur toutes les autres imaginations ?.... Pour que son crime puisse se découvrir,

répond encore l'Immatérialiſte. Mais outre que le meurtre eſt très-difficile à définir & à concevoir, s'il n'y a point de corps, & que le crime ne l'eſt pas moins, s'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance active ; c'eſt que l'on doit trouver ſingulier que la même communication d'idées ait lieu, non-ſeulement pour la mort cachée d'un homme, mais même pour celle d'un vieux chien que l'on aura fait noyer ſecrettement.

Le ſyſtême de *M. Berkeley* a du moins cela d'utile, qu'il peut faire comprendre à merveille les guerres & les combats des héros de *Milton* ſon compatriote ; mais l'Etre ſuprême, ſeule ſubſtance active, n'y feroit pas un perſonnage qui répondît à l'idée ſublime que nous en avons naturellement.

Au reſte je ne m'y ſuis étendu, que parce qu'à le conſidérer de près, il ne doit être réputé rien moins qu'une *débauche d'eſprit*, par les conſéquences que l'on peut en tirer contre les certitudes les mieux établies ; & la ſociété qui n'eſt déja pas trop avantagée, pourroit bien le devenir encore moins, ſi cette doctrine s'accréditant, perſuadoit

à chacun des hommes, que ſes ſemblables n'exiſtent que dans ſon imagination.

CHAPITRE XVI.

Nouvelles objections du Matérialiſte contre la nature du ſentiment, & ſa deſtination. Réponſes.

L'IMPRESSION faite ſur l'organe, *reprend le Matérialiſte*, n'occaſionne pas toujours le ſentiment, c'eſt-à-dire, ſelon votre ſyſtême, la connoiſſance de l'impreſſion ... Donc vous ſuppoſez gratuitement que l'ame par une ſuite néceſſaire de ſon union avec le méchaniſme eſt deſtinée à avoir le ſentiment ou la connoiſſance de l'impreſſion, toutes les fois qu'elle ſe fait ſur l'organe. Il ſe paſſe mille choſes dans l'intérieur & dans l'extérieur de la machine, à l'inſçu de ce que vous appellez l'ame; ce qui prouve ſuffi-

ſamment qu'elle n'eſt point, comme vous le dites, unie à tout le corps en général, & à chacune de ſes parties.

Nous répondons que l'impreſſion faite ſur l'organe, n'occaſionne pas toujours un ſentiment développé, ou une connoiſſance réfléchie, mais nous diſons qu'elle en occaſionne toujours, & néceſſairement une confuſe . . . Tel eſt, par exemple, le ſentiment général répandu dans tout le corps, & dans chacune des parties du corps, en vertu duquel nous connoiſſons, ſans y faire le plus ſouvent une attention particuliere, que la ſubſtance qui penſe & qui connoît en nous, eſt unie à un corps . . . La premiere opération du ſentiment n'eſt qu'un point, lequel ſouvent en reſte-là, & lequel ſouvent auſſi par la gradation la plus rapide dilate ſa circonférence, pour ainſi dire, juſqu'à l'infini, c'eſt-à-dire, que la penſée occaſionnée par l'impreſſion, ne va pas ſouvent plus loin que l'effet naturel; mais que ſouvent auſſi elle ſe porte ſi loin par-delà l'effet, que celui-ci n'y eſt plus pour rien qu'implicitement . . . . Donnons-en une comparaiſon. La lu-

miere du ſoleil par ſon éclat m'incommode les yeux ; je m'en garantis par l'oppoſition de ma main, & j'en reſte-là . . . Le ſentiment qui a été occaſionné en moi, ne va pas plus loin alors que l'effet ; c'eſt-à-dire, que l'incommodité de mes yeux . . . Toute cette opération n'a été conduite par aucune connoiſſance réfléchie. L'intelligence n'y a part qu'implicitement, à-peu-près comme dans les opérations de l'enfance ; mais ſi cette même intelligence veut s'élever ſur les aîles de la penſée, c'eſt-à-dire, par une connoiſſance réfléchie juſqu'à la cauſe qui a produit l'effet, & juſqu'à la cauſe de cette cauſe ; quelle immenſe carriere ne parcourra-t-elle pas en un inſtant ! L'impreſſion faite par la lumiere ſur l'organe, & l'organe lui-même ſeront entiérement oubliés.

D'ailleurs le ſentiment, quelque léger, quelqu'indifférent, quelque confus qu'il ſoit, ne peut être qu'une connoiſſance ; conſéquemment il eſt dans l'ame, & ne dépend des organes, comme d'une cauſe occaſionnelle, qu'afin que l'ame ſoit avertie de ce qui peut

intéreſſer le méchaniſme auquel Dieu l'a déterminée. Or comment cela pourroit-il s'exécuter autrement que par une connoiſſance, du moins implicite ?... Si l'ame ne ſent pas ; comment approuvera-t-elle, ou rejettera-t-elle ? Donc il faut néceſſairement que ſentir & penſer ne ſoit qu'une ſeule & même opération de l'ame, plus ou moins détaillée, ſelon que l'impreſſion, cauſe occaſionnelle du ſentiment eſt elle-même plus ou moins détaillée, plus ou moins décidée. On me porte un coup d'une arme offenſive ; mon ame eſt auſſi-tôt avertie par la douleur, qu'il y a ſolution dans le méchaniſme, & qu'il y faut apporter du remede ; ce qui ne peut être aſſurément que l'opération d'une intelligence, & non pas d'un aſſemblage de parties, leſquelles ne peuvent pas plus ſentir étant réunies, que ſéparées.

C'eſt par le plaiſir ou par la douleur, *interrompt le Matérialiſte*, que l'ame eſt avertie, du moins ſelon vos principes... Or la douleur, ainſi que le plaiſir, ne ſont l'un & l'autre qu'un ſentiment ... Mais ſi, comme vous le dites, le ſentiment eſt une penſée ; il

doit s'enſuivre de-là que le plaiſir & la douleur ſont des penſées ; ce qui eſt abſurde . . . Car, qui ne ſçait que ces deux affections différentes ſont des modes du corps . . . Donc, ſelon vous-même, le ſentiment, la penſée & la connoiſſance ne ſont que des modes du corps ; & ainſi l'opération de l'ame n'eſt qu'un jeu du méchaniſme.

Nous répondons premiérement, que le plaiſir, de même que la douleur, eſt un ſentiment occaſionné dans l'ame par un jeu du méchaniſme, c'eſt-à-dire, par une impreſſion faite ſur l'organe ; d'où il s'enſuit qu'il ne dépend point du méchaniſme comme de ſa cauſe efficiente ou productrice. Parce que la matiere, quelque modifiée qu'elle ſoit, n'eſt ſuſceptible ni de plaiſir, ni de douleur ; le ſentiment agréable, fâcheux ou indifférent, n'a de réalité que dans l'ame, & n'eſt rien dans la matiere . . . Si la matiere pouvoit ſouffrir, elle ſentiroit qu'elle ſouffre . . . Or qu'eſt-ce que ſentir que l'on ſouffre, ſi ce n'eſt pas connoître par une penſée du moins implicite, que l'on eſt dans un état violent ?

Ainſi le ſentiment actuel de l'ame

n'eſt autre que la puiſſance qu'elle a de ſentir, réduite en acte ... Et ce ſentiment eſt toujours le même, quant à ſa nature ; c'eſt-à-dire, qu'il ne peut être qu'une connoiſſance occaſionnée par l'impreſſion faite ſur l'organe, des accidens utiles ou nuiſibles au méchaniſme : car comme ces impreſſions ne ſont pas indifférentes à l'ame en tant qu'elle eſt unie à un corps, & qu'il lui importe de les diſtinguer pour approuver les unes, & rejetter les autres ; l'Auteur les a diſtinguées lui-même dans la nature de l'ame, par le plaiſir ou par la douleur ; par l'utilité, ou par le dommage ; diſtinctions inconnues à la matiere.

On demandera pourquoi l'ame ſe trouve dans des états ſi différens par rapport aux impreſſions qui ſe font ſur le corps ? Nous diſons que c'eſt une ſuite néceſſaire de l'action qu'elle a elle-même ſur le corps, & de ſa préſence dans le tout, comme dans chacune de ſes parties ; c'eſt-à-dire, que l'ame éprouve le plaiſir ou la douleur, qui ſont pour elle deux manieres différentes de réduire en acte la puiſſance qu'elle a de ſentir, ſelon que les mouvemens impri-

més au méchaniſme en maintiennent l'enſemble ou les parties dans l'ordre naturel, ou les dérangent & les mettent dans une ſituation que la nature ne leur a point aſſignée relativement au méchaniſme qu'elles conſtituent, c'eſt-à-dire, ſelon que les impreſſions des corps extérieurs, ou d'autres mouvemens excités dans l'intérieur de la machine, favoriſent, entretiennent, aident, interrompent, détruiſent, en tout ou en partie, l'action de l'ame ſur la machine & ſon union avec elle... L'Auteur voulant qu'elle reſſente en elle-même les effets de l'ordre ou du déſordre que le hazard ou quelqu'autre cauſe connue peuvent apporter au ſyſtême matériel auquel il l'a unie tranſitoirement.

Quant à ce que le *Matérialiſte* objecte, qu'il y a tels mouvemens imprimés au corps qui n'occaſionnent à l'ame aucun ſentiment abſolument parlant; nous répondons qu'ils ne lui ſont apparemment d'aucune conſéquence; c'eſt-à-dire, qu'ils ne ſont ni utiles, ni nuiſibles au méchaniſme; car pour peu qu'ils ſoient importans, l'expérience démontre qu'ils ne manquent jamais

d'occaſionner le ſentiment. . . Outre que le corps humain a quelques parties qui ne lui appartiennent qu'en tant qu'il eſt corps, mais non pas en tant qu'il eſt organiſé; c'eſt-à-dire, qui ne participent que peu ou point à l'organiſation, & ſur leſquelles conſéquemment l'ame n'a que peu ou point d'action; telles ſont les calloſités, les ongles, les cheveux, &c. Or il eſt d'expérience que les impreſſions faites ſur de telles parties, ne manquent d'occaſionner le ſentiment, que pour les raiſons que nous venons de dire.

CHAPITRE XVII.

Nouvelles objections contre la nature & la deſtination du ſentiment. Réponſes.

UN homme, *objecte le Matérialiſte*, s'empoiſonne lui-même ſans le ſçavoir. . . Il y a plus. L'ame ignore les cauſes internes des maladies du corps qu'elle anime & qu'elle gouverne,

ſelon vos principes. Elle n'eſt nullement avertie, quoique préſente à toutes les parties, & dans chacunes des parties, des dérangemens, qui ſous les apparences de la meilleure ſanté, préparent une mort ſubite ; d'où il réſulte qu'elle ignore ce qui ſe paſſe dans ſon méchaniſme. Et ainſi le ſentiment n'a donc pas la deſtination que vous lui donnez ... En ce cas la matiere s'acquitteroit tout auſſi-bien que l'ame d'une fonction qui ne demande ni volonté, ni intelligence ... D'ailleurs, il ſe préſente ici naturellement une réflexion ... Ce n'eſt point l'ame qui a formé le corps qu'elle anime ; conſéquemment, je ne vois pas que pour gouverner cette machine il faille une autre cauſe que celle qui a opéré le commencement & le progrès de la conformation & des mouvemens organiques ... Car l'organiſation commence à la premiere ébauche *du Fétus ;* mais à quel point précis le ſoin du corps eſt-il abandonné à l'ame, pour qu'elle puiſſe du moins par la volonté s'oppoſer aux impreſſions nuiſibles à ſon méchaniſme, & approuver celles qui lui ſont analogues ?

Pour répondre à la premiere partie de l'objection, nous convenons, & l'expérience journaliere le confirme, qu'il arrive ſouvent qu'un homme s'empoiſonne lui-même ſans le ſçavoir ; c'eſt-à-dire, ſans que ſon ame ſoit avertie du dommage que le poiſon va cauſer au méchaniſme ; mais nous nions en même tems que l'on puiſſe de-là tirer une conſéquence, qu'il n'y ait point d'intelligence qui préſide au corps humain .... L'ame, il eſt vrai, n'a pas été avertie dans le moment de la potion ; mais dès le premier effet du venin, elle aura dû ſoupçonner au moins ſon imprudence, & il lui aura été libre d'y chercher le remede ... La vertu oppoſée à l'imprudence qui eſt la circonſpection, n'a été donnée à l'ame que pour qu'elle garantiſſe le corps d'une infinité d'accidens inévitables lorſqu'elle néglige d'en faire uſage ... Un homme ſe jette ſur des fruits qu'il ne connoît pas, & il ſe donne la mort. L'ame, il eſt vrai, n'a pas été avertie d'abord par des impreſſions douloureuſes, que ces fruits étoient mortels ; mais l'ignorance où elle étoit de leurs qualités a dû lui

tenir lieu d'avertiſſement... Nous n'avons pas de connoiſſances infuſes ; c'eſt par l'examen & le raiſonnement que nous parvenons à connoître : or ſi, malgré toutes nos précautions, nous nous trompons ſouvent, parce que nos lumieres ſont bornées ; à combien plus forte raiſon riſquons-nous de nous tromper, lorſque nous n'apportons aucun examen... Les bêtes auxquelles il n'a pas été donné de replier leurs idées ſont déterminées tout d'un coup, du moins aſſez ordinairement, à fuir ce qui eſt nuiſible, comme à rechercher ce qui eſt analogue à leur méchaniſme ; & cela par l'effet d'une organiſation qui leur eſt particuliere, que l'on appelle *inſtinct*. Et ſi quelquefois la mépriſe a lieu chez elles comme chez nous, ce ſera plutôt dans les poiſons que l'art compoſe, & que l'appât déguiſe, que dans les venins que la terre produit. Et ce qui dans cette circonſtance fait leur mépriſe, c'eſt que les alimens qui entrent dans les mixtions de l'art, étant toujours en plus grande quantité que le poiſon, ils déterminent néceſſairement pour eux la voracité de l'animal ; une

raiſon contraire le garantit ordinairement des poiſons naturels.

A l'égard de ces dérangemens dans le corps humain, qui ſous les apparences de la meilleure ſanté, préparent des morts ſubites à l'inſçu de l'ame; la conſéquence que le *Matérialiſte* croit pouvoir en tirer contre l'action interne de l'ame ſur le méchaniſme, & contre ſon union avec lui eſt fauſſe.... Car premiérement, il n'eſt pas exactement vrai que l'ame ne ſoit jamais avertie de ces dérangemens dans le méchaniſme intérieur, qui ſous les apparences d'une bonne ſanté préparent des maladies ou une mort ſubite. L'expérience fournit une infinité de preuves du contraire; & ſi l'ame vouloit y faire plus d'attention, elle en ſeroit encore plus ſouvent avertie qu'elle ne l'eſt; car il eſt rare que ces grandes révolutions ne ſoient pas précédées de quelques avant-coureurs. Un Pilote ſouvent prévoit la tempête, même par la bonace.

En ſecond lieu, c'eſt que l'action interne de l'ame ſur le méchaniſme, n'eſt involontaire que pour les raiſons que nous avons déduites plus haut, où nous

avons observé que l'ame n'étant point unie au corps à son option, elle agit en conséquence nécessairement, quoique volontairement, sur l'intérieur du méchanisme; parce que sans cette action, il n'y a point d'animation, ni conséquemment de vie proprement dite; l'organisation, quelque supposition que l'on fasse, ne pouvant jamais par elle-même occasionner le sentiment, si l'ame n'est unie au tout, comme à chacune des parties du méchanisme; laquelle union consiste dans l'action déterminée à un corps à l'exclusion de tout autre, & non dans le mêlange ou dans la contiguité.

De tout ceci il résulte que la prudence a été donnée à l'ame pour qu'elle se procure son bien-être dans la vie actuelle, en faisant, autant qu'il est en elle, & autant que l'ordre le permet, celui de son corps; mais que si malgré toute son attention, elle se trompe dans le choix des moyens, alors, comme nous l'avons observé, c'est plus l'affaire du Créateur que la sienne. Car il ne laisse pas tellement l'ame maîtresse de son corps, qu'il ne se réserve le droit

d'en disposer à sa volonté, par mille accidens que celle-ci ne peut, ni ne doit prévoir. Il n'a pas été stipulé dans le bail qui lui a été fait de son corps, combien son union avec lui doit durer . . . L'homme étant né pour mourir, & cette loi étant absolue, il peut, à force d'attentions, prolonger ses jours, mais non pas les éterniser, ni même les conduire pardelà le terme général que Dieu a limité lui-même.

Mais pour répondre à l'objection par laquelle le *Matérialiste* prétend que l'ame n'ayant point formé elle-même son corps, il n'est pas nécessaire qu'elle le gouverne non plus elle-même ; nous disons que quand même on lui passeroit sa prétention, il n'y gagneroit rien de plus ; parce que ce ne sera pas moins une substance spirituelle qui lui imprimera l'action, puisque ce sera Dieu. Or comme il est plus que probable que l'ame étant par la volonté du Créateur une substance essentiellement active, elle peut en conséquence avoir une action déterminée à un corps ; il s'ensuit que cette action particuliere de Dieu sur le corps humain est établie sans nécessité ; puisqu'il n'est pas

pas plus inconcevable que l'ame puiſſe agir ſur une machine, que ſur elle-même, par la volonté & la détermination... Si le *Matérialiſte* veut ſçavoir à quel point préciſément l'ame agit ſur le corps, il n'eſt pas difficile de deviner que c'eſt au moment de ſon union avec lui, & lorſque par ſon méchaniſme il eſt en état de lui occaſionner des ſenſations : & de ce qu'elle n'a point fait ſon corps, il ne s'enſuit point du tout qu'elle ne puiſſe avoir d'action ſur lui ; puiſque, ſelon les principes mêmes du *Matérialiſte*, les corps agiſſent les uns ſur les autres, quoiqu'aucun d'eux ne ſe ſoit fait lui-même, ni n'en fait un autre.

Vous avez dit, *interrompt le Matérialiſte*, que les impreſſions importantes faites ſur l'organe & nuiſibles au méchaniſme, ne manquent jamais de fournir à l'ame un ſujet d'action... Cependant il y en a de très-violentes, qui n'occaſionnent aucunes ſenſations ; tels ſont certains états où les membres rudement comme doucement traités, ne font naître dans l'ame, ni le ſentiment de la douleur, ni celui du plaiſir...

Donc les organes, de leur nature, ne ſont pas deſtinés à avertir l'ame par les ſenſations.

Nous avons déja répondu à cette difficulté... Cependant nous obſerverons que ſi les impreſſions faites ſur l'organe n'occaſionnent à l'ame aucune ſenſation, ce n'eſt que par le défaut d'action de la part de l'ame ſur ce même organe, & par le vice de l'organe lui-même. Ce n'eſt qu'en raiſon de l'organiſation que l'ame peut agir ſur le méchaniſme; conſéquemment, ſi l'organiſation particuliere d'un membre eſt détruite, l'action particuliere de l'ame ſur ce membre ceſſera... Si cette organiſation eſt ſeulement altérée, l'action de l'ame ſera foible. Si elle n'eſt qu'interrompue, l'action de l'ame ſera interrompue... L'expérience en fournit la preuve, & l'anatomie en démontre la cauſe. Les maladies étant des cauſes étrangeres, elles donnent conſéquemment au méchaniſme des diſpoſitions qui ne ſont point celles que la nature leur a aſſignées; & conſéquemment l'ame n'a que peu ou point d'action ſur elles... Mais cela n'admet point qu'elle n'ait pas

dans ſa nature la faculté de ſentir & de diſtinguer toutes les impreſſions faites ſur l'organe ; mais toujours en raiſon de la diſpoſition actuelle de ce même organe... Que l'on donne, par exemple, à *Blavet* une flûte mal percée, ou dont le cor ſoit rempli de quelques corpuſcules étrangers, cet excellent joueur exécutera mal, ou n'exécutera point. Un Agent ne peut agir qu'en raiſon du ſujet... De même, dans les états violens du corps, l'ame ne perd point ſa faculté de ſentir : ces états l'empêchent ſeulement de réduire ſa puiſſance en acte ; mais le dérangement n'eſt pas plutôt rétabli, que l'action eſt elle-même rétablie. Cependant quelqu'un oſeroit-il aſſurer que dans ces états il n'a point eu de ſenſations, c'eſt-à-dire, qu'il n'a point penſé ? La raiſon que l'on apporte vulgairement pour établir que l'on n'a point penſé, & qui conſiſte à dire que l'on ne s'en ſouvient pas, eſt-elle une raiſon ? Combien de gens jugeoient qu'ils n'ont point rêvé, & qui ſe rappellent le ſonge qu'ils ont fait pluſieurs jours après ? D'ailleurs il eſt ſi peu néceſſaire pour affirmer que

l'on a penſé, que l'on s'en ſouvienne, qu'il arrive très-ſouvent que l'on oublie ſa penſée en voulant la produire... Parce que quelquefois & preſque toujours il ne reſte aucunes traces des idées de la premiere enfance, s'enſuit-il que l'on n'en ait eu aucunes? Une ſeule dont on ſe ſouvient par hazard eſt plus que ſuffiſante pour établir le contraire... Il eſt de l'eſſence de l'ame de penſer, & non pas de ſe ſouvenir; d'autant que dans l'état préſent la mémoire dépend occaſionnellement d'un jeu de méchaniſme, dans le détail duquel il n'eſt pas encore tems que nous entrions.

CHAPITRE XVIII.

Que dans l'état actuel toutes nos connoiſſances viennent des ſenſations. Fauſſes conſéquences que le Matérialiſte tire de ce principe.

DU moins, *reprend le matérialiſte en inſiſtant*, il y a ſelon vos principes des opérations de l'ame, c'eſt-

à-dire, des penſées ou des connoiſſances, qui de leur nature ſont indépendantes de l'impreſſion faite ſur l'organe, & n'ont aucun rapport avec le méchaniſme ; telles ſont les idées métaphyſiques ou abſtraites de toute matiere & de toutes modifications de matiere. Le bien & le mal moral, la ſageſſe de Dieu, ſa juſtice, la ſpiritualité de ſa ſubſtance, de même que celle de l'ame humaine . . . Or toutes ces idées en conſéquence de leur abſtraction ne peuvent être occaſionnées par l'impreſſion faite ſur l'organe . . . Donc vous êtes contraires à vous-mêmes, lorſque vous établiſſez qu'en vertu de la *loi d'union*, l'ame dans ſon exiſtence actuelle ne peut avoir de penſées indépendantes de l'impreſſion faite ſur l'organe ; ainſi, ſelon vos beſoins, vous vous faites des principes, ou vous les détruiſez, ou vous en admettez de contraires.

Le Matérialiſte ſe trompe encore ; car toutes ces idées qu'il ſuppoſe, & non pas nous, indépendantes de l'impreſſion faite ſur l'organe, en ſont dans leur origine exactement dépendantes,

comme de leur cauſe occaſionnelle . . . D'autant qu'il ne nous eſt pas poſſible dans l'état actuel, ni de faire connoître nos penſées, ni d'en avoir, quelque ſpirituelles que nous les ſuppoſions, que par l'entremiſe des images (*a*) . . . . L'ame, quoique ſubſtance ſpirituelle, eſt dans le *monde des corps ;* conſéquemment elle eſt tenue pendant tout le tems de ſa détention de parler la langue, & de prendre les façons d'un pays qui n'eſt le ſien que tranſitoirement. Lorſqu'elle ſera de retour dans le *monde des eſprits*, n'ayant plus d'organes, elle penſera ſans leur entremiſe ... Mais, pour le moment préſent, nous n'avons pas une idée, pas une dénomination de tous les êtres métaphyſiques, que nous n'ayons puiſées dans la matiere. Par la comparaiſon des pro-

(*a*) *Nullas res ſingulares præter corpora & cogitandi modos ſentimus aut percipimus.* Spin. Ethic. Part. 1. 2. Axiom. 5.

Ce principe eſt auſſi vrai, que les conſéquences que Spinoſa en tire, ſont fauſſes.

priétés de la ſubſtance étendue, nous connoiſſons les propriétés de celle qui lui eſt oppoſée (*a*)...

Ainſi ces dénominations, *ſageſſe*, *force*, *juſtice*, *ame*, *eſprit*, *ordre*, *déſordre*, *bien*, *mal*, tirent néceſſairement leur origine des propriétés de la matiere; & il eſt aiſé de le voir par leur étymologie, & leur ſignification naturelle.

En établiſſant, comme vous faites, *interrompt le Matérialiſte*, que toutes ces connoiſſances que vous appellez Métaphyſiques, viennent des ſenſations, & celles-ci des impreſſions; ne donnez-vous pas de la ſubſtance ſpirituelle une idée entiérement oppoſée à ſa nature?... Car qu'eſt-ce, je vous prie, qu'une ſubſtance abſtraite de toute matiere, & qui ne peut cependant, ni ſe concevoir elle-même, ni aucune de ſes propriétés, ſans le ſecours de la matiere? Qu'eſt-ce qu'une ſenſation, qui dépend

(*a*) *Ideò fingunt plerique animam corpoream; quia nomen à re ipſâ non diſtingunt.* De intellect. emendation. apud Spin.

eſſentiellement de l'impreſſion ? N'eſt-ce pas avouer qu'elle n'en eſt pas eſſentiellement diſtinguée ? Or, une choſe qui n'eſt pas eſſentiellement diſtinguée d'une autre, n'a-t-elle pas avec elle une identité de nature, ſelon tous les principes reçus ? Et ainſi ne convenez-vous pas vous-même, ſans vous en appercevoir, que l'ame humaine n'eſt pas une ſubſtance ſpirituelle proprement dite ? . . .

Nous répondons que ceux qui diſent que nos ſenſations viennent de l'organe, comme de leur cauſe productrice, c'eſt-à-dire, comme le ruiſſeau procede de la ſource, ou comme les rameaux proviennent de la racine ; ceux-là ne font nulle attention, ni à la nature de l'ame, ni à celle du corps, puiſqu'ils confondent deux ſubſtances, dont les natures s'excluent eſſentiellement ; c'eſt ce qui eſt démontré.

L'organe, par un principe invariable, n'eſt établi que pour fournir à l'ame, dans ſa façon actuelle d'exiſter, un ſujet d'action . . . Les objets qui frappent un certain organe, font par une ſuite de la loi d'union, que l'ame s'applique à

l'organe ; mais, ni l'impreſſion, ni l'organe, ne participent à l'action que comme cauſe occaſionnelle. Comment pourroient-ils donner la ſenſation qu'ils n'ont pas, ni ne peuvent avoir, quelque ſuppoſition que l'on faſſe (*a*) ? Si la ſenſation & l'impreſſion n'étoient pas eſſentiellement diſtinguées, on ne pourroit les concevoir l'une ſans l'autre ... Or ſi, dans notre façon tranſitoire d'exiſter, nous ne pouvons concevoir la ſenſation indépendamment de l'impreſſion, nous pouvons du moins très-facilement concevoir l'impreſſion ſans la ſenſation ; donc l'impreſſion eſt eſſentiellement diſtinguée de la ſenſation, & n'eſt à ſon égard qu'une cauſe occaſionnelle. La ſenſation, dans l'état préſent, dépend, il eſt vrai, néceſſairement de l'impreſſion ; mais ce n'eſt pas par une néceſſité priſe

(*a*) *Quæ res inter ſe nihil commune habent, earum una alterius cauſa eſſe non poteſt.* Spin. Ethic. Part. 1. Prop. 3.

Ce principe très-vrai en lui-même, eſt très-faux par les conſéquences que Spinoſa en tire.

dans la nature de l'ame, c'eſt uniquement par une néceſſité priſe dans ſa deſtination tranſitoire.

Comme l'ame humaine, par une ſuite de ſon union avec le corps, ne peut parvenir à connoître qu'en inférant, Dieu veut qu'elle ne puiſſe juger de ce qui ſe paſſe dans l'eſprit, que par comparaiſon de ce qui ſe paſſe dans la matiere... Ainſi le Sauveur du monde lui-même voulant donner à ceux qu'il enſeignoit une idée de l'ame purifiée de ſes crimes, il la compare *à une maiſon nettoyée & ornée avec ſoin* (a). Ainſi appelle-t-il les vertus les ornemens de l'ame; & les vices, ſes ſouillures & ſes taches. L'ancien & le nouveau Teſtament parfaitement d'accord, n'employent preſque toujours l'un & l'autre que des images corporelles, pour donner aux hommes l'idée des choſes ſpirituelles... De ſorte que le monde matériel n'eſt, à le bien prendre, que l'allégorie du monde intellectuel pour l'ame humaine, à commencer par ſon

(a) *S. Luc. Cap. X. v. XI.*

corps . . . : Or il s'en faut de beaucoup que le ſigne ſoit la choſe ſignifiée.

Un triangle frappe l'organe de ma vûe ; je m'arrête à cette figure, laquelle, quoique compriſe ſous trois lignes, ne fait cependant qu'une ſeule & même figure . . . J'examine ce triangle avec plus d'attention, & je vois qu'ayant deux côtés égaux, il eſt ce que nous appellons *iſocéle*, & qu'il ſeroit ce que l'on appelle *ſcaléne*, ſi ces trois côtés étoient inégaux. Au même inſtant, & à l'occaſion de cette figure, je penſe aux trois Perſonnes divines, leſquelles, dans une ſeule & même ſubſtance, ne ſont qu'un ſeul Dieu. Or je demande, ſi le triangle ou l'organe viſuel ont pu être l'un ou l'autre la cauſe efficiente ou productrice de la connoiſſance que j'ai eue à l'aſpect de cette figure ; premiérement, que c'étoit un triangle ; en ſecond lieu, qu'il étoit *iſocéle*, parce qu'il avoit deux côtés égaux ; en troiſiéme lieu qu'il ſeroit *ſcalene*, ſi les trois côtés étoient inégaux ? Qu'appelle-t-on un triangle ? C'eſt une figure compriſe ſous trois lignes qui ſe rencontrent d'une certaine façon . . . Qu'eſt-ce que l'organe

viſuel ? C'eſt une partie du corps humain, compoſée d'humeurs comme tout le reſte, c'eſt-à-dire, de liqueurs, de muſcles, de membranes, de nerfs, d'arteres & de veines; & en peu de mots, c'eſt un arrangement de matiere... Or les trois lignes, qui par leur combinaiſon conſtituent le triangle, & cet arrangement de matiere que l'on appelle l'œil, peuvent-ils avoir en eux-mêmes, pour me la donner, la penſée que j'ai eue à l'aſpect de cette figure, & le raiſonnement que j'ai fait en conſéquence ? Ont-ils pu me donner la notion que cette figure compriſe ſous trois lignes ayant deux côtés égaux, eſt un *iſocéle ?* Cette figure connoît donc qu'elle eſt un triangle, & un certain triangle ? Ou l'œil, en vertu de ſes liqueurs, des muſcles, des nerfs, des arteres, auroit donc auſſi en lui-même la notion du triangle, & d'un certain triangle ?... Eſt-ce l'œil ſeul qui connoît le triangle ? Ou ſi c'eſt le triangle & l'œil tout enſemble ? Mais que fera-t-on du *Moi*, qui connoît l'œil & le triangle à la fois, & qui ſe connoît encore lui-même ? Que dira-t-on de l'idée des trois Per-

ſonnes divines, qui ne ſont qu'un Dieu dans une même eſſence, & qui m'eſt tombée dans l'eſprit, à l'aſpect de ce triangle, par la néceſſité où l'ame ſe trouve, (le Créateur le voulant ainſi) de faire des comparaiſons priſes dans la matiere, pour ſe donner des notions purement ſpirituelles? Oſera-t-on dire, en écartant le *Moi*, que cette idée a été produite par l'organe, de concert avec l'objet?

Ainſi donc la penſée que j'ai eue, & le raiſonnement que j'ai fait en conſéquence à l'aſpect du triangle, n'étant ni en lui, ni dans l'œil, ni dans aucune des parties qui le compoſent, ni dans l'impreſſion faite ſur lui; il réſulte que rien de tout cela n'a pu être ni la cauſe efficiente, ni la cauſe productrice de cette penſée & de ce raiſonnement... C'eſt donc quelqu'autre choſe, qui ſe connoît elle-même, qui connoît l'œil & le triangle, leſquels ne ſont relativement à cette intelligence que des cauſes occaſionnelles ou inſtrumentales, qui ignorent parfaitement l'action, & les ſuites de l'action qu'elles occaſionnent.

Telle eſt cette loi infaillible par la-

quelle l'Auteur a établi que toutes les fois que certains mouvemens, ébranleroient certaines fibres du cerveau, d'une certaine maniere, l'ame humaine eût certaines penſées, leſquelles ont infiniment moins de rapport avec les fibres du cerveau miſes en mouvement, que les fibres n'en ont elles-mêmes avec l'objet qui les a frappées.

On me prie de marquer ſur le papier, combien ce bijou a coûté de Louis; j'écris un (7) : quelle analogie, quelle conformité cette figure a-t-elle avec ſept piéces d'or? Pas plus qu'avec le bijou; pas plus qu'avec le nombre qu'elle repréſente; pas plus que les lettres n'en ont avec les mots; ceux-ci avec les paroles, & celles-ci avec les penſées.... Ce ne ſont que des ſignes convenus, qui ne contiennent point la nature des choſes; mais à l'occaſion de ces ſignes auxquels l'intelligence a attaché des idées & des valeurs, on a des penſées & des connoiſſances; mais pour cela ſera-t-on reçu à conclure que les ſignes ou les mouvemens que leur aſpect excite dans les fibres du cerveau par la médiation de l'œil, ſoient des penſées,

ou la cauſe productrice ou efficiente des penſées ?

Donc il eſt vrai que toute connoiſſance vient de la ſenſation, qui n'eſt elle-même qu'une connoiſſance primitive ; parce que dans notre façon actuelle d'exiſter, Dieu ayant établi le commerce le plus étroit entre l'ame & le corps ; & celui-ci n'ayant ni ne pouvant avoir aucune action interne, c'eſt-à-dire, qui ſoit propre à ſa nature ; Dieu n'a pas voulu non plus que l'ame pût avoir aucune connoiſſance ou penſée immédiate, c'eſt-à-dire, qui ne lui fût occaſionnée par l'impreſſion ſur l'organe extérieur ou intérieur.... De ſorte que ce que nous appellons un raiſonnement ſuivi, n'eſt autre, à parler ſtrictement, qu'une chaîne de ſenſations qui ſe ſuccedent, & qui ſont occaſionnées par une gradation continuelle de nouvelles impreſſions, ſoit internes, ſoit externes ; & ſi cela n'étoit pas ainſi, quel ſeroit le rapport & l'union de ces deux ſubſtances ? Et à propos de quoi, un homme parlant de la ſubſtance matérielle qui fait partie de ſon humanité, diroit-il mon corps ?

CHAPITRE XIX.

Que la premiere, comme la plus eſſentielle des connoiſſances, qui eſt celle de Dieu, nous eſt occaſionnée par les ſenſations.

» *LEs Cieux manifeſtent la puiſ-*
» *ſance de celui qui les a créés; &*
» *leur harmonie annonce qu'ils ſont*
» *l'ouvrage de ſon intelligence* (a).

A qui les cieux manifeſtent-ils la puiſſance de celui qui les a créés? A l'homme. Comment? Par l'impreſſion que leur aſpect ne manque jamais de faire ſur l'organe de la vûe. Pourquoi cette impreſſion? Pour occaſionner une penſée dans l'homme. Que réſultera-t-il de cette penſée? Un raiſonnement. Quel ſera ce raiſonnement? Que le

(a) *Pſalm. 18. Epiſt. ad Rom. Cap. 1. v. 20. Sapient. Cap. 13. v. 5. 6.* & paſſim *in Script. ſacr.*

Monde ne s'eſt point fait lui-même. Où conduira ce raiſonnement ? A la connoiſſance d'un premier Etre infiniment puiſſant, infiniment ſage, infiniment intelligent infiniment bon, & conſéquemment infiniment adorable (*a*).

C'eſt donc par l'impreſſion faite ſur l'organe, & par la modification de l'organe, cauſes occaſionnelles des ſenſations, que l'ame humaine parvient à la premiere, comme à la plus eſſentielle de toutes les connoiſſances, qui eſt celle de Dieu . . . Donc toutes nos connoiſſances viennent des ſenſations, & ne peuvent nous venir d'ailleurs dans notre façon actuelle d'exiſter . . . Cela veut-il dire que l'ame eſt une ſubſtance étendue, ou un mode de la ſubſtance étendue ? Non. Mais tout le contraire.

On répondra que le ſentiment intime ou la conſcience que l'homme a de ſon exiſtence particuliere, peut bien,

---

(*a*) *Ex eo etiam ſolo quòd exiſtamus, in nobiſque ſit idea Dei, ejus exiſtentia à poſteriori demonſtratur.* Princip. Carteſ. Part. 1. Prop. 6. 7. Vid. Schol.

ſans la contemplation des objets extérieurs, le conduire à la connoiſſance d'un Etre créateur. Il eſt vrai; mais ce ne ſera pourtant pas le premier moyen que l'homme employera pour y parvenir. Notre exiſtence nous eſt trop naturelle, & eſt, pour ainſi dire, trop près de nous, pour qu'elle attire notre premiere attention. *L'œil, qui le premier a tout vu, ne s'eſt vu lui-même que le dernier.*

Ainſi en diſant que toutes les connoiſſances de l'homme lui viennent par les ſenſations, on n'avance rien que de vrai, & ce principe eſt exactement conforme à l'Ecriture, qui dit, *que les Cieux racontent la gloire de Dieu, & que le Firmament publie qu'il eſt l'ouvrage de ſes mains* (a). Ce qui ſignifie aſſurément que le ciel frappant l'organe de notre vûe, occaſionne en nous, c'eſt-à-dire, développe par les

(a) Les grandeurs inviſibles de Dieu, ſon éternelle puiſſance & ſa divinité ſont devenues viſibles par la création. *S. Paul Ep. aux Rom. Chap. 1. v. 20.* & ſuiv.

ſenſations la premiere des connoiſſances, qui eſt celle de Dieu (*a*).

On enſeigne dans l'Ecole que Dieu ne peut être connu qu'*à poſteriori*, ou par les créatures; ce qui ſignifie également que la premiere connoiſſance naturelle qu'il nous eſt poſſible d'en avoir en cette vie, ne nous peut venir que par la médiation de l'organe.

Jeſus-Chriſt, le fils de Dieu, enſeigne clairement lui-même, que c'eſt par les ſenſations que l'ame aquiert naturellement les connoiſſances les plus néceſſaires au ſalut. *Mets ton doigt dans la plaie de mon côté*, dit-il au Diſciple incrédule, qu'il vouloit convaincre de la réalité de ſa Réſurrection (*b*). Et c'eſt encore par la voie des ſenſations qu'il déſabuſe ſes Diſciples de l'opinion où ils étoient, qu'un eſprit fût viſible (*c*)... *Approchez*, leur dit-il, *voyez & touchez*. Ce n'a pas été ſeule-

(*a*) *Cœli enarrant gloriam Dei & opera manuum ejus annuntiat firmamentum.* Pſ. 18.
(*b*) *S. Luc. Chap.* 24.
(*c*) *Ibid.*

ment pour mourir qu'il s'eſt revêtu de notre chair ; c'eſt auſſi, comme l'enſeigne l'Égliſe, pour nous rendre Dieu viſible, & par-là exciter en nous un plus ardent amour de Dieu (*a*) . . . Lorſqu'après qu'il fût reſſuſcité, il buvoit & mangeoit avec ſes Diſciples, n'étoit-ce pas pour les convaincre par les ſens, de la vérité de ſa Réſurrection ? N'eſt-il pas monté au ciel en leur préſence, pour leur prouver qu'il étoit celui-là-même qui en étoit deſcendu, ſelon qu'il le leur avoit dit auparavant : *Qui eſt celui qui peut monter au ciel, ſi ce n'eſt celui qui en eſt deſcendu ?* Pourquoi a-t-il opéré publiquement tant de guériſons miraculeuſes ſur les corps, ſi ce n'étoit pour faire naître par les organes des ſens, la foi dans l'ame de ceux qui en étoient témoins ? Et S. Paul n'enſeigne-t-il pas en conformité, *que la foi nous vient par l'ouïe :* & conſéquemment que nous acquérons par la média-

(*a*) *Ut dum viſibiliter Deum cognoſcimus, per hunc in inviſibilium amorem rapiamur.* Præfat. Nativ. Domin.

tion de cet organe, les connoiſſances néceſſaires au ſalut.

Pourquoi les Sacremens inſtitués par Jeſus-Chriſt ſont-ils en partie compoſés de matiere, ſi ce n'eſt pour qu'en faiſant impreſſion ſur nos organes, ils occaſionnent en nous par les ſenſations la connoiſſance de la grace ſpirituelle qu'ils renferment ? Ainſi l'eau du Batême frappant nos regards & agiſſant ſur notre corps par ſa fluidité, nous donne à connoître que de même que l'eau purifie le corps, ainſi la grace conférée par le Sacrement, purifie l'ame de la tache originelle ſurnaturelle ... Sans parler de l'Extrême-Onction, qui s'adminiſtre ſur les organes particuliérement deſtinés au ſentiment & à l'action... A quoi l'Egliſe juge-t-elle qu'*un embryon* eſt capable de recevoir la grace du Batême ? N'eſt-ce pas au ſentiment extérieur occaſionné & manifeſté en lui par quelque impreſſion ? Donc ſentir, c'eſt penſer ; & penſer, c'eſt avoir une ame : donc le ſentiment n'appartient qu'à la ſubſtance ſpirituelle ... Quelles peuvent être les penſées d'un Fétus ? De ſentir & de témoigner au dehors qu'il a des ſenſations ;

donc l'Egliſe enſeigne que la ſenſation occaſionnée par l'impreſſion ſur l'organe, eſt une penſée & une connoiſſance du moins implicite. Et tant s'en faut que les *Matérialiſtes* puiſſent ſe prévaloir de ce dogme pour inférer que l'ame humaine eſt matiere, ou mode de matiere, qu'au contraire rien ne prouve plus invinciblement ſon immatérialité.

Au reſte, nous ne nous ſommes étendus ſur les autorités & les preuves, que parce que nous connoiſſons par nous-mêmes beaucoup de perſonnes, qui, faute d'un examen ou d'une attention ſuffiſante, s'effarouchent lorſqu'elles entendent avancer, que toutes les connoiſſances de l'ame viennent des ſenſations, & celles-ci des impreſſions faites ſur l'organe, comme de leurs cauſes occaſionnelles. Elles craignent que par ces façons de parler, on ne cherche à inſinuer couvertement, que la penſée n'eſt qu'un jeu du méchaniſme; ce qui n'a pas la moindre apparence. Outre que ces principes fondés ſur l'ordre naturel n'excluent, en aucune maniere, l'action ſurnaturelle & immédiate de Dieu ſur l'ame humaine.

CHAPITRE XX.

Nouvelles objections du Matérialiſte contre la nature ſpirituelle par de fauſſes conſéquences, tirées de pluſieurs paſſages mal interprétés de l'Ecriture ſainte. Réponſes.

TROUVEZ bon, *reprend le Matérialiſte*, que comme vous venez de faire quadrer l'Ecriture avec vos principes, je me ſerve auſſi de ſon autorité pour vous prouver que ce que vous appellez ſubſtance ſpirituelle, n'eſt rien de plus qu'une matiere tellement ſpiritualiſée, c'eſt-à-dire, ſubtiliſée, que par ſa nature elle eſt toute céleſte, & auſſi diſtinguée qu'elle le peut être, de la Lie peſante, groſſiere & inſenſible de la ſubſtance ſublunaire.....

Premiérement, dans une infinité d'endroits de l'Ecriture, Dieu eſt appellé

Feu (*a*). *Moïſe* l'a vu ſous la forme du feu dans ce buiſſon qui depuis fut appellé buiſſon ardent. Il l'a vu encore ſous cette forme ſur le Mont Sinaï. Au premier chapitre de la Geneſe, & dès les premieres lignes, on lit, qu'avant que la terre eût reçu l'arrangement que nous lui voyons, l'*Eſprit de Dieu*, c'eſt-à-dire, le vent ou l'air le plus ſubtil, étoit porté ſur les eaux. Le nouveau Teſtament, parfaitement d'accord avec l'ancien, ne dit-il pas que l'Eſprit de Dieu deſcendit ſur les Apôtres en forme de *langues de feu*? Jean-Baptiſte atteſte d'un autre côté, qu'il a vu deſcendre ce même Eſprit ſous la forme d'une *colombe*. Et pour revenir à l'ancien Teſtament, les *Anges*, ou *Intelligences ſupérieures*, ſont appellés dans les Pſeaumes, des *flammes* & des *vents* (*b*)...

(*a*) *Omnia cingentem atque complexum ardorem, certiſſimum Deum judicat cleanthes.* Cic. de Nat. Lib. n. 37. *Vieille opinion mille fois réfutée.*

(*b*) *Qui facit Angelos ſuos ſpiritus & miniſtros ſuos flammam ignis.* Pſalm.

Ce qui ne veut rien dire autre choſe, ſinon

La

La Geneſe ne donne point à l'ame humaine d'autre nom que *ſoupirail de vie*, c'eſt-à-dire, reſpiration. Elle appelle l'homme, terre, pouſſiere, chair, preſque partout où il eſt queſtion de lui. Enfin il y a mille paſſages qu'il ſeroit trop long de rapporter, deſquels on peut inférer avec fondement que l'eſprit chez les Anciens étoit quelque choſe de plus qu'un nom; mais qu'ils le regardoient comme une ſubſtance réelle & phyſique, qui a atteint le dernier dégré de pureté & d'activité dont une matiere céleſte eſt capable; telles que ſont, par exemple, les *particules ſolaires*... Car enfin nous voyons & nous éprouvons que ce corps de lumiere & de feu que nous appellons le ſoleil, intervient comme cauſe productrice dans toutes les générations; de ſorte que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il eſt appellé le Pere commun

---

que Dieu employe quelquefois la foudre & les vents *pour exécuter ſes vengeances.* Ou, ſuivant l'interprétation de S. Paul, *Epître aux Hebreux*, que les Anges exécutent ſes volontés avec autant de vîteſſe & de promptitude que la foudre & les vents.

de la nature . . . Qui vous empêche de convenir avec nous, que ce que vous nommez force mouvante dans les corps animés; cette force qui les fait vivre & agir en raiſon de leurs organes; ce qui conſtitue au fond les différentes eſpeces d'animalités : qui peut, dis-je, vous empêcher de convenir avec nous, que ce principe de vie n'eſt autre qu'une émanation ſecrette *des corpuſcules de ce monde de feu;* d'autant plus qu'il eſt placé dans le centre de notre Univers, comme dans la poſition géométrique la plus propre à diſtribuer ſa lumiere, & à communiquer la chaleur, la vie, l'action; & conſéquemment les opérations de ce que nous appellons l'entendement dans l'homme, par l'émanation continuelle des particules de ſa ſubſtance active & intelligente? Et l'Ecriture ſainte ne s'éloigne pas de ce ſentiment par les titres ſublimes qu'elle lui donne toutes les fois qu'elle en fait mention . . . David, entr'autres, l'appelle le Trône de Dieu, le ſanctuaire de la Divinité (*a*);

(*a*) *In ſole poſuit tabernaculum ſuum.* Pſal. 18.

ce qui eſt conforme à d'autres endroits où il eſt dit, *que Dieu habite une lumiere inacceſſible, & que celui qui voudra ſcruter ſa majeſté, ſera foudroyé des rayons de ſa gloire;* & c'eſt ce que l'expérience confirme. Or tous ces témoignages ſont autant de preuves que ce feu céleſte eſt infiniment ſupérieur par ſa nature & par ſes effets à cette matiere que nous connoiſſons, & qui fait le ſujet de notre diſpute. Donc l'ame humaine ou la ſubſtance ſpirituelle en général, n'eſt pas, comme vous tâchez de l'établir, une ſubſtance eſſentiellement diſtinguée de toute matiere, mais ſeulement diſtinguée de la matiere terreſtre que nous connoiſſons, & qui n'eſt nullement propre à nous donner une idée de celle que nous ne connoiſſons que par ſes effets.

Nous répondons qu'il n'y a aucun paſſage dans l'Ecriture duquel on puiſſe raiſonnablement inférer que Dieu eſt une ſubſtance matérielle; comme il n'y en a pas un ſeul duquel on ne doive néceſſairement conclure que Dieu ne ſçauroit être cette matiere & ce monde qu'il a créé. Quoi qu'en diſe *Spinoſa*,

qui met l'*extenſion* au nombre des *attributs* qui conſtituent l'eſſence divine (*a*) ; principe abſurde dont la fauſſeté eſt également injurieuſe à Dieu & à la raiſon.

Comme toutes les connoiſſances que nous pouvons acquérir par les ſenſations dans notre façon actuelle d'exiſter, ne peuvent nous fournir une idée claire & diſtincte de la ſubſtance ſpirituelle, & que nous la ſentons beaucoup mieux que nous ne pouvons la définir ; l'Ecriture ſainte qui s'accommode partout à la foibleſſe de nos conceptions, voulant nous donner quelques notions de l'activité eſſentielle & infinie de l'Etre ſuprême, de même que de ſa pureté, choiſit pour cette raiſon le plus actif, le plus lumineux, & le plus pur des élémens qui eſt le *feu ;* & par cette image, elle ne veut aſſurément nous rien donner à entendre autre choſe, ſinon que notre Dieu n'eſt pas un être oiſif & léthargique, comme le Dieu d'*Epicure ;* mais qu'il

(*a*) *Res extenſa Deus eſt ; & Deus eſt res extenſa.* Spin. Ethic. Part. 1. Prop. 14. 2. Prop. 2. Epiſt. 66.

eſt l'action même, & que ſon activité le diſtingue autant des autres ſubſtances ſpirituelles qu'il a créées participantes à ſon activité, que le feu eſt diſtingué lui-même par la ſienne, c'eſt-à-dire, par l'agitation des parties de ſa ſubſtance, de toutes les autres ſubſtances matérielles propres à recevoir l'impreſſion, c'eſt-à-dire, à être miſes en mouvement. Cette vérité n'a pas même été ignorée des ſages du Paganiſme, comme il eſt aiſé de le voir (*a*).

La même Ecriture veut encore nous faire comprendre par cette comparaiſon, que comme le feu eſt le principe phyſique de la lumiere & de la chaleur qui agiſſent ſur nos corps, de même la ſubſtance divine eſt le principe de cette lumiere & de ce feu intelligent qui éclaire l'ame & lui donne la vie.

Car qu'eſt-ce que le feu, ſinon un air ſubtil violemment agité d'un mou-

(*a*) *Deus eſt mens ſoluta & libera, ſegregata ab omni concretione; omnia ſentiens & movens, ipſaque prædita motu ſempiterno.* Tuſcul. Quæſt. Lib. 1. n. 66.

vement propre à produire ce que nous appellons la chaleur & la lumiere ? Quelle peut être la cauſe de cette violente agitation qui produit le feu, ſinon la cauſe premiere, unique & univerſelle de tous mouvemens quelconques ? Or qu'y a-t-il de moins raiſonnable que de confondre cette cauſe ſimple & indiviſible, avec un effet compoſé & très-diviſible (*a*) ? Un effet qui ignore ſa nature & ſon exiſtence, avec une cauſe qui connoît infiniment ſa nature & ſon eſſence ?

Cet élément du feu intervient, il eſt vrai, dans les compoſitions de tous les corps, & particuliérement de ceux qui ſont animés ; mais ce n'eſt point comme cauſe efficiente ou productrice, mais uniquement comme cauſe inſtrumentale ... Le feu, ainſi que tous les autres corps, n'eſt qu'une matiere miſe en mouvement, propre à la vérité plus

(*a*) *Nihil eſt in animis mixtum ; nihil eſt aut humidum aut igneum ; nec invenietur unquam unde ad homines venire poſſint, niſi à Deo.* Id. lb.

qu'aucune autre à recevoir l'action & à la communiquer ; mais n'étant aucunement, & ne pouvant être, ni le principe de cette action, ni l'action.

Le ſoleil a des parties, & conſéquemment de l'étendue ; donc il eſt *menſurable* ; donc il eſt diviſible ; donc il eſt matiere ; donc il ne ſent pas qu'il exiſte ; donc il ne peut donner ce qu'il n'a pas ; le ſentiment de l'exiſtence : comme tous les autres corps, il nous occaſionne des ſenſations ; mais il n'en a point. Que les titres magnifiques & les épithetes glorieuſes que l'Ecriture lui donne ne nous faſſent pas perdre ſa nature de vûe. Comment le *Matérialiſte* peut-il inférer de-là que cet aſtre eſt Dieu, & qu'il eſt le principe de notre vie & de notre intelligence ; puiſque cette même Ecriture dit poſitivement que Dieu l'a créé *pour préſider au jour*, comme il a créé la lune *pour préſider à la nuit* (a) ? Comment ſeroit-il l'Etre indépendant,

(a) *Luminare majus ut præeſſet diei ; & luminare minus ut præeſſet nocti.* Lib. Gen. Cap. 1.

puiſque la même Ecriture dit, qu'il s'arrêta au commandement de Joſué, *& qu'il obéit à la voix d'un homme* (*a*) ; puiſqu'il recula de dix dégrés en faveur du Roi Ezéchias (*b*) ? Quelle preuve plus claire, & de ſa ſubordination & de ſa nature paſſive ! D'où il réſulte, que l'*Ecriture* n'en parle avec tant d'éloge, que parce qu'il eſt de tous les ouvrages matériels de Dieu qui nous ſont connus, celui qui nous cauſe le plus d'admiration ; celui qui eſt le plus utile à notre corps par ſa lumiere & par ſa chaleur ; mais tout ce qu'elle en dit eſt uniquement relatif aux ſenſations qu'il nous occaſionne, & nullement à l'excellence de ſa nature ; elle parle humainement en parlant à des hommes. Ne faiſons-nous pas tous les jours des éloges pompeux du vin, du bled, de l'eau, de la terre, &c. Et cependant, que ces choſes ont-elles de plus en leur nature que les autres ſubſtances matérielles, ſinon qu'elles contribuent au bien-être phyſique de

(*a*) *Lib. Joſ. Cap. 9. Eccli. Cap. 46.*
(*b*) *4. Reg. Cap. 20.*

l'ame, en maintenant le corps auquel elle eſt unie dans ſon état naturel, & en lui occaſionnant à elle-même des ſenſations agréables ? L'homme eſt ainſi fait ; il abbaiſſe tout ce qui lui eſt inutile, ou nuiſible, ou déſagréable ; & il eſtime les choſes, non par leur nature, mais par l'utilité ou l'agrément qui lui en revient ; & il n'eſt pas poſſible qu'il agiſſe autrement, ſur-tout à l'égard du matériel. Si la chaleur du ſoleil dans un dégré tempéré le réchauffe ſans le brûler, il le bénit ; c'eſt le chef-d'œuvre de la nature. S'il le brûle & le perce de ſes rayons, les éloges ſe changent en murmures, & ſouvent en imprécations : ce qui prouve invinciblement que la matiere n'eſt pas faite pour elle-même, mais pour les ſubſtances qui la ſentent & qui la connoiſſent, & qui l'apprécient, non parce qu'elle eſt en elle-même, mais en raiſon des ſenſations qu'elle leur occaſionne. *L'Ecriture ſainte* s'accommode donc à notre façon de concevoir, quand elle appelle le ſoleil le Trône de Dieu ; & ce n'eſt aucunement qu'elle veuille donner à entendre qu'il ſoit d'une nature ſupérieure

au reſte de la matiere . . . Le dernier des hommes qui a le ſentiment de ſon être, eſt infiniment plus que le ſoleil, qui ne ſent, ni ne connoît ſon exiſtence, ni celle d'aucun autre corps. *Ce monde de lumiere & de feu* n'eſt donc qu'un inſtrument de la cauſe univerſelle, par la médiation duquel les germes des animaux & des plantes ſe développent & ſe produiſent au dehors; mais ces germes ne reçoivent aucunement leur eſſence de lui; ils ſont en eux-mêmes, & indépendamment, ce que le Créateur a voulu qu'ils fuſſent . . . Les particules qui émanent de la ſubſtance du ſoleil, ou plutôt celles de l'air qu'il met en mouvement, peuvent être des *véhicules* propres au développement des germes; mais elles ne peuvent être non plus que l'air, ou le ſoleil lui-même, les cauſes efficientes ou productrices de la nature des germes (*a*); d'autant que ceux-ci

(*a*) *Una ſubſtantia non producitur ab aliâ.* Spin. Ethic. Part. 1. Prop. 6.

Principe vrai & inconteſtable dans les productions phyſiques des corps, & très-faux dans la création des ſubſtances intel-

ſont des *ſyſtêmes particuliers* dans la nature matérielle, qui ne ſont point ſuſceptibles de nouvelles combinaiſons ; ils ne doivent rien ni au hazard, ni à la corruption ; ils ont été créés tels dès le commencement, & ils perſiſtent.... La chaleur du ſoleil, n'eſt en un mot, qu'une cauſe occaſionnelle & auxiliaire ; la preuve en réſulte, puiſque l'art fait végéter une infinité de plantes & éclorre une infinité d'animaux par le ſecours d'un feu étranger à celui du ſoleil.

A l'égard *du vent* dont l'Ecriture employe également la comparaiſon en parlant de Dieu (*a*) ; ce n'eſt de même que pour nous donner une idée de la ſimplicité, de l'univerſalité, & de l'inviſibilité de la ſubſtance divine, ſenſible en tous lieux, & inviſible comme celle du vent : ce qui n'eſt qu'une façon de parler ; car quelle conformité le vent peut-il avoir avec l'intelligence ? Qu'eſt-

---

lectuelles, de même que dans la création de la matiere.

(*a*) *Gen. Cap. 1. Joan. Cap. 3. v. 8. Cap. 20. v. 22.* & paſſim *in Sacr. Codicib.*

ce que le vent, ſinon les parties de l'air raréfié miſes en mouvement ?

C'eſt en ſe ſervant de la même comparaiſon que l'Ecriture appelle encore l'ame humaine *un ſouffle*, *un ſoupirail de vie* (*a*); c'eſt pour nous en donner une idée : quoique le ſouffle, à dire vrai, n'approche pas plus de la nature de cette ſubſtance intelligente, que le nom que les hommes lui donnent . . . Le ſoupirail de vie n'eſt autre que la reſpiration dont l'organe fait la principale partie du viſage, ſur lequel l'action & la préſence de l'ame ſe manifeſtent plus que partout ailleurs ; mais il n'eſt pas raiſonnable de penſer que l'Ecriture, par toutes ces dénominations, ait eu deſſein de nous donner à entendre que cette cauſe mouvante, ſentante & penſante qui eſt en nous, fût cet air que nous avalons, que nos poumons digerent, & que nous rendons ; ce qui conſtitue la reſpiration, mais non pas le ſentiment de la reſpiration ; *autrement un ſoufflet auroit du ſentiment, puiſqu'il*

(*a*) *Gen. Cap.* 2.

reçoit l'air & le rend comme nous.

C'eſt ainſi que le premier homme n'eſt appellé *terre & pouſſiere* dans la Geneſe (*a*), & *corruption* dans pluſieurs endroits de l'Ecriture, que parce qu'en jugeant de l'homme ſelon les apparences, & par l'entremiſe des organes, il ſemble que le corps ſoit l'homme; rien autre choſe en lui ne ſe manifeſtant au dehors, & ne donnant à connoître ſon exiſtence que la ſtructure & les mouvemens de ſon méchaniſme; de ſorte qu'il paroît anéanti par la mort.

Dieu lui-même ne s'eſt manifeſté aux Patriarches comme à tous ceux à qui il a daigné faire cette grace, que par l'entremiſe des corps, c'eſt-à-dire, par les impreſſions ſur l'organe. Il s'eſt rendu viſible pour faire naître en eux la connoiſſance de ſa ſubſtance inviſible; & non pas, comme les *Matérialiſtes* voudroient le faire croire, que la ſpiritualité de l'intelligence ait été inconnue à *Moïſe* & aux *Patriarches*.

(*a*) *Gen. Cap. 3.* & paſſim *in Sacr. Codicib.*

Ce même passage de la Genese, où l'homme est appellé *poussiere*, & condamné à mourir ; ce même passage que les *Matérialistes* rétorquent si mal-à-propos contre nous dans toutes leurs disputes, parce qu'ils ne l'entendent pas, ou qu'ils ne veulent pas l'entendre, prouve invinciblement que la spiritualité & l'immortalité de ce qui pense dans l'homme, étoit un article de la foi des Hébreux ; & nous le démontrerons en son lieu par une infinité de passages & de faits.

Car si le corps étoit l'homme, quel sens raisonnable pourroit-on donner à l'arrêt que Dieu prononce contre lui après sa désobéissance ? Le corps est condamné à retourner à la masse générale d'où il venoit d'être tiré, & dont il n'étoit distingué que par la modification (*a*) . . . Mais que les *Matérialistes* avouent sincerement, s'ils croyent que c'étoit ce méchanisme qui avoit déso-

(*a*) *Pulvis revertitur ad terram unde est. Et spiritus redit ad Deum qui dedit illum.* Eccles. Cap. 12. v. 8.

béi ... Un méchaniſme agit toujours néceſſairement ſelon ſes combinaiſons & ſelon la détermination qu'il reçoit, mais qu'il ne ſe donne jamais. Ce n'étoit donc pas lui qui avoit déſobéi, puiſque n'ayant ni ſentiment, ni connoiſſance, ni liberté, ce n'étoit pas à lui conſéquemment que le commandement avoit été fait. C'étoit donc à une ſubſtance qui avoit la connoiſſance & la liberté, c'eſt-à-dire, à la ſubſtance ſpirituelle, & conſéquemment inviſible, qui régiſſoit le méchaniſme; c'étoit ſa volonté contraire à celle de Dieu qui avoit déſobéi, laquelle volonté a ſi peu de rapport à la matiere, qu'il n'y a point d'image, ni d'expreſſion, ni d'impreſſion qui puiſſe en donner la moindre idée; on la ſent, on ne la définit point. C'eſt la ſeule choſe dont *Spinoſa* n'a oſé donner de définition, & la ſeule qu'il a avoué qu'il ignoroit (*a*). Qui a donc occaſionné cette faute à la volon-

(*a*) *Quid ſit voluntas, homines prorſus ignorant.* Spin. Ethic. Part. 2. Prop. 35. Vid. Schol.

té ? Le corps, c'eſt-à-dire, l'impreſſion faite ſur l'organe & la ſenſation qui s'en eſt ſuivie, laquelle, par une gradation de penſées, a déterminé l'ame à une action contraire à la volonté de Dieu. Mais comme rien n'a paru pécher dans l'homme que le méchaniſme, voilà auſſi pourquoi il eſt condamné ſeul dans l'arrêt. Outre qu'il n'y avoit que lui qui pût être détruit par ſa ſéparation d'avec la ſubſtance ſpirituelle, c'eſt-à-dire, par l'anéantiſſement de la loi d'union qui le rendoit propre à recevoir les impreſſions de l'ame, & à lui occaſionner des ſenſations préférablement à toutes les autres ſubſtances matérielles. Outre encore que l'ame elle-même y a trouvé ſa punition ; Dieu ne l'uniſſant point à un corps, qu'il ne lui donne une inclination de préférence pour ce même corps ; c'eſt ce que l'expérience naturellement générale confirme.

Pour revenir au nouveau Teſtament, nous diſons que la *colombe*, de même que les *langues de feu*, ſous la forme deſquelles l'Eſprit de Dieu deſcendit ſur les Apôtres, n'étoient que des *ſymboles* dont Dieu voulut ſe ſervir pour faire

naître dans les hommes, par l'impreſſion des images corporelles, la connoiſſance des *dons* ſpirituels (*a*) ... Et ſi cela n'étoit ainſi, Dieu auroit tantôt des pieds, tantôt des mains, & tantôt tous nos membres, puiſque l'Ecriture les lui donne ; tantôt il ſeroit un vent, tantôt un feu ; & comme le Prothée de la Fable, il ſeroit tout, ou plutôt ne ſeroit rien ; car une ſubſtance matérielle n'eſt rien relativement à elle-même. Jeſus-Chriſt eſt appellé *Agneau*, il eſt auſſi appellé *Lion*. Pour cela eſt-il Agneau ? Eſt-il Lion ? Pas plus que le S. Eſprit n'eſt colombe ou flamme. L'Ecriture, par de tels ſymboles, veut ſeulement nous donner les idées de ces vertus divines qui caractériſent Jeſus-Chriſt, & l'Eſprit conſolateur ; la force, l'innocence, la ſimplicité, la charité, la candeur, la pureté. Une couronne de laurier marque la gloire ; mais eſt-elle la gloire ? Y a-t-elle même d'autre rap-

(*a*) *Foris apparentibus linguis igneis, intùs facta ſunt corda flammantia.* Inquit Gregor. Mag.

port que celui que la convention & l'alluſion lui prêtent ? Tout cela ſaute aux yeux, & il faut que les *Matérialiſtes* ſoient bien foibles pour employer de pareilles armes ? Voyons d'autres difficultés.

CHAPITRE XXI.

Que les Matérialiſtes, dans leur définition de l'ame, ne s'entendent pas, ni ne peuvent ſe faire entendre.

QUANT au reproche qui nous eſt fait par les *Matérialiſtes*, que dans notre Doctrine, l'ame humaine n'eſt qu'un *nom*, plutôt qu'une *ſubſtance ;* il nous ſera facile de leur faire comprendre que c'eſt leur ame qui eſt chimérique, & non pas la nôtre. C'eſt la modification de la matiere qui n'eſt qu'un nom, parce qu'elle n'a qu'une exiſtence arbitraire, & non pas cette ſubſtance que nous appellons eſprit, la-

quelle a le ſentiment invincible de ſon exiſtence.

Car enfin qu'entendent-ils par ce dernier dégré de ſubtilité, de pureté & d'activité dans la matiere qu'ils veulent faire reconnoître pour la ſubſtance penſante ? La matiere en quelque ſens qu'on la prenne, peut-elle ſeulement être ſuppoſée connoître la pureté ou l'impureté ? Connoîtra-t-elle davantage la ſubtilité ou la groſſiereté ? Connoît-elle le céleſte & le terreſtre ? Ces *Meſſieurs* commencent par ſuppoſer ce qui eſt en queſtion ; & ſur leur déciſion, ils veulent nous forcer d'adopter le plus abſurde de tous les principes, & le plus contraire à lui-même ; car ils veulent que la ſubſtance penſante ſoit matiere, & qu'elle ne le ſoit pas. Ils ſentent fort bien que la ſubſtance qui connoît la matiere, ne ſçauroit être matiere ; autrement toutes les pierres qui compoſent un bâtiment ſe connoîtroient ; mais ils vous répondent que c'eſt une certaine matiere qui doit être conſidérée ſous un autre attribut que celui de l'extenſion, c'eſt-à-dire, qui doit être conſidérée comme ayant l'arrangement qui conſtitue la pen-

sée ; & il faut les en croire sur leur *prononcé* sans autres preuves . . . .

En vérité n'est-ce pas là une solution bien étrange, & n'ont-ils pas bonne grace de nous reprocher que nous ne sçavons ce que nous disons ? Qui jamais a imaginé des *arrangemens*, qui sçavent qu'ils sont des *arrangemens*, & qui ne le sçavent qu'en vertu de leur *arrangement !* Le corps considéré comme corps, n'est qu'un *corps ;* mais considéré comme une *substance qui pense*, c'est une *ame* (*a*). N'est-ce pas-là mettre les gens bien au fait ?

Mais enfin poussons la condescendance jusqu'où il leur plaira ; & en conséquence subtilisons la matiere jusqu'au dégré qui peut être conçu ; passons-lui encore mille dégrés par-delà ; donnons-lui ensuite les combinaisons les plus justes, les distributions les plus exactes & les plus géométriques, les mouvemens les plus variés & les plus harmonieux ...

(*a*) *Mens & corpus una eademque res, quæ jam sub cogitationis, jam sub extensionis attributo concipi debet.* Spin. Ethic. Part. 3. Prop. 2.

En quoi sommes-nous plus avancés ? Est-elle parvenue à se connoître elle-même ?

Ici le *Matérialiste* nous arrête, & répond qu'il attache le sentiment & la connoissance à l'*action* & à la *réaction* que les *élémens* de la matière, c'est-à-dire, les *corps simples* & *homogenes*, exercent continuellement les uns sur les autres ; ainsi ce ne sera point le méchanisme ou l'arrangement des parties qui rend en général la matiere capable de sentir ; chaque *élément* ou *individu* ayant essentiellement cette faculté . . . Mais l'exercice de cette faculté est déterminé dans l'*individu* par l'organisation du corps où il se trouve, & par le lieu qu'il occupe dans ce corps. Ainsi tel de ces élémens qui auroit pu entrer dans la composition d'une plante ou d'une pierre, est devenu l'ame d'un corps humain, parce que le concours naturel d'une infinité de causes l'a placé au centre de cette organisation que l'on appelle humaine ; position, il est vrai, qui n'est comme toutes les autres, que passagere & accidentelle, mais qui procure à l'individu pensant, tant qu'elle

ſubſiſte, plus de ſortes de relations avec les objets extérieurs, & conſéquemment plus de perceptions & de ſenſations différentes, qu'il n'en auroit eu, s'il eût fait ſimplement partie d'une pierre, d'une plante, d'une bulle d'eau ou d'air, ainſi que dans le corps humain, ſimplement partie d'une fibre, d'un cheveu, d'un ongle, &c (*a*).

Nous répondons que tout ceci eſt ſuppoſé gratuitement, c'eſt-à-dire, ſans aucune néceſſité, comme ſans aucunes preuves. Quoi qu'il en ſoit, nous demandons premiérement au *Matérialiſte*, ſi, de leur nature, ces élémens ſimples & homogenes ont le ſentiment intime de leur exiſtence, ou s'ils l'aquierent accidentellement par l'action & par la réaction qu'ils exercent continuellement les uns ſur les autres. Si le ſentiment intime de leur exiſtence n'eſt pas eſſentiel à leur nature, ils ne peuvent l'acquérir par l'*action* & la *réaction*; parce que deux cauſes de même nature ne

(*a*) *Plato in Timæo animam rationalem ex elementis conſtare dicit.* Ariſt. de anim. Lib. 1. Cap. 2. 4.

peuvent par leur concours produire un effet qui n'ait rien de commun avec la nature de l'une & de l'autre : or le ſentiment intime n'a rien de commun avec la nature de ces *élémens* conſidérés en eux-mêmes, c'eſt-à-dire, indépendamment de leur action réciproque ; donc leur concours, c'eſt-à-dire, leur action & leur réaction ne peuvent produire le ſentiment . . . Si, au contraire, le ſentiment intime eſt eſſentiel à la nature de chacun d'eux en particulier, l'action & la réaction ſont inutiles, puiſqu'elles ne produiſent en eux rien de nouveau. Mais il reſte à prouver au *Matérialiſte*, que de *tels élémens* exiſtent dans la nature ; c'eſt-à-dire, que la matiere admet néceſſairement des parties qui, de leur nature, ont le ſentiment intime de leur exiſtence ; & il lui faudra pareillement démontrer que ces parties ne peuvent faire uſage de ce ſentiment, c'eſt-à-dire, qu'elles ne peuvent ſentir qu'elles ont le ſentiment que par le moyen de l'organiſation. Nous ne demandons pas que ces *élémens* ou *individus* ayent des relations avec les objets extérieurs, & conſéquemment des perceptions & des ſen-

ſations par eux-mêmes, c'eſt-à-dire, indépendamment de l'organiſation, l'organiſation deviendroit inutile : mais nous demandons que l'on nous prouve, qu'indépendamment de l'organiſation, ils ont le ſentiment intime de leur exiſtence ; car s'ils ne l'ont pas, c'eſt donc l'organiſation qui le leur donne ; s'ils l'ont, l'organiſation ne ſert donc qu'à le développer au dehors, mais ne le leur donne pas : conſéquemment ils doivent l'avoir dans toutes les différentes ſubſtances auxquelles le hazard, ou le concours des cauſes les unit ... Ainſi ils doivent ſentir ſimplement dans les corps qui ne ſont point organiſés, tels que les pierres, les métaux, la matiere ordinaire ; ils doivent ſe manifeſter par une action extérieure dans les végétaux, comme les plantes, les arbres ; & enfin dans la bête, par des opérations, & dans l'homme, par l'opération & le raiſonnement Ainſi ce *principe élémentaire*, qui raiſonne, qui infere, qui combine, qui réfléchit, qui connoît ſon exiſtence dans la tête, ne fait ſimplement que ſentir dans le talon, & ainſi du reſte. Mais cette partie de la ſubſtance

ſtance étendue, ſi elle n'eſt pas une chimere, doit être un corps. Si c'eſt un corps, il doit être auſſi ſans doute compoſé d'individus; or il y en aura encore un dominant dans ceux-là, & ainſi à l'infini. Si le *Matérialiſte* répond que c'eſt un corps ſans extenſion; il ſera aiſé de lui répliquer que dans l'ordre naturel, ce qui n'a point d'extenſion n'eſt point matiere... Il n'y a point de milieu donné entre *corps* & *eſprit*; ce qui n'eſt ni l'un, ni l'autre, n'exiſte pas.

CHAPITRE XXII.

Que le corps ne peut être conſidéré ſous l'attribut de la penſée.

VOUS dites, *reprend le Matérialiſte*, qu'il n'y a point de milieu donné entre corps & eſprit; que tout ce qui exiſte, eſt néceſſairement l'un ou l'autre, & que tout ce qui n'eſt ni l'un ni l'autre, n'exiſte pas; mais *le mouvement*, par exemple, n'eſt ni corps ni eſprit, & cependant il exiſte. *La forme* dans la matiere n'eſt point le

corps, elle n'eſt point eſprit; & cependant elle exiſte; donc il y a un milieu entre *corps* & *eſprit*, tel que vous ſuppoſez ce dernier. Ainſi en conſidérant le corps ſous l'attribut de la penſée, ſans faire attention à ſon étendue, il ſera aiſé de concevoir que nous ne donnons point d'extenſion à la ſubſtance penſante; mais que pour cela nous ne lui donnons pas, comme vous faites, une exiſtence indépendante de celle de la matiere.

Nous demandons au *Matérialiſte* ſi la *forme* & *le mouvement* exiſtent réellement, c'eſt-à-dire, s'ils ont rang parmi les êtres; s'ils ſont autres qu'une façon d'exiſter des corps, de même que le repos? La matiere eſt indifférente, non pas pour l'exiſtence qui lui eſt eſſentielle, puiſqu'elle ne peut être, qu'elle ne ſoit; mais pour toutes les manieres d'être; le mouvement, le repos, la forme, toutes les configurations différentes ne peuvent, ni ajouter, ni ôter à ſon eſſence. Ce que nous appellons, production, génération, corruption, altération, accroiſſement, dépériſſement, mouvement, repos, qualité, propriété, n'opere, pour ainſi dire,

que ſur la ſuperficie de la matiere ; mais ſon eſſence intrinſéque eſt hors de toute atteinte ; elle ne peut la perdre que par l'anéantiſſement. Elle ne peut devenir le ſujet préexiſtant d'une autre ſubſtance qui ne ſoit pas elle ; parce que dans l'ordre naturel, une ſubſtance n'en peut produire une autre, & qu'il n'y a en elle que des accidens (*a*) . . . Conſéquemment, il faut que la matiere ſoit ce qu'elle eſt, ou rien . . . Elle ne peut acquérir de perfection relativement à elle-même, mais ſeulement relativement à l'intelligence ; & cette perfection n'a de réalité, que ce que l'intelligence lui en ſuppoſe ; mais avec toutes les ſuppoſitions imaginables, elle ne peut pas plus devenir eſprit, que celui-ci ne peut devenir corps. La matiere & l'eſprit ſont eſſentiellement ce qu'ils ſont.

A l'égard du mouvement que le *Matérialiſte* regarde comme un milieu donné entre le corps & l'eſprit, tel que nous ſuppoſons, comme il dit, ce der-

(*a*) *Subſtantia non producitur ab aliâ ; in ſubſtantiâ nihil datur præter accidentia.* Spin. Ethic. Part. 1. Prop. 4.

nier ; cela ne décide rien, ou décide contre lui ; car le mouvement admet néceſſairement la matiere, mais la matiere n'admet pas néceſſairement, ni le mouvement, ni la forme déterminée ; c'eſt-à-dire, que l'on ne peut concevoir le mouvement que ſous l'idée de la matiere, parce qu'il en eſt l'accident, & que celui-ci, dans l'ordre naturel, ne peut exiſter ſans un ſujet. Mais la matiere eſt facile à concevoir, ſans un accident du moins déterminé (*a*) ; car il lui faut une maniere d'être, & non pas telle maniere ; il lui faut une forme, mais non pas celle-ci, ni celle-là ; il faut qu'elle ſoit en mouvement ou en repos ; mais il ne lui faut, ni celui-ci, ni celui-là. Ce qui prouve invinciblement que la penſée n'eſt point un attribut de la matiere ; c'eſt que non-ſeulement on conçoit clairement la matiere ſans la penſée, mais encore qu'il eſt impoſſible de

(*a*) *Extenſio per ſe & in ſe concipitur, at motus non item ; nam concipitur in alio, & ipſius conceptus involvit extenſionem.* Spin. Epiſt. 2. Reſp. 1665.

la concevoir avec elle ; & ce qui prouve également que la penſée n'eſt point un accident, mais un attribut de la ſubſtance ſpirituelle, c'eſt que l'on ne peut concevoir la penſée ſans l'intelligence, & que l'on ne peut concevoir l'intelligence ſans la penſée.

Si la penſée n'eſt qu'un attribut ou un mode de la matiere, aucune autre ſubſtance que la matérielle n'exiſte ; & conſéquemment la ſubſtance ſpirituelle, telle que nous l'admettons, eſt non-ſeulement dans la non-exiſtence, mais encore dans l'impoſſibilité d'être ... Or ſi l'eſprit, c'eſt-à-dire, une ſubſtance qui exclud toute étendue quelconque, n'exiſte pas dans la nature, & eſt impoſſible ; nous demandons où cette matiere qui conſtitue notre méchaniſme, & qui pour cette raiſon nous fait penſer, a été puiſer l'idée d'une autre ſubſtance qui exclud la ſienne ? Comment peut-il ſe faire que la penſée qui n'eſt que l'accident de la matiere, connoiſſe la ſubſtance qui eſt ſon ſujet, pendant que ce ſujet s'ignore lui-même, quoiqu'il ſoit premier en nature ? Partout ailleurs, l'accident n'eſt rien relativement au

ſujet, & le ſujet eſt tout. Ici le ſujet n'eſt rien relativement à l'accident, & l'accident eſt tout relativement au ſujet . . . L'exception dans cette ſeule circonſtance eſt ſinguliere (*a*). Les *Matérialiſtes* diront-ils, ſelon leur coutume, que c'eſt chez nous l'effet des préjugés que cette idée que nous avons de la ſubſtance ſpirituelle, & une ſuite des mauvais principes dont nous avons été imbus; mais outre que nous pouvons leur faire ce reproche avec bien plus de fondement, c'eſt qu'ils ne ſçauroient dire, quoiqu'ils ayent la raiſon de leur côté, pourquoi la matiere étant de ſon eſſence indifférente pour toutes les formes, ou manieres d'être, la penſée néanmoins qui n'en eſt que l'accident, n'a pas la même indifférence.

Ils répondent que notre raiſonnement n'eſt rien moins que concluant, puiſ-

(*a*) Si la penſée eſt un attribut de la matiere, elle en eſt auſſi inſéparable que les trois dimenſions. Conſéquemment toute matiere a le ſentiment & la penſée, comme elle a l'extenſion; ce qui eſt plus qu'abſurde.

qu'ils penſent très-différemment de nous ; mais cette réponſe n'eſt rien moins elle-même que concluante ; car outre que l'expérience & le conſentement univerſel les démentent, c'eſt que, s'ils le croyent comme ils le diſent, pourquoi ne le prouvent-ils pas ? Et s'ils ſont dans l'impoſſibilité de le prouver, pourquoi ne nous rendrons-nous pas plutôt à la raiſon, qui nous dit que cette ſubſtance ſpirituelle exiſte réellement, qu'à tous leurs frivoles arrangemens & à toutes leurs fauſſes ſubtilités ?

Donc cette inclination ou cette averſion que les *Matérialiſtes* ſuppoſent dans la matiere modifiée, pour une façon d'exiſter plutôt que pour une autre n'appartient pas à la matiere, mais à l'intelligence, laquelle ſeule peut haïr ou aimer une combinaiſon dans le méchaniſme auquel elle eſt unie, préférablement à une autre combinaiſon ; laquelle ſeule, indépendamment de ce même méchaniſme, peut haïr ou aimer une façon d'exiſter relative à ſa nature ſpirituelle, entiérement étrangere au méchaniſme.

Un corps humain peut avoir un ar-

rangement défectueux par rapport à l'intelligence deſtinée à l'exercer, parce que le défaut d'exactitude dans l'organiſation s'oppoſe à la volonté de l'ame, ou à cette ſorte de bien-être qui lui eſt occaſionné par les ſenſations; & c'eſt ce que l'expérience confirme. Mais un corps ne peut jamais être défectueux par rapport à lui-même ... J'ai intérêt que ma montre m'indique les parties du tems; mais le méchaniſme qui lui eſt néceſſaire pour cette opération, lui importe peu à elle-même, parce qu'il lui eſt très-inconnu ... D'où il réſulte qu'il n'eſt pas plus eſſentiel à la matiere, pour être matiere, d'être bien ou mal combinée, d'être en repos ou en mouvement, qu'il n'eſt eſſentiel à l'eſprit, pour être eſprit, d'être heureux, ou malheureux, d'avoir des connoiſſances ſublimes ou bornées; parce que toutes ces manieres d'être ne ſont que des accidens qui ne détruiſent ni ne conſtituent l'eſſence ni de l'un ni de l'autre.

CHAPITRE XXIII.

Le Matérialiſte employe l'hypotheſe des Anti-Cartéſiens *pour prouver que l'ame humaine n'étant pas, de ſa nature, une ſubſtance qui penſe; elle n'acquiert conſéquemment cette faculté que par l'organiſation, cauſe productrice de la penſée.*

C'EST une ſuppoſition gratuite, *reprend le Matérialiſte en inſiſtant*, de la part de *Deſcartes* & de ſes Diſciples, quand ils définiſſent l'ame humaine *une ſubſtance qui penſe*; car il ſuffit qu'elle puiſſe devenir capable de penſer, & qu'elle penſe actuellement, ſans qu'il ſoit néceſſaire que la penſée actuelle conſtitue ſon eſſence. La comparaiſon de l'étendue qu'ils prétendent être l'eſſence de la matiere, ne prouve rien, ou prouve contre eux; puiſqu'il faut néceſſairement qu'ils accordent que

Dieu peut dépouiller la matiere de ſon étendue, ſans pour cela détruire ſon eſſence; d'où il réſulte par une conſéquence infaillible, que Dieu peut donc auſſi ôter à l'ame le ſentiment actuel de ſon exiſtence, ſans que pour cela ſon eſſence, qui eſt la ſpiritualité, ſoit détruite. Donc l'ame humaine eſt mal définie par *Deſcartes* & par ſes Diſciples *une ſubſtance qui penſe;* car ſi la penſée conſtitue l'eſſence de l'ame; comme une choſe ne ſe produit point elle-même, comme on ne produit point ſon être ni ſon eſſence; l'ame conſéquemment ne peut, ſans abſurdité être ſuppoſée produire ſes penſées. Que ſi les *Carteſiens* entendent ſeulement la faculté de penſer, ils auront également tort de dire que cette faculté conſtitue l'eſſence de l'ame, puiſqu'elle n'eſt pas plus ſon eſſence que la faculté de vouloir ou de ne pas vouloir; car l'ame auroit autant d'eſſences qu'elle auroit de facultés; ce qui eſt abſurde; d'autant plus que l'on conçoit quelque choſe dans l'ame avant ces facultés... Donc il faut néceſſairement que vous définiſſiez l'ame humaine autrement que vous ne faites,

& que vous diſiez ſeulement qu'elle eſt une *ſubſtance ſpirituelle propre à informer le corps humain, & à faire, par ſon union au méchaniſme, ce que l'on appelle un animal raiſonnable.* Et il réſultera de cette définition, que la penſée n'étant pas eſſentielle à ce que vous appellez l'ame humaine, toutes les diſtinctions que vous établiſſez entre elle & la matiere ne ſeront que des ſuppoſitions auxquelles nous ne ſommes aucunement tenus de ſouſcrire . . . . . .

D'ailleurs, tous les différens domiciles qui lui ſont aſſignés dans le corps humain ; (car *Deſcartes* lui-même la place dans la *glande pinéale ;* d'autres la placent dans le *cœur*, d'autres dans le *corps calleux*, & d'autres dans le *ſang*). Or tous ces différens lieux circonſcripts qu'on lui donne à occuper prouvent évidemment que tout le monde, & que *Deſcartes* lui-même ne la regardoit pas comme une ſubſtance eſſentiellement diſtinguée de toute matiere. Donc rien n'eſt moins prouvé que l'eſſence de l'ame humaine ; donc puiſque ſon eſſence n'eſt point connue, il eſt bien plus raiſonnable de l'attribuer

à l'organisation dont nous connoissons les effets singuliers, qu'à une cause dont vous ne connoissez que le nom.

En commençant par répondre aux *Anti-Cartésiens*, nous disons que la définition de *Descartes* qui établit l'essence de l'ame humaine dans la pensée, non-seulement n'est pas une supposition, mais qu'elle est, dans la vérité, la seule définition exacte que l'on puisse donner de sa nature (*a*); & nous ajoutons que toutes les autres sont injurieuses à l'ame, & favorables aux partisans de la matiere. Que les *Anti-Cartésiens* disent d'abord ce que l'on conçoit le premier dans l'ame, si ce n'est pas son existence (*b*)? L'ame dit: je pense; donc je suis; elle peut dire également je suis, donc je pense. Si elle ne sentoit pas son existence, comment pourroit-elle l'affirmer?

(*a*) *Vid. Princip. Philos. Cartes. Prop.* 11 *& sequent.*

Substantia cui ineſt immediatè cogitatio, vocatur Mens. Princip. ib. Definit. 6.

(*b*) Ego sum. *Non potest esse primum cognitum, nisi quatenùs cogitamus.* Princip. Cartes. Prop. 4.

Et qui pourra ſentir à ſa place, ce qu'elle ne ſent pas? Donc penſer & exiſter, n'eſt qu'une ſeule & même eſſence de l'ame humaine.

La matiere, *réplique l'Anti-Carteſien*, ne ſe doute pas de ſon exiſtence; & cependant elle exiſte. Un triangle ne ſçait pas qu'il a eſſentiellement trois angles; mais nous le ſçavons pour lui ... Donc l'ame humaine peut exiſter, & ignorer ſon exiſtence connue de Dieu ſeul. Donc il n'eſt pas néceſſaire pour qu'elle exiſte, qu'elle penſe .... Donc la penſée ne lui étant pas eſſentielle, la définition de *Deſcartes* eſt fauſſe.

Nous répondons que la parité ne peut avoir lieu entre l'exiſtence de la matiere & celle de l'ame humaine; un peu d'attention ſuffit pour s'en convaincre. La matiere étant une ſubſtance purement paſſive, elle n'a pas aſſurément été créée, ni pour connoître ſon exiſtence, ni celle d'aucun Etre quelconque; mais uniquement pour fournir un ſujet d'action extrinſéque à une ſubſtance eſſentiellement active & eſſentiellement diſtinguée d'elle, qui eſt l'eſprit. Or comme il ſeroit contre l'eſſen-

ce de la matiere de ſentir & de connoître qu'elle exiſte, de même il ſeroit contre l'eſſence de l'eſprit de n'avoir pas le ſentiment de ſon exiſtence. L'exiſtence n'a pas été donnée à la matiere, pour qu'elle la connût; mais l'exiſtence n'a pu être donnée à l'eſprit que pour qu'il la connût.

Car que les *Anti-Carteſiens* diſent ce qu'ils entendent & ce qu'ils veulent donner à entendre, par la matiere & par l'eſprit, & quelle eſt la diſtinction qu'ils mettent entre ces deux ſubſtances. Qu'eſt-ce que l'eſprit? C'eſt, ſelon eux, comme ſelon nous, une ſubſtance eſſentiellement diſtinguée de toute matiere & de toute modification de matiere quelconque; mais en quoi feront-ils conſiſter cette diſtinction, ſi ce n'eſt dans une eſſence oppoſée? Conſéquemment, qu'eſt-ce que la matiere? C'eſt une ſubſtance étendue eſſentiellement paſſive, & eſſentiellement ignorante de ſon être... Conſéquemment, qu'eſt-ce que l'eſprit? C'eſt une ſubſtance ſans extenſion, c'eſt-à-dire, immatérielle, qui, de ſa nature, a le ſentiment actuel de ſon être. Car ſi l'a-

me humaine n'a pas cette faculté actuelle dans ſa nature ; que les *Anti-Carteſiens* expliquent ce que c'eſt qu'une ſubſtance auſſi parfaitement ignorée qu'elle s'ignore elle-même, & qui eſt conſéquemment inférieure à la matiere, qui s'ignore elle-même, il eſt vrai ; mais qui n'eſt pas ignorée ; qui n'a point d'action dans ſa nature, mais qui a eſſentiellement la capacité des formes ; & qui, ſi elle ne peut ſe mouvoir, peut du moins être mûe. Ce n'eſt pas tout. Si la penſée ne conſtitue pas l'eſſence de l'ame, elle n'eſt qu'un accident dans la ſubſtance ſpirituelle : or en ſéparant l'accident, quel ſera le ſujet reſtant ? Il y a plus. Si la penſée eſt accidentelle à l'ame, elle lui vient d'ailleurs. Or voyons les conſéquences qui pourront en réſulter. Si l'ame n'eſt pas, de ſa nature, une ſubſtance eſſentiellement active, elle n'eſt rien de plus, que le ſujet d'une action étrangere ; conſéquemment, ce n'eſt pas elle qui a le ſentiment ni la connoiſſance d'elle-même. Or de quel point partira-t-elle pour ſe déterminer au bien ou au mal ; & ſi elle n'a pas, dans ſa nature, une force

mouvante, en vertu de laquelle elle puiſſe vouloir l'un ou l'autre ; qui le voudra à ſa place ? Ce ne ſçauroit être la matiere ni aucune autre ſubſtance ſpirituelle, puiſqu'elles ſont dans la même incapacité ... Ce ſera donc Dieu ; & par-là nous retombons dans le ſyſtême le plus contraire aux idées que nous avons naturellement & néceſſairement de la juſtice originale. Car ſi Dieu eſt la cauſe efficiente & productrice de nos penſées, de nos déſirs, & de nos volontés ; c'eſt-à-dire, ſi c'eſt lui qui veut le bien ou le mal, quand nous voulons l'un ou l'autre ; quel ſera le fond de la ſubſtance ſpirituelle que nous appellons notre ame ? Quelle diſtinction pourra-t-on mettre entre la ſubſtance divine & elle ? Aucune. Et voilà le Spinoſiſme tout pur (*a*). *Aphrodiſée*, *Averroës* & *Themiſtius*, adopteront ſans peine cette hypotheſe.

Les *Anti-Cartéſiens* ne ſe font pas con-

(*a*) *Spin. Ethic. Part. 2. de Mente hum. Prop. 48. & Part. 3. Prop. 2. de affectib. Schol. Vid. Ethic. Part. 1. Append. Tract. Politic. Art. 8.* & paſſim.

cevoir, quand ils disent que si la pensée constituoit l'essence de l'ame, elle produiroit elle-même son essence en pensant ; ce qui veut dire que la première fois qu'elle a senti qu'elle existoit, elle s'est donné l'être, & se le renouvelle chaque fois qu'elle pense.

L'ame humaine est créée avec le sentiment intime de son existence ; voilà ce qui lui est essentiel pour être une substance spirituelle (*a*). Toutes les opérations ou pensées de l'ame partent de ce point, & prennent leur source dans cette opération primordiale. L'ame ne peut vouloir le bien ou le mal, que par une suite du sentiment intime qu'elle a de son existence ; car de ce qu'elle sent qu'elle existe, elle aime son existence, & connoît que sa façon d'exister est heureuse ou malheureuse ; de ce qu'elle sent ou connoît que sa façon d'exister n'est pas heureuse, elle peut désirer qu'elle le soit : or comme il n'est pas de son essence

(*a*) Princip. Cartes. Part. Definit. 1. *Omne id quod in nobis est & cujus immediatè conscii sumus cogitationis nomine complector.*

de ne pas ſe tromper dans ce qui eſt l'objet de la vraie félicité, & dans le choix des moyens qui peuvent y conduire; voilà l'époque & la ſource de toutes les erreurs.

Toutes nos opérations, comme il eſt aiſé de le voir, dérivent de la premiere, qui eſt celle du ſentiment intime, dont la différence eſt plutôt dans les objets que dans ſa nature; car l'ame relativement aux objets, peut ſentir différemment; mais elle n'a qu'une ſeule & même faculté de ſentir (*a*)... Comme l'œil (par une comparaiſon imparfaite) qui voit une infinité d'objets, quoiqu'il ſoit toujours le même; comme l'oreille qui entend & diſtingue différens ſons par une ſuite de la même diſpoſition économique.

(*a*) Car chacun éprouve en ſoi-même que le principe qui veut, eſt le même en nombre que celui qui ne veut pas.

CHAPITRE XXIV.

Fauſſe conſéquence du Matérialiſte contre le ſentiment intime.

ICI *le Matérialiſte* nous arrête par une nouvelle difficulté. Le ſentiment intime, répond-t-il, a été, ſelon votre ſyſtême, donné à l'ame humaine, & il lui vient immédiatement de Dieu... Or vous établiſſez pour principe de toutes les opérations ou penſées de l'ame, *le ſentiment intime* . . . Donc toutes nos penſées, bonnes ou mauvaiſes, par un enchaînement néceſſaire ſe rapportent eſſentiellement à Dieu, & ne peuvent venir que de lui, comme de la ſeule ſubſtance eſſentiellement active... Donc Dieu ſeul, & non pas l'ame humaine, eſt une ſubſtance qui penſe eſſentiellement; donc Dieu ſeul a le ſentiment intime de ſon exiſtence.

Nous convenons que le *ſentiment intime* que l'ame humaine a de ſon exiſtence, lui vient immédiatement de Dieu, qui, en la créant, a trouvé bon

qu'il fût la condition ſans laquelle elle ne pût être ce qu'elle eſt. Et nous ajoutons que ce ſentiment eſt ſi peu à l'option de l'ame, que ce ſeroit en vain qu'elle en déſireroit même l'interruption ; ce qui prouve qu'il lui eſt eſſentiel, puiſque pouvant être détournée de toutes les autres penſées, elle ne peut être diſtraite de la penſée de ſon exiſtence, & du ſentiment de ſon être ; parce qu'il eſt le caractere diſtinctif & indeſtructible de l'empire immédiat du Créateur ſur les ſubſtances ſpirituelles (*a*). Mais nous nions que les opérations qui dérivent de ce ſentiment, ſoient celles de Dieu ; & quoiqu'il ſoit l'auteur de la connoiſſance que l'ame a néceſſairement de ſa propre exiſtence, nous nions qu'il ſoit l'auteur de la volonté qui en réſulte. Autrement, ce ſeroit Dieu qui agiroit, qui voudroit, & non pas l'ame ; & ainſi l'exiſtence &

(*a*) *Non eſt dubium quin vita mentibus ipſis à corpore ſeparatis tribuenda ſit.* Vid. Cogit. Metaph. Spin. Append. Part. 2. Cap. 6.

l'eſſence de l'ame ne ſeroient pas diſtinguées de celle de Dieu ; mais elle a un ſentiment de ſon être diſtingué de celui de Dieu ; donc l'action qui réſulte de ce ſentiment, c'eſt-à-dire, la volonté, n'eſt point celle de Dieu.

L'eſſence divine eſt la cauſe unique par laquelle tous les êtres ſont ce qu'elle veut qu'ils ſoient ; mais pour cela, ils ne ſont pas ce que Dieu eſt... Autrement, tout ſeroit Dieu, ou des attributs de Dieu, c'eſt-à-dire, comme des faces différentes, ſous leſquelles ſon eſſence unique ſeroit conſidérée ; & par là nous retomberions dans le Spinoſiſme, qui n'admet d'autre ſubſtance, ni conſéquemment d'autre eſſence, ni d'autre exiſtence que celle de Dieu (*a*).

Tous les êtres créés ſont ſi peu Dieu, qu'entre les intelligens, il n'y en a pas un qui n'ait, de ſa propre exiſtence & de celle de la matiere, une idée très-diſtinguée de celle qu'ils ont de la nature & de l'exiſtence de Dieu ; & conſéquemment, il n'y en a aucun qui ne ſente que ſi la faculté de vouloir lui vient

(*a*) *Ethic. Part 1. Prop. 24.*

de Dieu, la volonté par laquelle il s'oppoſe à celle de Dieu, ne ſçauroit être la volonté de Dieu (*a*). Il y a un ſentiment intime & particulier; donc il y a une eſſence & une exiſtence particuliere, & conſéquemment une détermination particuliere, qui eſt une opération du ſentiment, mais qui n'eſt point le ſentiment; d'autant que celui-ci eſt néceſſaire, & que celle-là *eſt libre & ſpontanée.*

Car ſi, de ce que l'ame ayant le pouvoir d'agir en vertu de l'eſſence active qu'elle tient de Dieu, il réſulte de-là, par une conſéquence néceſſaire, que ſon action ſoit celle de Dieu, & que ce ſoit Dieu-même qui agiſſe; il doit s'enſuivre auſſi par la même conſéquence, que la matiere ayant reçu, de même que l'ame, immédiatement

(*a*) S'il n'y a en chacun des hommes d'autre intellect agent que Dieu; comment, étant tout bon & tout ſage, imprimeroit-il en notre entendement toutes les folies & les malignités que nous y remarquons? &c. *Du Pleſſis. Mornay. Vérit. de la Relig. Chrét. Chap. 15.*

du Créateur, l'*extenſion*, la *diviſibilité* & conſéquemment la *capacité des formes*; il doit, dis-je, s'enſuivre de-là, que ce n'eſt pas la matiere, mais Dieu qui eſt étendu, diviſible & capable des formes... Ainſi, tantôt Dieu ſera un triangle, tantôt un quarré parallélograme, tantôt un pentagone, &c. puiſque l'eſſence de toutes ces figures ne ſera pas diſtinguée de celle de Dieu, & que ce ſera la même eſſence conſidérée ſous l'attribut de l'extenſion. Or tout le monde conviendra qu'une idée auſſi déraiſonnable n'eſt pas, abſolument parlant, dans la nature, & que *Spinoſa* s'eſt menti à lui-même quand il s'eſt vanté de l'avoir (*a*). Mais, comme pour des raiſons qui lui étoient particulieres, il avoit pris à tâche de contrequarrer tous les principes unanimement reçus, il importoit à ſon deſſein de nier la création; de ſorte qu'il y avoit chez lui beaucoup moins de perſuaſion

(*a*) Il ſe contredit, ou il ſe rétracte. *Appi Part. 2. n. 1. Cogit. Metaph.*

que d'animoſité contre la Religion, ou plutôt contre ſes Miniſtres.

Ainſi, quoique *le ſentiment intime* que nous avons de notre exiſtence, de même que le pouvoir que nous avons d'agir, viennent immédiatement de Dieu; il ne s'enſuit pas que ce ſentiment ſoit le ſien, & que l'action qui en réſulte ſoit la ſienne; d'autant plus que de l'aveu même de *Spinoſa*, qui ne ſe fait jamais une affaire de ſe contredire, *l'entendement humain eſt eſſentiellement diſtingué de l'entendement divin* (*a*).

(*a*) *Dei intellectus, tam eſſentiâ quàm exiſtentiâ à noſtro differt.* Ethic. Part 1. Prop. 3.

CHA-

CHAPITRE XXV.

Suite des observations sur la définition de l'ame humaine, selon les Anti-Cartésiens.

NOUS convenons avec les *Anti-Cartésiens*, que la substance spirituelle créée, que nous appellons l'ame humaine, n'est pas essentiellement celle qui veut, ou qui ne veut pas, celle qui hait ou qui aime; mais nous nions qu'elle ne soit pas essentiellement celle qui sent qu'elle existe; & qui, en conséquence de ce sentiment, aime ou n'aime pas sa façon d'exister, par une opération propre à sa nature ... Aussi, *substance spirituelle*, *esprit*, *ame*, *intelligence* sont-ils termes synonymes quand il s'agit de la principale partie de l'homme; c'est-à-dire, de celle qui sent, qui connoît & qui agit?

Quant à la faculté de vouloir, ou de ne pas vouloir, d'aimer, ou de haïr, dont les *Anti-Cartésiens* affectent de

faire plusieurs facultés, & qu'ils ne conçoivent, disent-ils, dans l'ame, qu'après autre chose, c'est-à-dire, sans doute après la substance ... Si cette substance n'est pas une chose singuliere réellement existante, & qui a le sentiment de son être ; qu'ils disent ce que c'est (*a*). Et si tout ce que nous appellons les opérations de l'ame ne prend pas sa source dans ce sentiment intime, que toute substance qui n'est point corps, a nécessairement de son existence ; qu'ils assignent eux-mêmes une autre source, sans tomber dans le Spinosisme ; & si ce sentiment intime, qu'une substance spirituelle a nécessairement de son existence, n'est pas une pensée ; qu'ils lui donnent un autre nom, qui indique mieux sa nature. Car enfin,

(*a*) *Mentem humanam diximus esse rem cogitantem, unde sequitur illam ex solâ suâ naturâ, aliquid agere posse, videlicet cogitare, hoc est affirmare, negare... Quandoquidem ipsa est substantia, ex cujus essentiâ cogitante, multæ actiones cogitativæ sequi debent.* Spin. Cogit. Metaph. Append. Part. 2. Cap. 12.

qu'eſt-ce que ſentir que l'on exiſte, ſi ce n'eſt pas connoître que l'on exiſte ? Qu'eſt-ce que vouloir, haïr, aimer, déſirer, craindre, ſi ce n'eſt pas penſer ? Et tout cela peut-il ſe faire ſans avoir le ſentiment intime de ſon exiſtence, qui eſt comme le centre d'où partent toutes les lignes ?

Lorſque les *Anti-Cartéſiens* diſent qu'il ſuffit à l'ame humaine, pour être ce qu'elle eſt, de pouvoir devenir propre à penſer ; autant vaudroit-il qu'ils définiſſent le cercle, *une figure qui peut devenir capable d'une circonférence & d'un centre* . . . Cela eſt vrai, pendant que cette figure n'exiſte que dans l'imagination, c'eſt-à-dire, dans la ſuppoſition qu'elle peut exiſter ; mais peut-elle être actuellement exiſtante ſans avoir un centre & une circonférence ? Ainſi, en concevant l'ame humaine avant ſa création, on peut en avoir l'idée comme d'une ſubſtance qui pouvant exiſter, pourra conſéquemment penſer ; mais ſi cet Etre conçu dans l'imagination, exiſte réellement, ſa définition ſera-t-elle exacte, ſi on dit qu'il peut parvenir à avoir le ſentiment de ſon exiſtance ?

Pas plus, que ſi en définiſſant l'eſſence d'un cercle conſidéré dans ſon exiſtence actuelle, on diſoit que c'eſt une figure qui a la capacité d'un centre & d'une circonférence. Ce mot de capacité fait enviſager comme abſent & comme accidentel, ce qui eſt préſent & eſſentiel ... On demande ſi c'eſt-là raiſonner, que dire d'une choſe qui exiſte actuellement, qu'elle peut exiſter ? La poſſibilité n'eſt point une faculté ; ce qui n'eſt rien, ne peut rien ; autrement ce qui n'exiſte pas, auroit la faculté d'exiſter.

C'eſt donc mal définir l'ame humaine qui ſent eſſentiellement qu'elle exiſte, que de dire que c'eſt une ſubſtance ſpirituelle qui peut penſer & ſentir qu'elle exiſte. Cette façon de parler induit à croire que la ſubſtance ſpirituelle n'eſt qu'un ſujet dans lequel le ſentiment de l'exiſtence n'eſt qu'un accident ; ou comme *un fond* & une *eſpece de canevas* ſur lequel les penſées viennent ſe broder accidentellement (*a*) ; ou enfin

(*a*) *Inſtar tabulam raſam omni cogitatione carentem, mentem humanam eſſe dixit quidam.*

comme une horloge qui a toutes les piéces requiſes pour marquer les heures, mais qui cependant ne les marquera point, ſi on ne la monte pas (*a*).

Comme il n'y a rien dans la matiere qui ne ſoit matiere, de même, il n'y a rien dans l'ame qui ne ſoit ame; & comme la forme & toutes les modifications imaginables n'ajoutent, ni ne changent rien à la nature de la matiere; de même, par une comparaiſon imparfaite, les différentes opérations de la ſubſtance ſpirituelle, ſes différens états n'ajoutent, ni ne changent rien à ſa nature. Car ſi l'ame humaine étoit un ſujet dont la penſée fût l'accident, on pourroit les ſéparer du moins intellectuellement, ou les conſidérer indépendamment l'un de l'autre : or en ſé-

---

Profeſſor Leidenſis. Cogit. Metaph. Spin. Append. Part. 2. Cap. 12.

(*a*) *Anima eſt quaſi automa ſpirituale.* Spin. de Intellect. Emend. *Mais il ſe contredit, ou il ſe retracte.* Append. Part. 2. Cap. 12. Cogit. Metaph.

parant l'accident du ſujet, comme on le peut, ſelon les *Anti-Cartéſiens*, auxquels les *Matérialiſtes* ne ſe joignent en ce point, que pour mieux ruiner nos principes; on demande quel ſera le ſujet reſtant (*a*) ? On demande quel nom il faudra donner à la ſubſtance de l'ame conſidérée en elle-même; c'eſt-à-dire, ou à-peu-près, quel nom il faut donner à un quarré conſidéré comme figure géométrique, mais indépendamment des quatre angles qui conſtituent ſon eſſence ? La ſubſtance de l'ame eſt ſans doute, ſelon les *Anti-Cartéſiens*, quelque choſe de réel; elle ne peut être corps; elle eſt donc eſprit : mais quelle eſt l'eſſence qui diſtingue la nature de l'eſprit d'avec celle de la matiere, ſi ce n'eſt pas une eſſence oppoſée ? Conſéquemment l'action n'eſt pas eſſentielle

(*a*) *Rem cogitantem à cogitationis attributo, ne ſeparemus, ſicuti adverſarii faciunt, qui rem cogitantem ab omni cogitatione denudant, ipſamque ut materiam illam primam Peripateticorum fingunt.* Spin. Cogit. Metaph. Append. Part. 2. Cap. 12.

à la matiere ; & celle qu'elle paroît avoir ; n'eſt pas à elle ; donc l'action eſt eſſentielle à l'eſprit ; & celle qu'il paroît avoir eſt à lui . . . Or quelle peut être cette action eſſentielle à l'eſprit ; ſi ce n'eſt pas le ſentiment qu'il a de ſon exiſtence, ſans lequel il ne peut exiſter, ni être conçu ?

Regarder la penſée comme un accident relatif à la ſubſtance ſpirituelle, n'eſt-ce pas adopter le principe par lequel *Spinoſa* établit, que comme les corps particuliers ſont compoſés de mille parties différentes, qui leur viennent d'ailleurs, & qui ſe ſuccedent ſans interruption, ſur-tout dans les végétables ; juſqu'à ce qu'enfin, par la deſtruction du ſujet, elles ſe ſéparent & ſe réuniſſent à la maſſe générale pour former d'autres corps différens, ou ſemblables, ſi le cas y échet ; de même, l'ame humaine eſt compoſée de piéces de rapport, c'eſt-à-dire, de penſées accidentelles à la ſubſtance, leſquelles, par la deſtruction du ſujet, ſe déſuniſſent, & ſe rejoignent à la maſſe générale, c'eſt-à-dire, à la ſubſtance univerſelle penſante, ſelon lui, unique, & qu'il

appelle *Dieu* (*a*) . . . Or comme la fauſſeté de ce principe eſt démontrée par la conſcience que chacun a de ſon être, il s'enſuit que l'ame humaine eſt, de ſa nature, une ſubſtance qui penſe, & non pas qui peut penſer (*b*).

C'eſt, par maniere de plaiſanterie, quand on dit que l'on ne penſe pas toujours, ou que l'on ne penſe à rien; parce que pour la ſubſtance ſpirituelle, exiſter, c'eſt penſer; & penſer, c'eſt exiſter; comme pour la matiere, exiſter, c'eſt avoir de l'étendue; & avoir de l'étendue, c'eſt exiſter. Ceux qui diſent qu'ils ne penſent pas toujours, parlent ſans attention; dans l'ordre naturel, le ſeul dont il eſt ici queſtion, l'interruption du ſentiment intime n'eſt pas poſſible (*c*) . . . Ainſi, ne penſer à

(*a*) *Vid. apud. Spin. Epiſt. 37. Reſponſ. ad ipſum. 1665.*

(*b*) Quand nous diſons qu'un homme nie, affirme, loue, blâme, &c. nous faiſons tomber tous ces attributs ſur la ſubſtance même de ſon ame, & non pas ſur ſes penſées, en tant qu'elles ſont des accidens ou des modifications.

(*c*) *Ipſe ſe animus movet, nec finem ha-*

rien, c'eſt ne pas faire d'attention à ſes penſées; comme il arrive ſouvent, qu'avec des yeux ouverts & parfaitement bons, on ne voit rien; & qu'avec des oreilles bien organiſées, on n'entend rien . . . Or il n'y a pas d'homme qui, ſans un grand effort d'eſprit, ne comprenne, que de même, qu'il eſt impoſſible de ne rien voir en plein jour avec des yeux ouverts & parfaitement bons; de même, il eſt très-poſſible de n'y pas faire attention.

Le Pyrrhonien ſe croira-t-il bien fondé à ſoutenir ce paradoxe révoltant, qu'il pourroit bien ſe faire qu'il n'exiſtât pas, parce qu'il doute de ſon exiſtence; mais fait-il attention que ce doute eſt la meilleure preuve qu'il puiſſe en avoir, & que l'on puiſſe lui en donner, puiſqu'elle eſt *à priori* ? . . . Si l'ame ne ſent pas toujours qu'elle exiſte, c'eſt qu'elle ſent autre choſe : or que pourroit-elle ſentir, ſi elle ne ſe ſentoit pas elle-même auparavant. Le ſentiment

---

biturus eſt motûs, quia nunquam ipſe ſe reliſturus eſt. De Senect. Cap. 20. n. 79.

intime porte avec lui ſa preuve, ſoit explicite ou implicite, que la ſubſtance ſpirituelle eſt eſſentiellement diſtinguée de la matérielle, à laquelle on ne peut aſſigner un état, où elle ait ce ſentiment de ſon exiſtence. Et que l'on ne diſe pas que l'état violent du méchaniſme détruit dans l'ame juſqu'au ſentiment implicite qu'elle a de ſon exiſtence, puiſqu'il arrive même aſſez ſouvent que longtems après ces criſes, nous nous rappellons certaines particularités, qui nous prouvent que nous avons penſé ... La combinaiſon du raiſonnement, dans l'état de la vie préſente, peut être interrompue, ou entiérement détruite, c'eſt-à-dire, qu'il pourra bien ſe faire, que l'ame n'ait plus de perceptions claires, & que ſes idées n'ayent plus d'objet déterminé, & cela, par les ſuites de la loi d'union que nous avons expliquées plus haut; mais il eſt contre l'eſſence de l'ame d'exiſter, & de ne pas ſentir qu'elle exiſte; comme il n'eſt nullement de ſon eſſence, du moins dans l'état actuel, de ſe ſouvenir que dans telle ou telle circonſtance, elle a penſé, ou n'a pas penſé, c'eſt-à-dire,

de ſe rappeller les idées dont elle aura pû s'occuper ; ce qui regarde uniquement le méchaniſme de l'imagination & de la mémoire, plutôt que le ſentiment (*a*).

Ou *Deſcartes* (*b*) a cru qu'il n'y avoit que ce ſeul argument qui pût prouver invinciblement l'exiſtence de l'ame, ou il a cru que ſentir & penſer n'étoient qu'un . . . Il a dit : je penſe, donc je ſuis ; il auroit pû dire avec la même certitude : je ſuis, donc je penſe ; parce que, comme nous l'avons obſervé, exiſter & penſer n'eſt qu'un pour la ſubſtance ſpirituelle. Il auroit pû dire également : je doute de mon exiſtence, donc elle eſt réelle. Je déraiſonne, donc je raiſonne ; car on peut auſſi-bien inférer que l'on raiſonne de ce que l'on déraiſonne, que l'on peut inférer que l'on exiſte, de ce que l'on doute de ſon exiſtence.

(*a*) *In mentis poteſtate non eſt recordari.* Spin. Ethic. Part. 3. Prop. 2. Vid. Schol.

(*b*) *Vid. Princip. Carteſ. Prop. 1. & ſeq.*

CHAPITRE XXVI.

Suite des obſervations ſur la définition de l'ame humaine, ſelon les Anti-Cartéſiens.

LES *Anti-Cartéſiens* croyent-ils donner une définition exacte & ſuffiſante de l'ame humaine, lorſqu'ils la définiſſent, non une ſubſtance qui penſe, ou qui ait la faculté de penſer; mais ſimplement une *ſubſtance ſpirituelle, créée avec la propriété d'informer le corps humain, & de faire unie à ce corps, ce que l'on appelle un animal raiſonnable?* Voyons les conſéquences de ce principe, que les *Matérialiſtes* peuvent adopter. Qu'ils expliquent premiérement ce que c'eſt qu'une ſubſtance ſpirituelle, qui, de ſa nature, ne penſe, ni ne peut avoir la faculté de penſer; c'eſt-à-dire, qui n'a aucune action intérieure proprement dite. Mais cette ſubſtance exiſte réellement, ou n'eſt qu'une fiction; ſi elle exiſte réel-

lement, quelles preuves donnera-t-elle de ſon exiſtence, puiſqu'elle n'eſt, ni une ſubſtance étendue, ni une ſubſtance qui penſe, ni qui ait la faculté de penſer? Quelles preuves pouvons-nous en avoir indépendamment d'elle? Aucunes; puiſqu'il n'eſt pas poſſible d'en avoir la moindre idée, même empruntée d'une autre ſubſtance. La matiere ne nous donne pas par elle-même des preuves de ſon exiſtence; mais nous en avons indépendamment d'elle, c'eſt-à-dire, que nous les trouvons en nous-mêmes, par le ſentiment que nous avons de notre exiſtence & de la nature de notre ame, joint aux ſenſations que la matiere nous occaſionne, leſquelles, quoique différentes, ont un rapport conſtant, qui n'eſt pas ſuſceptible, du moins d'une illuſion invincible; mais ici toutes les preuves manquent.

Les *Anti-Carteſiens* regardent, comme fauſſe & inintelligible, la définition que *Deſcartes* donne de l'ame, lorſqu'il dit que c'eſt une ſubſtance qui penſe; parce qu'ils veulent faire croire qu'ils ne penſent que quand la fan-

taiſie leur en prend. Mais que peut-on dire de leur définition ? Quelle explication eſt-ce, que celle qui n'explique rien ? Si les ſignes nous manquent pour expliquer ce que c'eſt que penſer ; du moins nous le concevons, puiſque nous le ſentons, & la conſcience que nous avons de notre être, nous tient lieu de la plus forte preuve, & de la démonſtration la plus claire ?

Mais ici, comment concevoir & faire concevoir ce que c'eſt qu'une ſubſtance immatérielle, qui ne penſe, ni n'a la faculté de penſer, que par accident ?

Les partiſans de cette opinion ſinguliere répondent, que la ſubſtance ſpirituelle eſt un ſujet propre à recevoir cette eſpece d'accident qui ne convient qu'à elle ſeule, & que l'on appelle la penſée. Ce ſujet, leur demandera-t-on, eſt-il réel ? Oui, répondent-ils ; c'eſt une ſubſtance ſpirituelle. C'eſt une ſubſtance, répondent-ils, qui eſt eſſentiellement diſtinguée de la matiere. Mais, peut-on leur demander ; la ſubſtance ſpirituelle n'eſt-elle eſſentiellement diſtinguée de la matiere que parce qu'elle n'a point d'extenſion ? Suffit-il ſeule-

ment à une ſubſtance, pour être ſpirituelle, de n'avoir point d'étendue? Ils n'oſeront l'affirmer, puiſqu'ils conviennent avec nous, que dans l'ordre ſurnaturel, l'étendue n'eſt pas tellement eſſentielle à la matiere que Dieu ne l'en puiſſe dépouiller, ſans l'anéantir, c'eſt-à-dire, ſans la faire ceſſer d'être corps; mais pour cela, elle ne devient pas eſprit. Donc ce n'eſt pas l'étendue ſeule qui diſtingue eſſentiellement la ſubſtance ſpirituelle d'avec la matérielle. C'eſt donc quelqu'autre choſe? Or, quelle ſera cette choſe, ſi ce n'eſt pas le ſentiment ou la penſée?

Voyons, ſi en confrontant ces deux ſubſtances, nous pourrions en tirer quelques éclairciſſemens; & ſur-tout n'oublions pas, que ſelon les *Anti-Carteſiens* eux-mêmes, elles ſont eſſentiellement diſtinguées.

Premiérement, la matiere eſt une ſubſtance qui ignore eſſentiellement ſon exiſtence, & qui ne peut être conçue autrement... Donc l'eſprit eſt une ſubſtance qui connoît eſſentiellement qu'elle exiſte, & qui ne peut être conçue autrement.

La matiere eſt une ſubſtance eſſentiellement privée de ſentiment, & conſéquemment d'action ; donc l'eſprit eſt une ſubſtance eſſentiellement douée de ſentiment, & conſéquemment d'action.

La matiere ne peut avoir en elle une force mouvante qui ſoit à elle, en vertu de laquelle elle puiſſe ſe déterminer pour un état, plutôt que pour un autre . . . Donc l'eſprit doit avoir en lui une force mouvante, en vertu de laquelle, il peut ſe porter à un objet, plutôt qu'à un autre (*a*).

La matiere eſt un ſujet eſſentiellement paſſif, & qui conſéquemment exclud toute idée de volonté & de liberté ; donc l'eſprit étant une ſubſtance eſſentiellement active, admet l'idée de la volonté & de la liberté.

La matiere n'a pû être créée pour elle-même, puiſqu'elle ignore eſſentiellement ſon être, & ſa façon d'être ; donc elle a été créée pour une ſubſtance qui n'ignore, ni ſon être, ni

(*a*) *Velle & nolle, negare & affirmare ; id vocatur cogitare.* Spin. Cogit. Metaph. Append. Part. 2. Cap. 12.

celui de la matiere ; donc elle a été créée pour fournir à l'esprit un sujet d'action extrinséque ; à l'Esprit créateur, premiérement ; & par la volonté de celui-ci, à l'esprit créé. La matiere est une substance étendue, composée de parties, & conséquemment divisible ; donc l'esprit n'ayant point d'extension, n'a point de parties, & est conséquemment indivisible (*a*).

La matiere est essentiellement indifférente pour tous les états déterminés quelconques ; donc il n'appartient qu'à l'esprit d'être attaché à une façon d'exister, plutôt qu'à une autre ; parce qu'il connoît le bien & le mal, & que sa volonté peut choisir.

La matiere ne peut exister, du moins son existence ne peut être conçue sans un espace égal à son étendue ; donc l'esprit existe & doit être conçu existant, sans être circonscript par l'espace, puis-

---

(*a*) *Simplex est animi natura, neque habet in se quidquam admixtum dispar sui atque dissimile ; ideoque dividi non potest.* De Senect. Cap. 21. n. 79.

que n'ayant point d'extenſion, il exclud conſéquemment l'eſpace.

La matiere attend l'impreſſion de l'action, & elle ne la peut recevoir que d'une ſubſtance qui ne ſoit pas elle. Donc l'eſprit, qui n'eſt pas matiere, & qui, de ſa nature, a l'action, peut donner à la matiere, l'action qu'elle attend & qu'elle ne peut recevoir que d'une ſubſtance qui ne ſoit pas elle.

Il eſt enfin contre l'eſſence de la matiere de penſer; donc il eſt contre l'eſſence de l'eſprit de ne point penſer; donc il penſe néceſſairement. Ainſi la définition de *Deſcartes* eſt juſte & explique la nature de la choſe, quand il dit, que l'ame eſt une ſubſtance qui penſe; conſéquemment la définition de ſes adverſaires eſt fauſſe, & n'explique point la nature de la choſe quand ils diſent que la penſée ne conſtitue point l'eſſence de l'ame, & quand ils définiſſent l'ame *une ſubſtance ſpirituelle propre à informer le corps humain, & à faire unie à ce corps, ce que l'on appelle un animal raiſonnable.* Voyons le reſte des conſéquences qui ſuivent de cette définition.

CHAPITRE XXVII.

Suite des obſervations ſur l'eſſence de l'ame humaine, ſelon les Anti-Cartéſiens.

PAR la confrontation de la matiere & de l'eſprit, nous avons reconnu que ces deux ſubſtances étant eſſentiellement diſtinguées, l'une doit être néceſſairement ce que l'autre n'eſt pas, comme l'une ne doit pas être ce qu'eſt l'autre. Quand nous diſons que ces deux ſubſtances ſont eſſentiellement & néceſſairement diſtinguées, en ſorte que *l'une doit être ce que l'autre n'eſt pas;* nous n'en parlons que comme de deux ſubſtances créées avec une eſſence différente; ainſi, ce ſeroit ſans doute mal argumenter & mal prendre notre ſens, que de conclure, par exemple, que l'eſprit n'étant pas ce qu'eſt la matiere, il doit être conſéquemment incréé, puiſque la matiere eſt créée; & de conclure de même, que parce que la matiere

eſt toujours déterminée par une impulſion étrangere, il s'enſuit de-là, que l'eſprit ne puiſſe être déterminé par l'impulſion d'une autre ſubſtance ſpirituelle; ce qui ſeroit contre les notions les plus communes, & même contre la foi: l'Egliſe enſeignant de concert avec l'Ecriture & la lumiere naturelle, que l'ame, outre l'action propre à ſa nature, a encore beſoin pour les opérations qui excédent ſes forces naturelles d'être prévenue & ſoutenue par l'action de Dieu.

De ce que les *Anti-Cartéſiens* définiſſent l'ame humaine une ſubſtance ſpirituelle, créée pour informer le corps humain, & de ce qu'ils ajoutent que c'eſt-là ſon eſſence, il s'enſuit naturellement une queſtion, à laquelle il faut qu'ils ſatisfaſſent.

Car premiérement, nous leur demandons ce qu'ils entendent par informer un corps ... Si ce n'eſt pas lui imprimer le mouvement dans ſon tout, comme dans chacunes de ſes parties, & par cette action, lui communiquer la vie; qu'ils en donnent eux mêmes une explication qui mette plus au fait;

& ſi ce n'eſt pas l'ame humaine qui, par ſon action, eſt préſente à tout le corps, & dans chacune des parties du corps, pourquoi diſent-ils qu'elle eſt créée pour informer un corps, ſans expliquer, ni de quelle maniere elle l'informe, ni ce que c'eſt qu'informer ? Comment pourra-t-elle informer un corps, ſi elle n'a pas une action propre à ſa nature, qui ſoit déterminée au corps humain, & à un certain corps, à l'excluſion d'une autre ? Et comment pourra-t-elle avoir cette action, ſi le ſentiment de ſon exiſtence ne lui eſt pas eſſentiel ? Et comment pourra-t-elle avoir ce ſentiment, qui n'eſt autre que la connoiſſance primitive, & l'origine conſéquemment de toutes les autres, ſi elle n'eſt pas une ſubſtance eſſentiellement penſante ?

Ils ajoutent à leur définition, que cette ſubſtance ſpirituelle étant unie au corps humain, eſt propre à faire ce que l'on appelle un animal raiſonnable . . . Mais qu'entendent-ils par raiſonnable, & par raiſonner ?

Ils nous demanderont à nous-mêmes, ce que c'eſt que raiſonner, &

ce que c'eſt qu'être raiſonnable. Mais quoique ce ſoit à eux à nous le dire, nous répondons tout ſimplement, que c'eſt faire ce que nous faiſons actuellement ; *c'eſt poſer un principe pour en tirer une conſéquence ; c'eſt inférer de ce que le ſoleil luit, qu'il eſt jour ; & de ce que la matiere ne ſent pas, que l'eſprit qui eſt eſſentiellement diſtingué d'elle, doit conſéquemment ſentir.* Ils nous demanderont ce que c'eſt que le *ſentiment*. Nous répondrons encore tout ſimplement, que le *ſentiment* eſt la connoiſſance, du moins obſcure, de la façon d'exiſter. *Je ſuis gai ou triſte, je ſouffre ou j'ai du plaiſir ;* j'appelle cela *ſentiment*, lequel eſt eſſentiellement une connoiſſance que j'ai de ma façon d'exiſter, c'eſt-à-dire, de l'état auquel je me trouve actuellement ; & cette connoiſſance ne ſçauroit être autre qu'une penſée, de ſorte que ſentir, c'eſt connoître ; & connoître, c'eſt penſer. De ce que je ſouffre, je connois que j'exiſte ; & de ce que j'exiſte, je connois que je ſouffre, c'eſt-à-dire, que ma façon d'exiſter n'eſt pas celle que je veux ; & cette opération de l'ame

s'appelle auſſi raiſonnement, parce que tant qu'elle eſt unie à un corps, elle ne peut avoir de connoiſſances diſtinctes qu'en inférant ; par les effets, elle connoît les cauſes ; il ne lui eſt pas donné de connoître à la fois la cauſe & l'effet ; il faut que de celui-ci elle remonte à celle-là, parce que telle eſt la volonté du Créateur, que l'ame ne puiſſe ſe développer, & pour ainſi dire, ſe dilater, que par différentes ſenſations multipliées, leſquelles ſe rapportent néceſſairement toutes au ſentiment intime, comme à leur principe.

Or ſi être raiſonnable, c'eſt raiſonner ; & ſi raiſonner, c'eſt penſer ; pourquoi les *Anti-Cartéſiens* diſent-ils que la penſée n'eſt pas eſſentielle à l'ame ? Pourquoi définiſſent-ils l'homme, non pas un animal raiſonnable, mais un animal capable de raiſon ? Si, par la penſée, ils entendent un développement du ſentiment intime, une gradation ſuivie des différentes opérations de ce même ſentiment, c'eſt-à-dire, un raiſonnement géométriquement combiné, comme pourroit être celui de *Paſchal*, de *Malebranche*, ou de *Deſcar-*

tes, ou enfin de tel autre Eſprit conſéquent, & exercé à inférer; ils n'ont pas tort de dire que la penſée n'eſt pas eſſentielle à l'ame; mais en même tems, il y aura cinq cens mille animaux capables de raiſon, contre un ſeul animal raiſonnable.

Si, au contraire, par la penſée, on entend ſimplement le ſentiment qu'une ſubſtance ſpirituelle a de ſon exiſtence & de ſa façon d'exiſter, les *Anti-Carteſiens* ont très-grand tort; puiſqu'il n'appartient qu'a la matiere d'exiſter, & de ne pas ſentir ſon exiſtence. Ainſi leur définition entraîne des conſéquences qui nous paroiſſent (ſauf meilleur avis) auſſi pernicieuſes que fauſſes. Donc il faut néceſſairement que l'ame humaine ſoit une ſubſtance ſpirituelle, à qui la penſée ſoit eſſentielle pour qu'elle puiſſe, par ſon union avec un corps, faire ce que l'on appelle un animal raiſonnable (*a*); car le corps ne pouvant être

(*a*) *Mentis humanæ eſſentia in ſolâ cognitione conſiſtit.* Spin. Ethic. Part. 5. Prop. 36. Vid. Schol. Id. Part. 4. Prop. 36. Vid. Schol.

pour

pour rien dans la rationabilité, elle appartient conſéquemment à l'ame ſeule, parce qu'elle eſt une ſubſtance ſpirituelle que Dieu, par un deſſein particulier, a créée pour être unie à un corps, & pour opérer par la voie des ſenſations. Le corps, dans cette union, n'eſt que cauſe occaſionnelle, ou inſtrumentale néceſſaire; non pas au ſentiment intime qui eſt eſſentiel à l'ame, mais aux opérations, leſquelles partent de ce principe, &, par les ſenſations répétées, produiſent ce que nous appellons le raiſonnement. Maniere d'exiſter qui perſiſtera pour l'ame tant qu'elle ſera unie à un corps.

Les *Anti-Cartéſiens* n'ont pas pris garde encore, qu'en définiſſant l'ame humaine une ſubſtance créée pour informer le corps humain, & en ajoutant que c'eſt-là ſon eſſence, ils ſe mettent dans le cas de faire ſoupçonner aux *Matérialiſtes*, qu'ils veulent inſinuer, que l'ame humaine ne peut penſer qu'en vertu de ſon union avec le corps; & conſéquemment que cette union ceſſant, l'ame ne penſera plus, ſon eſſence étant détruite. Quoiqu'il

ſoit cependant inconteſtablement démontré, qu'il ne s'enſuit point du tout, parce que l'ame, dans ſon état actuel, ne peut acquérir de connoiſſances qu'à l'occaſion des mouvemens imprimés à l'organe, il n'y ait pas pour elle une autre façon d'exiſter où les ſenſations n'ayent plus lieu (*a*) ; car comme ce n'eſt point le corps qui penſe, ni qui produit la penſée, il réſulte que l'ame n'étant plus unie à ce méchaniſme, elle continuera de penſer & d'opérer, mais uniquement par la voie de l'entendement, celle des images & des ſenſations étant détruite (*b*). Ainſi la ruine du corps ne regarde l'ame qu'autant qu'elle la mettra dans une nouvelle façon d'exiſter & d'opérer par une autre voie que celle des ſenſations. D'où il réſulte que les *Anti-Cartéſiens* dans leur définition ont confondu la *deſtination* tranſitoire de l'ame humaine avec *ſon eſſence ;* car

(*a*) *Mens exiſtere poteſt ſine corpore.* Spin. Append. Part. 2. Cap. 12. Cogit. Metaph.

(*b*) *Intellectus enim non poteſt eſſe veluti corpus caſibus obnoxius.* Spin. Epiſt. 42.

il eſt auſſi vrai qu'elle eſt créée pour informer le corps humain, qu'il eſt faux que ce ſoit là ſon eſſence. Autrement on pourroit de-là tirer naturellement une induction très-forte contre ſon immortalité ; & par une ſuite néceſſaire contre ſa ſpiritualité.

CHAPITRE XXVIII.

Fauſſeté de l'hypotheſe par laquelle quelques-uns prétendent que Dieu peut accorder à la matiere la faculté de penſer.

DIEU eſt tout-puiſſant, *objecte le Matérialiſte ;* donc il peut accorder à la matiere la faculté de penſer, c'eſt-à-dire, de ſentir qu'elle exiſte. Ainſi, rien n'eſt moins prouvé que l'immatérialité de l'ame humaine.

Voici le raiſonnement par lequel il nous paroît que l'on peut ruiner cette hypotheſe.

Il faut premiérement que les *Maté-*

rialiſtes, de deux choſes nous en accordent une. Ou la faculté de penſer ſera eſſentielle à la matiere, ou elle lui ſera accidentelle. Elle ne pourra lui être eſſentielle, puiſqu'elle ne l'avoit pas auparavant, & que non-ſeulement nous la concevons ſans cette faculté, mais que nous ne pouvons la concevoir avec elle. Ainſi la matiere étant premiere en nature à la faculté de penſer qu'elle n'avoit point, cette faculté conſéquemment ne peut lui être qu'accidentelle, inconnue & étrangere. Or, en ſéparant la qualité accidentelle du ſujet, nous dirons que ce qui a été ajouté à la matiere, & qui penſe, en eſt eſſentiellement diſtingué avec cette union, ſans cette union, avant cette union; comme après cette union: & nous appellerons cette addition ſurvenue à la matiere, ſubſtance ſpirituelle, ame. Et conſéquemment, la matiere ne ſera, ni ne pourra jamais devenir rien de plus que ce qu'elle eſt de ſa nature; un ſujet eſſentiellement paſſif, ſur lequel l'eſprit agit, ſans rien perdre de ſa nature, & ſans rien prendre de celle du ſujet auquel ſon action a été déter-

minée. Et c'eſt de cette façon que notre ame eſt unie à notre corps ; & c'eſt pour cette raiſon que celui-ci paroît ſentir & penſer, parce que nous ne pouvons, dans l'état actuel, juger de l'exiſtence & de la préſence de l'ame que par les mouvemens qu'elle imprime au corps. Ainſi nous voilà d'accord avec les *Matérialiſtes* à un point près ; car ils diſent que la matiere peut penſer, c'eſt-à-dire, que Dieu, par ſa toute-puiſſance, peut lui accorder la faculté de penſer ; & nous diſons, nous autres *Spiritualiſtes*, que la faculté penſante peut être unie à la matiere, c'eſt-à-dire, agir ſur elle de maniere à lui donner toutes les apparences de la propriété d'une action, dont elle n'eſt que le ſujet très-ignorant . . . Et ce ſont ces apparences qui trompent les *Matérialiſtes* peu Métaphyſiciens & aſſez mauvais Phyſiciens, du moins en cette partie, puiſqu'ils ne connoiſſent pas mieux l'eſſence de la matiere que celle de l'eſprit, & qu'ils croyent, avec le bas peuple, que le corps ſe remue de lui-même & de ſa nature.

Si Dieu, *répond le Matérialiſte en*

inſiſtant, ne peut créer une matiere penſante, c'eſt-à-dire, qui ait, de ſa nature, la propriété de penſer; il n'eſt donc pas tout-puiſſant. Or il eſt tout-puiſſant . . . Donc, &c.

En confeſſant avec les *Matérialiſtes* que Dieu eſt tout-puiſſant, nous établiſſons en même tems qu'il eſt eſſentiellement ſage; & en conſéquence, nous nions qu'il puiſſe plus avoir la volonté de créer une matiere penſante, c'eſt-à-dire, de donner à la matiere la faculté intrinſeque de penſer, que de donner à la ſubſtance ſpirituelle la propriété géométrique de l'extenſion. Nous avons obſervé qu'il n'y a pour Dieu *de néant proprement dit*, que l'impoſſibilité d'être; & nous avons ajouté que ce n'eſt pour lui, ni une néceſſité, ni une loi; car quelle cauſe ſupérieure auroit pu la lui impoſer? Et quelle autre cauſe encore plus puiſſante auroit pu l'impoſer à celle-ci? Donc Dieu, par ſa puiſſance illimitée, fait tout ce qu'il veut; & par ſa ſageſſe, il ne fait que ce qui eſt conforme à l'eſſence de cette ſageſſe & de cette toute-puiſſance. Or l'eſſence de Dieu eſt d'être intelligent,

puiſqu'il eſt eſprit ; donc l'intelligence eſt eſſentielle à l'eſprit ; donc l'ame humaine qui eſt intelligente, eſt eſprit. Donc la matiere qui n'eſt point intelligente, & qui exclud eſſentiellement l'intelligence, ne peut devenir eſprit ; donc Dieu ne créera point une matiere penſante, puiſqu'il ne peut, ni le vouloir, ni être ſuppoſé le vouloir. Il y a encore cette obſervation à faire. C'eſt que ſi Dieu peut élever la matiere au rang de l'être penſant, il peut ſans doute auſſi créer l'être penſant, ſéparé & indépendant de la matiere (*a*). Donc ce n'eſt rien décider que d'établir que Dieu peut accorder à la matiere la faculté de penſer, puiſque cette faculté pouvant exiſter ſans elle, comme avec elle ; avant elle, comme après elle ; cela prouve invinciblement que ces deux ſubſtances deſquelles les *Matérialiſtes* ne voudroient faire qu'une ſeule, ſont, & ſeront toujours, malgré tous leurs

(*a*) *Mens & corpus realiter diſtinguuntur.* Princip. Carteſ. Part. 1. Prop. 8. Vid. Demonſtrat.

raiſonnemens, non-ſeulement eſſentiellement ſéparées, mais encore eſſentiellement diſtinguées ; de ſorte qu'il y aura toujours entr'elles la différence de l'agent au ſujet, & l'eſpace du fini à l'infini. Donc il n'eſt pas plus poſſible que la matiere puiſſe penſer, c'eſt-à-dire, avoir la conſcience de ſon être, qu'il eſt poſſible à l'eſprit de devenir matiere, c'eſt-à-dire, une ſubſtance qui ait des dimenſions, & qui ignore ſon exiſtence.

Car ſi dans l'hypotheſe, que Dieu étant tout-puiſſant, il peut en conſéquence rendre la matiere ſpirituelle & penſante ; il s'enſuivroit auſſi, par la même conſéquence, qu'il pourroit rendre matérielle, inſenſible, & non penſante, la ſubſtance ſpirituelle ; c'eſt-à-dire, qu'il pourroit, par exemple, d'un lingot de plomb, en faire un eſprit ; & d'un eſprit, en faire un lingot de plomb... Qui poſe le premier admet néceſſairement le ſecond... Mais on ſent que cette ſuppoſition eſt puérile & plus qu'abſurde. Donc, puiſqu'il eſt de l'eſſence de l'ame de pouvoir penſer avec un corps, & ſans un corps, il eſt pareil-

lement de l'eſſence d'un corps de ne pouvoir penſer, ni ſans l'ame, ni avec l'ame (*a*).

CHAPITRE XXIX.

Suite des obſervations ſur l'hypotheſe de la matiere penſante.

NOUS avons répondu à l'objection de la toute-puiſſance de Dieu, que le *Matérialiſte* n'affecte de relever ici, que pour mieux l'abaiſſer. Nous lui demandons préſentement, ſi dans ſon hypotheſe, la matiere penſera en raiſon de la *quantité*, ou de la *qualité* (*b*). S'il dit que ce ſera en raiſon de

(*a*) Princip. Carteſ. Part. 1. Prop. 8. *Mens ſine corpore; corpus ſine mente poſſunt exiſtere.*

Mens ſine corpore exiſtere poteſt. Spin. Append. Part. 2. Cap. 12. Cogit. Metaph.

(*b*) *Id ſimplex ſit neceſſe eſt quod cogitat, non verò ex partibus compoſitum. Partes namque componentes, naturâ & cognitione*

la quantité & d'une certaine quantité déterminée par l'Auteur ; cette quantité, telle qu'elle ſoit, admet néceſſairement des parties : or à laquelle de ces parties faudra-t-il attribuer la penſée ? Sera-ce à la plus groſſe ou à la plus petite ? Si c'eſt à la plus groſſe ; étant compoſée, elle aura néceſſairement des parties ; ainſi la difficulté n'eſt pas levée.

Si, au contraire, c'eſt à la plus petite, il faudra qu'elle le ſoit infiniment pour être réduite à l'unité ; & cela, par une voie naturelle ; car les *Matérialiſtes* n'en admettent point d'autre. Mais quand cette partie pourroit, par une voie naturelle, parvenir à l'unité ; s'enſuivra-t-il, à cauſe de cette réduction, qu'elle doive penſer ? C'eſt-à-dire, qu'elle doive avoir la faculté de ſentir qu'elle exiſte ? Si les *Matérialiſtes* nous répondent affirmativement, nous allons auſſi-tôt conclure, ſelon leurs principes, que toutes les unités doivent penſer, & conſéquemment toute la matiere, puiſ-

---

ſint priores oportet, quàm id quod eſt compoſitum. Spin. Epiſt. 40. 1666.

que ſa ſubſtance, n'eſt qu'un compoſé d'unités.

Si, au contraire, ils répondent que c'eſt en raiſon de la qualité que la matiere penſera, il faut qu'ils expliquent ce qu'ils entendent par qualité ... Si c'eſt une certaine diſpoſition intrinſéque ou extrinſéque de parties; ou ſi c'eſt une ſorte de vertu occulte dont ils ne peuvent donner de définition, mais de laquelle réſulte ce que l'on appelle le ſentiment ou la penſée... Que ce ſoit l'une ou l'autre, il ne nous paroît pas qu'ils y puiſſent rien gagner. Car s'ils diſent que c'eſt une vertu occulte que Dieu communique à la matiere.... Cette vertu, répondrons-nous, qui communique la penſée, doit avoir néceſſairement en elle ce qu'elle communique; conſéquemment, elle doit être eſſentiellement diſtinguée de la matiere; & cette diſtinction eſſentielle entre ces deux ſubſtances empêche néceſſairement que l'une des deux puiſſe communiquer à l'autre ce qu'elle n'a pas (*a*).

(*a*) *Quæ res inter ſe nihil habent commu-*

Ainſi la vertu occulte, qui ſent & qui penſe, étant unie à la matiere, peut bien ſentir & penſer ſans cette union; & la matiere ne doit pas penſer davantage avec cette union, que ſans cette union, puiſqu'il n'y a rien d'ajouté à ſon eſſence; & elle ne peut pas plus par l'effet de cette union prendre la nature de l'eſprit, que celui-ci ne peut prendre la nature de la ſienne.

Mais, ſi par l'hypotheſe, ces deux ſubſtances pouvoient être amenées à la réduction en une ſeule, il reſteroit encore à demander ce que devient la premiere de ces deux ſubſtances qui communique la penſée à la ſeconde: prend-t-elle une nature étrangere; ou garde-t-elle la ſienne? Elle ne peut en prendre une étrangere; elle garde donc la ſienne. Ainſi les deux ſubſtances ne peuvent être amenées à la réduction en une ſeule... D'où il réſulte que la vertu occulte par laquelle on ſuppoſeroit que

---

ne, earum una, alterius cauſa eſſe non poteſt. Duæ ſubſtantiæ diverſa attributa habentes, nihil inter ſe commune habent. Spin. Ethic. Part. 1. Prop. 2. 3.

Dieu peut accorder à la matiere la faculté de penſer, ne décide rien, & fait plus contre les *Matérialiſtes* que pour eux.

Si, par la qualité, les *Matérialiſtes* entendent un certain rapport géométriquement exact de parties, de certaines combinaiſons priſes avec une économie que l'art ne peut imaginer, & deſquelles il réſulte un *enſemble* dont l'effet ſoit le ſentiment & la penſée, (car voilà ce qu'ils veulent dire & ce qu'ils voudroient faire croire) leur hypotheſe n'en ſera, ni plus raiſonnable, ni mieux fondée; nous allons leur demander en quoi ils font conſiſter cette harmonie; ſi c'eſt dans une unité ou dans pluſieurs? Que ce ſoit l'un ou l'autre, nous retombons dans la même difficulté. Car s'ils répondent que cette harmonie qui produit la penſée, conſiſte dans l'unité; il réſultera que cette harmonie, ne l'eſt donc que de nom; que veut dire harmonie? Un aſſemblage de pluſieurs parties, qui par les dimenſions & les combinaiſons les plus géométriques, conſpirent à la fois, & chacune pour ſoi, par les mouvemens les plus variés & les plus réglés, à former un

enſemble duquel réſulte un effet ſingulier. Or quel concert de parties peuvent-ils admettre, ou même ſuppoſer dans l'unité, c'eſt-à-dire, dans une choſe qui exclud eſſentiellement toutes les parties? Ainſi ce n'eſt donc pas l'harmonie d'une ſeule unité, mais de pluſieurs, qui puiſſe, ſelon l'hypotheſe, former un *enſemble*, d'où réſulte le ſentiment & la penſée... Mais on ſent combien tout cela eſt ſuppoſé gratuitement & ſans preuves. Quoi qu'il en ſoit, ſi ce ſont pluſieurs unités, qui par leurs concerts, produiſent la penſée; on ſera encore reçu à demander, ſi ces unités ſont toutes égales, s'il n'y en a ſeulement que quelques-unes d'égales, ou s'il y en a une dominante qui ſoit le point d'appui du rapport qu'elles ont enſemble?

Si toutes ces unités ſont égales, qui les déterminera? Un effet particulier du mouvement univerſel. Mais le mouvement univerſel a-t-il le ſentiment pour le communiquer? Et ces unités qui ne l'ont pas ſans l'action, peuvent-elles l'acquérir par une action étrangere qui ne change ni n'ajoute à leur nature?

S'il n'y a qu'une unité dominante qui ſoit le point d'appui de l'union, elle ſera matiere, ou elle ne le ſera pas... Si elle ne l'eſt pas, voilà notre ſubſtance ſpirituelle eſſentiellement active, qui unit toutes les parties, & les plus petites parties du corps par ſon action; voilà ce qui ſent, ce qui penſe, ce qui raiſonne dans le corps humain; voilà cette unité qui dit *Moi* (*a*). Si, au contraire, cette unité eſt matérielle, nous demandons ſi elle a une force mouvante eſſentielle à ſa nature, en vertu de laquelle elle agit ſur les autres parties qui n'ont pas cette force mouvante, ou qui ne l'ont pas au même dégré (*b*)?

(*a*) Si l'ame eſt un corps, la perfection de ſon être, c'eſt-à-dire, ſon eſſence, eſt, ou dans toutes les ſubſtances individuelles du corps, parce que *nonniſi plures ſubſtantiæ individuæ poſſunt corpus conſtituere*, ou ſeulement dans une. Si dans toutes, il y a donc pluſieurs ames; ſi ſeulement dans une, les autres ſont inutiles. *Moſ. Maimon. in doct. Perplex. Cap. 7. pag. 17.*

(*b*) *Unitas à re nullo modo diſtinguitur, ſed eſt tantùm modus cogitandi quo rem à*

Mais tout ceci ſera ſuppoſé gratuitement ; car nous demandons pourquoi cette unité qui domine ſur les autres & qui leur imprime le mouvement, a, en elle ſeule, ce que les autres n'ont pas toutes enſemble ? Sera-ce parce qu'elle eſt une unité ? Mais les autres ne ſont pas moins qu'elle des unités ; & ce que l'on appelle le *tout* ou la *partie* n'eſt qu'un aſſemblage d'unités, comme le nombre le plus indéfini ne conſiſte qu'à répéter pluſieurs fois *un*. Car le 2, le 3, le 4, le 5, & ainſi du reſte, ne ſont que des noms convenus pour diſtinguer les unités. Conſéquemment, en vertu de quoi cette unité ſuppoſée ſans preuves raiſonnables par les *Matérialiſtes*, aura-t-elle une force déterminative préférablement aux autres unités qui, comme elle, contribuent chacune pour ſoi à la compoſition du méchaniſme ? Pourquoi enfin cette diſtinction, puiſque priſes enſemble ou ſéparément, elles ne doivent avoir rien

---

cæteris ſeparamus. Apud. Spin. Cogit. Metaph. Append. Part. i. Cap. 6.

de moins que ce qu'elle a, étant chacune ce qu'elle eſt ? Il faut donc que les *Matérialiſtes* ayent encore recours à leur *vertu occulte*, qui n'eſt rien, ſi elle n'eſt pas l'ame humaine. Car qui ſera l'auteur de cette vertu occulte, laquelle communiquera l'action & la vie au corps humain, d'où réſultera le ſentiment ? Ce ſera Dieu : mais cette vertu eſt-elle une ſubſtance intelligente diſtinguée de celle de Dieu ? Ils ne peuvent pas dire que non, puiſqu'elle diſtingue clairement ſon exiſtence de celle de Dieu, & que ſes facultés bornées la convainquent qu'elle n'exiſte pas indépendamment ; ce qui ſeroit, ſi ſon exiſtence n'étoit pas diſtinguée de celle de Dieu ; il faut donc qu'ils répondent que oui . . . Et dès lors cette *vertu occulte* ſera ce que nous appellons l'ame humaine ; ce ſera cette ſubſtance ſpirituelle eſſentiellement penſante, à qui il importe peu quel nom on lui donne, pourvû qu'on la définiſſe, un être immatériel, ou penſant.

CHAPITRE XXX.

Nouvelles objections du Matérialiſte en faveur de la matiere penſante.

NOUS convenons, *reprend le Matérialiſte en inſiſtant*, que telle ou telle ſenſation dépend de tel méchaniſme, de tel rapport de parties entr'elles, avec l'impreſſion des objets ou des corps extérieurs ; mais nous diſons que le ſentiment eſt intrinſeque à chacun des élémens, dont chaque parcelle du corps que l'on appelle *vivant*, eſt compoſée . . . Et nous ajoutons que ce que vous appellez le *Moi*, eſt celui de ces *élémens*, qui occupe dans le cerveau le centre de l'organiſation, & auquel les autres ſe trouvent ſubordonnés par la néceſſité géométrique de cet arrangement qui conſtitue le corps humain. Ceux-ci ont également des ſenſations relatives à leur poſition ; car tous ſont égaux par leur nature, & il n'y a

de différence entr'eux que celle du rang . . . C'eſt ainſi qu'un Monarque placé au centre d'un corps politique, n'eſt pas cependant d'une nature plus excellente que le moindre de ſes ſujets... Qu'un corps politique ſe détruiſe par des diviſions inteſtines, que tous les rangs s'y confondent; que des débris d'une Monarchie vaſte & puiſſante, il ſe forme d'abord une Anarchie, enſuite des Principautés ou de petites Républiques; que ces petits Etats ſe faſſent la guerre, qu'ils ſoient envahis les uns par les autres; que celui qui aura tout dévoré, ſuccombe enfin lui-même ſous ſa propre grandeur pour donner lieu au retour des mêmes révolutions . . . C'eſt ce qui arrive conſtamment dans l'ordre phyſique, ainſi que dans l'ordre moral, qui eſt non-ſeulement une image, mais encore une ſuite géométriquement néceſſaire de l'ordre phyſique; la conſtitution des différens corps naturels étant le principe & le modéle des différentes ſociétés politiques, car la nature eſt partout conſtamment & néceſſairement la même; & hors du phyſique, il n'exiſte rien . . . Ainſi donc, dans les corps

que nous appellons inanimés, & où l'on ne remarque aucun centre d'organisation, aucune partie qui domine; c'est la *Démocratie*. Dans les plantes, c'est l'*Aristocratie*. Dans les animaux, & sur-tout dans l'homme, c'est la *Monarchie*. Observez, que par la substance étendue, que vous appellez la matiere, nous n'entendons rien autre chose qu'un composé de principes non étendus: comme le nombre, qui est une collection, n'est cependant composé que d'unités non collectives, autrement la matiere seroit un composé de composés à l'infini, sans aucun principe de composition; ce qui est absurde ... Il est vrai que ces *élémens primitifs* se refusent à notre imagination, mais ce ne doit pas être une raison suffisante de conclure qu'ils n'existent pas ... L'acte d'imaginer suppose, ou plutôt admet nécessairement une suite continue d'impressions; c'est pour cela que nous ne pouvons nous représenter la matiere & le tems que comme étendus, & conséquemment toujours divisibles; c'est pour cela encore que le *Moi*, qui étant indivisible, n'est qu'un élément simple, ne forme seul

aucune image, ou plutôt ne s'imagine pas lui-même ; il ſent ſeulement qu'il exiſte, c'eſt-à-dire, qu'il reçoit ſucceſſivement & ſans interruption l'impreſſion des élémens qui l'environnent, & qu'il réagit de même ſur eux ; car ſans leur action il ne réagiroit point ; dans un vuide abſolu, par exemple, il ne ſentiroit rien, pas même ſon exiſtence.

Nous avons déja répondu à cette objection qui reparoît ſous une ſeconde forme peu différente de la premiere ; & nous avons demandé, entr'autres choſes, que l'on nous prouvât premiérement la réalité de ces corps élémentaires, dont l'unité conſtitue l'eſſence.

Nous avons demandé enſuite que l'on nous démontrât par un raiſonnement ſenſé, que leur action & leur réaction doivent néceſſairement produire le ſentiment ; qu'ils n'auroient pas ſans cette formalité. . . Mais préſentement, nous demandons que les *Matérialiſtes* expliquent ce qu'ils entendent par action & par réaction ; qu'ils diſent ſi les principes non étendus qui conſtituent la matiere, ont une autre ſubſtance qu'elle ; c'eſt-à-dire, s'ils ſont matiere ; & qu'ils

définissent l'essence de la matiere.

Quant à la premiere question, il est évident que la réaction est un mot qui ne signifie rien, s'il ne signifie pas l'action; de sorte que réagir, n'est autre qu'agir réciproquement. Or c'est aux partisans de la matiere à nous démontrer que chacun de ces corps élémentaires, dont l'unité & la non-extension constituent l'essence (à ce qu'ils disent) ont une force déterminative propre à leur nature (*a*). S'ils ont une force déterminative propre à leur nature, elle doit être indépendante de la réaction, c'est-à-dire, de l'action d'un corps de même nature; & quand même, selon l'hypothese, elle en seroit dépendante, nous ne voyons pas que deux causes de même nature puissent produire un effet qui n'a rien de commun, ni avec l'une, ni avec l'autre; c'est-à-dire, que nous ne concevons pas pourquoi ces corps,

(*a*) *Illam funditùs ejiciamus. Corporum concursionem quam Democritus spirabilem concalefactam, animalemque esse voluit.* Tuscul. Quæst. Lib 1. n. 42.

qui, ſelon l'hypotheſe, ne ſentent pas indépendamment les uns des autres, peuvent acquérir le ſentiment, faculté étrangere aux uns & aux autres, par une action réciproque (*a*) . . . Quant à ce que les *Matérialiſtes* demandent, ſi de ce que nous ne concevons pas ces élémens primitifs, nous croyons avoir une raiſon ſuffiſante de conclure qu'ils n'exiſtent pas; nous leur demandons à notre tour, ſi de ce qu'ils n'en ont eux-mêmes nulle idée & nul ſentiment, ils ſe croyent bien fondés à conclure qu'ils exiſtent autre part que dans leur frivole ſuppoſition. Que de détours! Que de raiſonnemens entortillés! Que de machines pour expliquer le

(*a*) En un mot, l'étendue & la dureté rempliſſent dans notre conception toute la nature de l'atome, ou corps élémentaire; mais la force de ſe mouvoir n'y eſt pas compriſe: c'eſt un objet que nos idées trouvent étranger & extrinſeque au corps, de même que le ſentiment & la connoiſſance. De ſorte qu'*Epicure* & *Leucippe* n'auroient rien gagné à donner une ame aux atomes, ou corps élémentaires. Et *Démocrite* qui les a ſuppoſé animés, n'y a pas gagné davantage.

ſentiment, dont la cauſe eſt ſi ſimple! A l'égard de cette maxime par laquelle ils établiſſent un rapport conſtant & néceſſaire entre l'ordre moral & l'ordre phyſique, elle ne prouve rien, ſinon que c'eſt la même cauſe intelligente qui préſide à l'un & à l'autre; parce que la matiere ne connoiſſant point l'ordre, elle n'en peut recevoir un qui ſoit relatif à l'intelligence, que d'un principe intelligent. Au reſte toute cette hypotheſe n'eſt qu'une pétition de principes, ſans aucunes preuves raiſonnables, comme ſans aucune néceſſité.

CHAPITRE XXXI.

Autres objections du Matérialiſte en faveur du méchaniſme de la penſée.

LE *Matérialiſte* revenant au méchaniſme de la penſée & s'efforçant de lui donner au moins quelque apparence de poſſibilité, ſe ſert d'une comparaiſon priſe

priſe de nos inſtrumens les plus compoſés, & dont l'effet cependant eſt le plus ſimple & le plus naturel . . . *Sçavoir*, que comme les tuyaux & les ſoufflets d'un orgue avec toutes les autres pieces dont l'énumération ſeroit longue, ne compoſent, par leur aſſemblage & leurs proportions, qu'un ſeul & même inſtrument, qui, de ſon eſſence, a la propriété de rendre pluſieurs ſons égaux entr'eux par leur nature, mais différens par la modulation; & cela ſeulement par la différence des organes, quoiqu'il n'y ait qu'un même principe, ſçavoir, le vent, qui, d'un ſeul coup de ſoufflet, ſe diſtribue rapidement par le ſommier, & avec une proportion géométrique à tous les tuyaux : ainſi, ou à-peu-près, le corps humain, par l'aſſemblage, l'union, & les proportions géométriquement harmoniques de pluſieurs parties, en vertu du jeu de ſes combinaiſons, a eſſentiellement la propriété de produire le ſentiment, de former des penſées différentes, en raiſon de la différence des organes & de l'analogie particuliere de chacun d'eux avec les impreſſions des corps extérieurs; quoiqu'il

n'y ait qu'un même & seul principe naturel du mouvement imprimé au méchanisme (*a*).

Nous répondons que jamais comparaison ne fut plus embrouillée, ni moins juste; & que jamais conséquence ne fut plus mal tirée. Car de ce que l'orgue ou tel autre instrument est un Tout composé de parties propres par leurs formes & leur distribution économique à produire la modulation des sons; s'ensuit-il de-là que cet instrument se sente lui-même, & qu'il connoisse la modulation? Il ne s'en doute pas plus que le buffet ou la caisse qui le renferme. D'ailleurs, ni les soufflets, ni les tuyaux n'ont la volonté de produire aucun son: c'est l'agent intellectuel, c'est-à-dire, l'Organiste qui exerce l'instrument par la médiation des mains & des pieds, & non pas l'instrument qui agit sur lui-même; puisque n'étant qu'une cause ma-

(*a*) *Aristotexens Musicus hujus systemat. Invent. apud Lactant. Lib. 7. de Indic. Cap. 14. & Tuscul. Quæst. Lib. 1. n. 41. Dicæarchus, Aristotex. Magister.*

térielle, c'eſt-à-dire, purement paſſive, il produit les ſons ſans les connoître davantage que la trompette que l'on embouche... De même le corps humain eſt un inſtrument, il eſt vrai, qui, par l'exactitude raiſonnée de ſes combinaiſons, eſt habile à exécuter pluſieurs mouvemens, comme à recevoir différentes impreſſions... Il a un organe viſuel qui modifie la lumiere, & qui peint les objets à-peu-près comme on les voit repréſentés dans un endroit fermé, par le moyen de la lentille de verre qui modifie les rayons dans leur paſſage à travers ſes pores... Il a un organe de l'ouïe qui modifie les ſons par ſon arrangement méchanique & par les différens ébranlemens du tympan, &c. Mais ces organes ſeront abſolument ſans action, & ne produiront jamais l'effet auquel ils ſont deſtinés, & auquel ils ſont propres par la diſpoſition de leurs parties, s'ils ne ſont exercés par un agent dont la nature ſoit ſupérieure, & eſſentiellement différente & diſtinguée de la leur (*a*)... Les objets ſe peindront

(*a*) *Membrorum verò ſitus & figura corpo-*

inutilement ſur la rétine, s'il n'y a pas d'intellect pour en faire le diſcernement; & auſſi inutilement que par le moyen de la lentille, ils ſe peindroient ſur la muraille d'un cabinet bien fermé, mais où il n'y auroit perſonne pour les y appercevoir, & les diſtinguer... Et ſi cela n'étoit ainſi, les fenêtres d'un logis, & non pas les regardans, verroient ce qui ſe paſſe dans la rue. Il ne ſuffit pas qu'un inſtrument ſoit bien conſtruit & bien monté. Cette diſpoſition, quelqu'exacte qu'elle ſoit, n'exiſte point par rapport à l'inſtrument, qui, étant matiere, ne connoît aucune diſpoſition; elle eſt relative à la ſeule intelligence qui a donné à l'inſtrument la forme & la diſpoſition qu'elle ſçavoit être néceſſaires pour produire l'effet qu'elle avoit en vûe, & qu'elle produit réellement par ſon action raiſonnée. Ainſi le corps humain eſt un inſtrument qui ne peut pas plus jouer de lui-même, que quelque

---

ris, vacans animo, quàm poſſit efficere harmoniam, minimè video. Tuſcul. Quæſt. Lib. I. n. 41.

autre machine que ce ſoit. On apporte en vain l'horloge ou tel autre automate qui, étant une fois montés, agiſſent... La force qui les détermine, n'eſt pas à eux. C'eſt l'intelligence de l'ouvrier qui eſt le principe de cette action extérieure... La main a été le premier inſtrument dont elle s'eſt ſervi; les combinaiſons, géométriquement raiſonnées, n'ont été employées que pour rendre les parties habiles à recevoir & à conſerver l'impreſſion du mouvement; le reſſort ou le poids n'eſt-là, que pour remplacer la main de l'artiſte; & c'eſt toujours lui, qui, quoiqu'abſent, fait tout le jeu de la machine, par la médiation des parties que ſon intelligence ſupérieure en nature, a ſçu rendre propres à ce jeu.

Le Matérialiſte répond que le corps humain eſt une machine *hydrauli-pneumatique*, c'eſt-à-dire, qui joue par la médiation de l'air & de l'eau; & qu'ainſi ce ſera la liqueur & l'air, qui, par leur élaſticité, agiſſant ſur le méchaniſme produiront les mouvemens; ceux-ci, la végétation; celle-ci, la vie; celle-ci, le ſentiment; & celui-ci enfin, la pen-

ſée. Mais, lui réplique-t-on, de ce que l'air eſt élaſtique, c'eſt-à-dire, de ce que par la diſpoſition de ſes parties, il eſt propre à repouſſer les corps environnans qui le preſſent pour reprendre ſon extenſion, c'eſt-à-dire, pour ſe remettre en poſſeſſion du même eſpace qu'il occupoit avant qu'il fût comprimé; il ne s'enſuit point du tout de-là, que de ſa nature il ait la faculté de ſe comprimer lui-même pour ſe rendre propre à l'action? De quel principe viendront ces deux actions de l'air, puiſque, ni l'une ni l'autre, n'eſt eſſentielle à ſa nature? Ce ſera, *répond le Matérialiſte*, une ſuite de l'action univerſelle. Ainſi, conclurons-nous, ce ne ſera donc point le corps, qui, en vertu de la diſpoſition de ſes membres, ni en vertu de l'élaſticité de l'air, ou des liqueurs, ni en vertu de quelqu'autre cauſe matérielle que ce ſoit, ſe déterminera au mouvement; par celui-ci, à la végétation; par celle-ci, à la vie: par celle-ci, au ſentiment; par celui-ci, à la penſée; & enfin par cette derniere, au raiſonnement; ce ſera la cauſe premiere, qui, produiſant immédiatement tous ces mouvemens, pro-

duira conſéquemment la penſée ; de ſorte que l'ame ne ſera en quelque manière qu'un automate ſpirituel, comme dit *Spinoſa* (*a*). Et c'eſt ce dont l'abſurdité & l'impoſſibilité ſont démontrées non-ſeulement par le principe, mais par les conſéquences. Donc l'hypotheſe par laquelle les *Matérialiſtes* affectent de vouloir établir que Dieu, par un effet de ſa toute-puiſſance, peut créer une *matiere penſante* eſt fauſſe, déraiſonnable & ſuperflue... Donc le corps humain ne peut avoir de mouvemens, ſoit pour la végétation propre à la vie, ſoit pour d'autres opérations extérieures relatives à la vie & au raiſonnement, que ceux qui lui ſont communiqués, de concert avec les impreſſions des objets extérieurs par l'action de la ſubſtance ſpirituelle, c'eſt-à-dire, de l'ame ; laquelle, de ſa nature, a une force mouvante & déterminative qu'elle a reçue du Créateur, comme une propriété ſans laquelle elle ne peut être ce qu'elle eſt (*b*).

(*a*) *Spin. de Intellect. Emendat.*
(*b*) *Animus ſemper agitatur, nec prius*

CHAPITRE XXXII.

Nouvelles inſtances du Matérialiſte pour le méchaniſme de la penſée.

SI la ſubſtance étendue, *inſiſte le Partiſan de la matiere* par des raiſonnemens dont on eſt rebattu, mais auxquels il faut cependant répondre, parce que *tous ces Philoſophes de haute volée, ne manquent jamais de regarder le ſilence ſur quelque article que ce ſoit, comme un conſentement tacite, ou comme un aveu de foibleſſe.* Si la ſubſtance étendue enfin, peut, en vertu de certaines combinaiſons particulieres, devenir propre à être, par exemple, un diamant, ou de l'or; ſi elle peut

cipium motûs habet, quia ipſe ſe movet; nec finem quidem habiturus eſt motûs, quia numquam ipſe ſe relicturus eſt. De Senect. Dialog. Cap. 21. n. 79.

être organisée d'une maniere à former une plante qui végete, qui a ses maladies & sa santé; qui croît & qui décroît en passant comme nous par tous les phases de l'âge : pourquoi cette même substance ne pourra-t-elle pas être amenée par dégrés, d'une certaine combinaison jusqu'à la végétation, de celle-ci jusqu'au sentiment, dans lequel consiste la vie animale, & de celui-ci jusqu'au raisonnement qui n'est que l'opération multipliée du sentiment ? ... Si les hommes, par un méchanisme ingénieux, font tous les jours ce que l'on appelle des automates qui se meuvent d'eux-mêmes, qui marchent, qui s'arrêtent, qui jouent des instrumens, qui articulent quelques paroles, & enfin, qui imitent nos opérations extérieures jusqu'à un dégré proportionné à la méchanique de leurs organes. Pourquoi la nature dont l'artifice est infini, parce qu'elle est le Tout dont nous ne sommes qu'une partie très-petite, ne pourra-t-elle pas amener la matiere par des subtilisations qui nous sont inconnues & impossibles, mais qui ne coûtent rien à cette cause universelle, jusqu'au sentiment, à la connoissance &

au raiſonnement ? D'autant plus que juſqu'à préſent perſonne n'a encore pu déterminer ce que peut le corps humain par les ſeules loix du mouvement & des combinaiſons de ſes parties (*a*) . . . De combien d'opérations hardies & impoſſibles, hors du ſommeil, le corps d'un *ſomnambule*, par exemple, n'eſt-il pas capable, indépendamment de ce que vous appellez l'ame ! Combien d'opérations dans les bêtes qui ſurpaſſent la puiſſance & la ſagacité humaine ! Ce qui démontre évidemment que le corps humain par les ſeules loix de la nature qui ſont celles du mouvement, & ſans être régi par ce que vous appellez l'ame, peut par lui-même une infinité de choſes, leſquelles, pour être ſurprenantes & inexplicables, n'en ſont pas moins réelles. D'où il réſulte que ceux qui aſſujettiſſent toutes les opérations du méchaniſme à l'action d'une ſubſtance étrangere à ce même corps, cherchent

(*a*) *Nemo huc uſque, quid corpus, quatenus corpus, poſſit agere, determinavit.* Spin. Ethic. Part. 3. Prop. 2. Vid. Schol.

moins à inſtruire qu'à en impoſer, pour des vûes particulieres.

Nous avons déja répondu aux premieres propoſitions de cet argument, lorſque nous avons obſervé, qu'à quelque dégré de ſubtilité dans ſes parties intrinſeques, ou d'économie dans l'arrangement de ſes parties extrinſeques, que la ſubſtance étendue puiſſe être portée, rien pour cela ne ſera ajouté à ſon eſſence; de ſorte qu'elle n'approchera pas plus du ſentiment intime, que la matiere la plus brute. Parce que, comme nous l'avons remarqué, cette ſubtilité que le *Matérialiſte* lui ſuppoſe, n'eſt relative qu'à l'intelligence, & n'eſt rien, ni en elle-même, ni pour elle-même, ni pour le ſujet dont elle eſt l'accident. C'eſt l'intelligence qui trouve des perfections ou des imperfections dans la matiere; c'eſt elle qui fait l'évaluation des corps qui environnent le ſien, qui leur donne des qualités ou des propriétés, ſelon que les ſenſations occaſionnées par ces mêmes corps, ſont utiles ou nuiſibles, agréables ou fâcheuſes; mais la ſubtilité ou la groſſiereté, la quantité ou la qualité, la pureté ou l'im-

pureté, les perfections ou les imperfections, les *ſympathies* ou les *antipathies*, ne ſont rien, à l'égard du corps, que des accidens très-indifférens, puiſqu'ils lui ſont inconnus, & qu'ils n'ont de réalité que dans les ſenſations. Nous diſons, par exemple, qu'un diamant eſt d'un grand prix, quand il eſt beau; & nous diſons qu'il eſt beau, lorſque ſes différentes faces réfléchiſſent agréablement la lumiere, & occaſionnent une certaine ſenſation délicieuſe à l'ame par la médiation de l'œil: mais il eſt pourtant vrai que toute ſa perfection & tout ſon prix ne ſont que dans ce point où aboutit le rayon viſuel, lequel occaſionne à l'ame cette ſenſation, qui ſeule conſtitue le mérite du diamant ... Mettez cette merveille des productions de la terre, ou un caillou dans la main d'un aveugle; pendez là au cou d'un chien, elle perdra vis-à-vis d'eux tout ce mérite ſi vanté ... L'aveugle a pourtant cette même intelligence, qui ſeule fait l'évaluation des corps; mais il n'a plus cet organe propre à modifier la lumiere, & à occaſionner à l'ame cette action ſur l'organe d'où naît la ſenſation ... A l'égard

du chien, ſon intelligence eſt bornée à ne connoître par la médiation de l'organe que ce qui eſt utile ou nuiſible au méchaniſme . . . On en peut dire autant de la ſenſation occaſionnée par l'organe de l'ouïe ; un ſourd n'eſt point agréablement affecté, ne l'eſt nullement des accens mélodieux de ce que nous appellons une belle voix, des ſons menagés d'un clavecin bien touché, parce que l'organe deſtiné à occaſionner cette ſenſation dans ſon ame lui a été ravi, & que le ſon, à parler exactement, eſt plus dans l'oreille que dans le corps ſonore, comme les couleurs ſont plus dans l'œil que dans les objets ; car quel rapport, par exemple, le vent qui ſort de la bouche ou d'un ſoufflet a-t-il avec le ſon d'une flûte, d'un hautbois, ou d'une muſette ? Pas plus que le froiſſement d'une corde n'en a avec les accens qui naiſſent ſous l'archet . . . Il y a même des perſonnes qui, ſans être privées de l'organe de l'ouïe, ne ſont point agréablement affectées de ces mêmes ſons qui enchantent les autres ; & cela par le vice de la conformation de ce même organe, qui ne leur occaſionne

pas les mêmes ſenſations qu'aux autres : dites-leur qu'il y a du feu, de l'ame, de la poëſie, des peintures de toutes les paſſions, dans la Muſique de Lully ; elles ne vous comprennent pas. Il en eſt de même de l'organe de l'œil, de celui du goût, de celui de l'odorat ; c'eſt ce qui a donné lieu au Proverbe trivial ; & voilà pourquoi dans tout ce qui dépend néceſſairement de ce méchaniſme qui occaſionne les ſenſations, il ne faut ni louer ni blâmer perſonne avec excès, parce qu'enfin, l'on ne peut voir qu'avec ſes yeux, comme on ne peut entendre qu'avec ſes oreilles. *Le P. Malebranche*, dit-on, *ne pouvoit lire un Diſtique ſans bâiller, & Locke qui raiſonnoit quelquefois ſi géométriquement, tomboit en ſyncope à l'aſpect d'un calcul de quatre chiffres.* La vûe d'une botte de foin réjouit le cheval ; elle eſt moins qu'indifférente au chien & à un grand nombre d'autres animaux, parce que la nature intelligente n'a mis ce qui peut leur occaſionner d'agréables ſenſations que dans les alimens ou dans ce qui ſert à la multiplication de leurs eſpeces ; & par une ſuite de leur

deſtination, ils ne connoiſſent que cela. Ce n'eſt pas ſeulement la laideur de l'araignée qui nous cauſe de l'averſion ; c'eſt ſa nature nuiſible à celle de notre corps ; car l'huitre que nous avalons avec délice n'eſt pas aſſurément plus belle . . . Ce qui prouve invinciblement que les combinaiſons de la matiere ne ſont que relatives, & que cette ſubſtance n'a rien de plus dans ſa nature que la forme, laquelle n'a de perfection elle-même ou d'imperfection que par l'analogie, qu'elle a ou qu'elle n'a pas avec les corps animés, en tant qu'animés.

Quant à ce que le *Matérialiſte* établit que perſonne, juſqu'à préſent, n'a pu encore déterminer de combien d'opérations le corps humain, en tant qu'il eſt corps organiſé, eſt capable par les ſeules loix du mouvement, de même que par les combinaiſons de ſes parties ; cela ne décide rien contre la réalité de l'action de l'ame ſur le méchaniſme ; puiſque les *danſeurs*, *ſauteurs*, *voltigeurs*, *faiſeurs de tours de force & d'adreſſe*, démontrent clairement par des faits que l'ame humaine tire de ſon corps à-peu-près ce qu'elle veut, mais tou-

jours dans un dégré proportionné à la ſtructure. Les opérations étonnantes des *ſomnambules*, leſquelles opérations pourtant conſiſtent preſque toutes à deſcendre ou à monter d'une façon périlleuſe, ne prouvent rien, ſinon que la crainte de faire une ſotiſe eſt ſouvent l'unique raiſon de celles que fait l'ame... Un homme paſſera hardiment ſur une planche large de ſix pouces, au-deſſous de laquelle il y aura un précipice, pourvû que les deux côtés de ce ſentier étroit ſoient cachés à ſes regards, & qu'il ignore l'artifice : le même homme ne paſſera pas ſans trembler & ſouvent ſans ſe précipiter ſur une planche trois fois plus large, ſi le péril eſt à découvert ; ce qui prouve aſſurément que le péril n'eſt le plus ſouvent que dans l'imagination, dans la réflexion ou dans la diſtraction de l'ame qui veut toujours penſer à pluſieurs choſes, lorſqu'il ne faudroit s'occuper que d'une ; & certainement de telles affections ne peuvent aucunement regarder le corps. Tous les animaux, à l'exception de bien peu, nagent naturellement, & ſe ſauvent du naufrage quand le trajet eſt propor-

tionné à leurs forces ; & ſi l'homme veut nager, il faut qu'il apprenne : il eſt cependant mieux taillé pour nager qu'aucun d'eux ; mais il connoît un péril qu'ils ne voyent pas comme lui dans toute ſon étendue ; & voilà pourquoi il faut qu'il ſe familiariſe avec le péril, par l'exercice & l'habitude... On a vu des foux ſe tirer de l'eau à la nage, qui ſe ſeroient infailliblement noyés dans leur bon ſens. Un ſourd à l'armée n'eſt pas effrayé d'une bordée de canons, parce qu'il n'entend rien ; mais il eſt effrayé de ce qu'il voit : ôtez-lui la vue, il n'aura peur que de ce qu'il ſentira. Ainſi l'ame d'un *ſomnambule*, qui ne craint, ni ne réfléchit, parce qu'elle n'a qu'un objet, & qu'elle n'eſt point diſtraite par aucun autre, tous les ſens extérieurs étant liés, peut, pour cette raiſon, faire exécuter à ſon corps certaines opérations hardies qui ne réuſſiroient pas hors du ſommeil, par la raiſon contraire. Certains genres de folie ou de maladies violentes produiſent à-peu-près le même effet. Pourquoi les hommes dont la profeſſion eſt périlleuſe ſont-ils de ſens froid, pendant que les autres

ſouffrent à les voir, & ne peuvent s'empêcher de trembler pour eux ? Ce n'eſt aſſurément que parce qu'ils ſe ſont familiariſés par l'exercice, & de bonne heure, à l'impreſſion effrayante des objets, c'eſt-à-dire, aux ſenſations fâcheuſes que l'aſpect du péril occaſionne aux autres : c'eſt une vérité d'expérience commune . . . D'où il réſulte, que ſi, juſqu'à préſent, on n'a pas encore déterminé de combien d'opérations un corps eſt capable par les ſeules loix du mouvement, & par les combinaiſons du méchaniſme ; c'eſt qu'il n'a pas encore été poſſible de déterminer combien l'ame humaine peut avoir de volontés, de déſirs, de paſſions violentes, & de caprices différens ; d'autant que le corps ne fait jamais rien que ce que celle-ci lui fait faire. A l'égard des bêtes que *Spinoſa* apporte encore pour exemple à l'endroit cité plus haut ; rien n'eſt moins décidé qu'elles ſoient des machines : & il n'en croyoit rien lui-même (*a*). Outre qu'il eſt très-prouvé

(*a*) *Non nego bruta ſentire.* Ethic. Part 4. Prop. 7. Vid. Schol.

qu'elles ſont effrayées du péril, & que comme nous, ou à-peu-près, elles ſe familiariſent avec lui. Un chien ordinaire tremble de tous ſes membres ſur le faîte d'un bâtiment, où celui d'un *Couvreur* dort tranquillement de même que ſon maître, & par la même raiſon que ſon maître ; *proportion gardée.*

CHAPITRE XXXIII.

Fauſſeté du principe ſur lequel les Matérialiſtes appuyent la poſſibilité de l'homme, machine naturelle.

QUANT au méchaniſme naturel du corps humain dans lequel les *Matérialiſtes* voudroient faire conſiſter la vie, la penſée & le raiſonnement par la mauvaiſe conſéquence qu'ils tirent, que ſi les hommes, tout bornés qu'ils ſont, ne laiſſent pas de faire des automates qui imitent un certain nombre de nos opérations extérieures, à plus forte

raiſon la nature, dont l'artifice eſt infiniment ſupérieur au nôtre, peut-elle produire des corps, qui, en vertu de l'organiſation, & d'une certaine organiſation déterminée, ſe meuvent d'eux-mêmes, ſentent, connoiſſent, raiſonnent, & qui enfin, pour être ainſi modifiés, ſoient attachés à leur forme actuelle qu'ils conſervent & maintiennent autant qu'il eſt en eux (*a*).

Nous diſons, qu'il faut que les partiſans de l'*homme machine naturelle*, de deux choſes nous en accordent néceſſairement une; c'eſt-à-dire, qu'ils déclarent ſi la nature eſt une cauſe intelligente ou aveugle.

S'ils accordent que ce qu'ils appellent la *nature* eſt une cauſe ſouverainement intelligente, c'eſt-à-dire, qui connoît infiniment ſon exiſtence & ſon eſſence, qui agit avec une puiſſance illimitée;

(*a*) *Quod ſentit, quod agit, quod cogitat, nihil eſſe, niſi corpus unum & ſimplex, ita figuratum, ut temperatione naturæ vigeat, ſentiat & cogitet, Dicæarchus exponit.* Tuſcul. Quæſt. Lib. 1. n. 21.

Toutes ces opinions nouvelles ſont très-anciennes.

nous leur demanderons ſi cette connoiſſance infinie que la nature a d'elle-même, & de tout ce qu'elle produit; ſi cet artifice inimitable avec lequel elle combine toutes les différentes organiſations; ſi cette variété inexplicable qu'elle mêle dans ſes compoſitions; ſi la puiſſance incompréhenſible avec laquelle elle balance l'Univers par des mouvemens réglés, périodiques & conſtans; nous leur demanderons, dis-je, ſi tous ces attributs ſuprêmes, dont la ſpéculation confond &, pour ainſi dire, anéantit l'entendement, ſont auſſi les effets de la matiere organiſée; enfin, ſi cette cauſe premiere & univerſelle de tout ce qui exiſte, doit auſſi la connoiſſance infinie qu'elle a d'elle-même & de tous ſes ouvrages au méchaniſme de ſes parties.

S'ils répondent affirmativement, nous leur demanderons par quelle autre cauſe ce méchaniſme ſi univerſel & ſi étonnant aura été combiné; car il n'aura pu être ſa cauſe efficiente à lui-même, pour ſe donner cet arrangement en vertu duquel il connoît ſon exiſtence & ſon eſſence

dans toute l'infinité de ſon étendue (*a*). Ils n'oſeront dire qu'il eſt l'effet d'une autre cauſe ſupérieure ; car la difficulté demeureroit dans ſon entier. Il faut donc de néceſſité abſolue qu'ils confeſſent que cette cauſe premiere & univerſelle qu'ils appellent la nature, eſt une intelligence, une raiſon ſuprême qui exiſte indépendamment, c'eſt-à-dire, ſans autre principe que la néceſſité de ſon exiſtence, & qui ſoit eſſentiellement diſtinguée de la matiere, à laquelle elle eſt ſupérieure, & ſur laquelle elle agit à volonté, comme lui ayant donné l'exiſtence ... Et voilà l'*Eſprit Créateur*, l'Etre univerſel & intelligent que nous appellons Dieu. Or en admettant, comme il faut néceſſairement l'admettre, la ſpiritualité de cette ſubſtance univerſelle intelligente, on admet par la même néceſſité, ou du moins par une ſuite de

(*a*) *Id ſimplex eſt quod æternum ; partes namque componentes, naturâ & cognitione priores ſint oportet quàm id quod compoſitum eſt.* Spin. Epiſt. 40.

cette même néceſſité, la ſpiritualité de la ſubſtance créée qui penſe en nous, & que nous appellons l'ame humaine. Et quand il ſeroit vrai, (comme il l'eſt en effet), que Dieu en vertu de ſon deſpotiſme ſur la matiere, comme en vertu des reſſources de ſon intelligence infinie, pourroit créer des corps organiſés propres à exécuter tous les mouvemens & toutes les opérations extérieures de l'homme; il ne s'enſuivroit pas que cette même organiſation pût leur donner le ſentiment & l'intelligence; car il reſteroit toujours à demander par quelle autre combinaiſon particuliere ces machines naturelles ſeroient parvenues à ſçavoir comme celui qui les a faites; 1° qu'elles exiſtent; 2° que ce n'eſt pas par elles-mêmes; 3° qu'elles ne ſont que des machines; 4° que leur Auteur eſt d'une nature eſſentiellement diſtinguée de la matiere; 5° que quoiqu'elles ne ſoient elles-mêmes que matiere; elles ſçavent néanmoins diſtinguer la matiere d'avec l'eſprit, & connoiſſent qu'il eſt auſſi eſſentiel à celle-là d'avoir des parties & de l'extenſion, qu'à celui-ci de n'en point avoir.

S'ils disent au contraire que par la *nature* ils (*a*) entendent un principe nécessaire, qui étant destitué de connoissance & de liberté agit de maniere que tout est entraîné par l'ordre tout-puissant de cette nécessité, la premiere des causes ; en sorte que tous les différens arrangemens de la matiere après avoir paru un tems sous une forme sont détruits par cette même nécessité aveugle qui les a produits, pour reprendre d'autres combinaisons & reparoître sous une nouvelle forme qui ne sera pas plus constante, comme les nuages qui s'élevent dans l'atmosphere, qui prennent successivement mille figures bizarres aussi peu stables les unes que les autres : & conséquemment qu'il ne faut point rechercher une autre cause universelle & unique de tous les êtres que l'existence de la matiere, & la vicissitude éternelle & absolue de ses change-

(*a*) *Naturam* (*ait Strato*) *vim in se habere gignendi, sed eam nec sensum habere ullum, ut intelligamus omnia esse suâ sponte generata.* Apud Plut. Vid. Straton.

mens (*a*) ;

mens (*a*) ; nous allons examiner les conſéquences qui réſultent naturellement de ce principe.

CHAPITRE XXXIV.

Qu'un principe aveugle ne produit point d'effets intelligens ; ou, qu'un effet ne ſçauroit être plus grand que ſa cauſe.

LES *Matérialiſtes* déclarent que leur principe agit néceſſairement, & qu'il eſt aveugle ; mais qu'ils diſent donc, s'ils ne veulent pas être regardés eux-mêmes comme des aveugles, par quel ſingulier hazard les effets de ce principe, qui ſont les hommes, ont la connoiſſance & la liberté ; ou du moins l'idée

(*a*) *Sors illis pro Deo eſt quâ Deus ipſe negatur.* Plin. Lib. 2. Cap. 7.

Nihil eſt quod toto perſtet in orbe.
Cuncta fluunt, omniſque vagans formatur imago.
Et nova ſunt ſemper ; nàm quod fuit ante, relictum eſt,
Fitque quod haud fuerat, &c.
Ovid. Metam. Lib. 15. Fab. 5.

de la liberté, ſi, comme les *Fataliſtes* le prétendent, elle n'exiſte pas. Le principe a fait plus que lui ! Il ignore ſon exiſtence, & nous, qui ne ſommes que ſes foibles productions, non-ſeulement nous n'ignorons pas notre exiſtence, mais nous n'ignorons pas même la ſienne ! Il eſt aveugle, il ne le ſçait pas ! Et nous le ſçavons. Il agit néceſſairement, c'eſt-à-dire, ſans aucune connoiſſance, ſans même aucun ſentiment de ſon action ! Et nous, qui ne ſommes que de très-petites parcelles de ce grand Tout, non-ſeulement nous connoiſſons ſon action & la nôtre, mais nous connoiſſons encore celle de nos ſemblables (*a*) ! La néceſſité exclud chez lui toute liberté ; & nous autres, en vertu d'un certain arrangement qu'il n'a pas, & cependant qu'il nous a donné, non-ſeulement nous avons une idée très-claire de cette liberté qu'il n'a pas ; mais nous la poſſédons même à une infinité d'égards ;

(*a*) Vid. Prop. 9. Princip. Carteſ. Part. 1. *Deus eſt ſummè intelligens. Si enim intellectio de Deo negetur ; non poterit ullum intellectum creare.* At. &c.

nous faiſons de notre machine à peu-près ce que nous voulons ! O effet prodigieux de l'arrangement des ſubſtances particulieres qui les rend infiniment ſupérieures à la ſubſtance univerſelle ! *O l'utile découverte qui nous rend égaux aux dieux*, chantoit autrefois *Lucrece*, ce Patriarche des *Matérialiſtes* de ſon tems ; ſans ſçavoir plus ce qu'il diſoit que ceux d'aujourd'hui (*a*) ! Car ſi aucun être que l'homme ne penſe dans la nature, il en eſt véritablement le Dieu. Mais il reſte toujours à demander par quelle fatalité bizarre & inexplicable la ſubſtance univerſelle productrice de tant de machines qui ſentent, qui connoiſſent, qui inférent, qui raiſonnent à perte de vue ſur leur exiſtence & ſur la ſienne, peut-elle ſeule ignorer qu'elle exiſte ? Peut-elle ſeule être privée de ce ſentiment intime qu'elle donne avec profuſion à tant de combinaiſons qui ne ſont que ſes effets ? De ce que l'homme penſe dans la nature, il eſt certainement bien fondé à croire que d'autres

(*a*) *Nos hæc æquat victoria Cœlo.* Lucr. de Rerum. Nat. Lib. 1.

êtres intelligens & plus parfaits que lui peuvent penſer auſſi dans la nature ; & par dégrés il peut s'élever juſqu'au premier Etre penſant & intelligent. Le *Matérialiſte* fait tout le contraire ; car de ce qu'il penſe dans la nature, il en conclud l'impoſſibilité de l'exiſtence d'un autre être intelligent & plus parfait que lui dans la nature (*a*) . . . Cependant, ſans ſortir de l'eſpace très-circonſcript qui lui eſt aſſigné dans la nature, il peut remarquer quelle inégalité d'intelligence il ſe trouve quelquefois entre un *homme*, & *un homme ; entre un Philoſophe comme lui*, & *un Artiſan groſſier.*

Quoique nous ſçachions peu de choſes, il en eſt une du moins que nous ſçavons invinciblement ; nous avons le dernier dégré de conviction que nous exiſtons . . . Et notre cauſe productrice ou efficiente ignore qu'elle eſt, & qui elle eſt. Nous doutons, il eſt vrai, de

(*a*) *Dei exiſtentia demonſtratur ex eo, quòd nos ipſi habentes ejus ideam, exiſtamus.* Princip. Phil. Carteſ. Part. 1. Prop. 7.

beaucoup de choſes ; mais c'eſt dans ce doute-là même que nous trouvons une certitude infinie. Le Pyrrhoniſme pouſſeroit très-inutilement ſa bizarrerie, juſqu'à vouloir rendre cette certitude ſuſpecte. Outre que les ſuppôts de cette ſecte ſinguliere ne ſont pas tant des gens qui ne croyent rien, que des gens qui s'efforcent de ne rien croire.

Nous ſçavons donc, avec une certitude infinie, que nous exiſtons... Mais ſeroit-il poſſible qu'il n'y eût pour nous que cette certitude à avoir ? Où nous conduira-t-elle ?... Nous voilà donc poſés ſur la terre & ſur nos deux pieds, ſans ſçavoir par qui, ni comment, ni pourquoi nous exiſtons... Hé ! que m'importe mon exiſtence à ce prix ? Il n'eſt pas poſſible, *répond le Matérialiſte*, de parvenir à cette connoiſſance, n'étant que la très-petite partie d'un Tout infini, comment voulez-vous comprendre ce Tout ? Jouiſſez de votre exiſtence & de ce qui eſt en votre poſſeſſion, pendant que vous le tenez. *Umbræ enim tranſitus eſt tempus noſtrum, & poſt hoc erimus tanquam non fuerimus*

mus (*a*) . . . Mais, *répondrai-je au Matérialiſte*, prêtez-moi vos ſentimens & votre tour d'imagination. J'ai une extrême envie de ſçavoir pourquoi, & par qui j'exiſte. Vous ne le ſçaurez jamais, réplique-t-il, & il ne vous reſtera que le déſagrément d'avoir ſotement vécu . . . Mais enfin, inſiſterai-je, voyons ſi effectivement il n'y a rien de plus à ſçavoir pour moi, ſinon que j'exiſte ; la choſe eſt aſſez de conſéquence . . . Voici donc ce que je demande au *Matérialiſte* . . . Concevez-vous qu'il ſoit poſſible que dans tout ce vaſte Univers, j'entends même celui que nous ne connoiſſons pas, & en comparaiſon duquel celui que nous appellons le nôtre, n'eſt qu'un point ? Concevez-vous qu'il ſoit poſſible que dans toute cette immenſité, laquelle eſt une énigme pour nous, il n'exiſte aucun Etre ſupérieur qui ſçache le mot de cette énigme ? Quoi l'Univers exiſte, ſans que qui que ce ſoit ſçache, par qui,

(*a*) *Sap. Cap.* 2.

pourquoi, & comment il exiſte !... Mais pourquoi ſçavons-nous que nous exiſtons ? Vous le ſçavez, *répond le Matérialiſte*, mais vous ne parviendrez jamais à découvrir par qui vous exiſtez, pourquoi, ni comment. Mais, lui répliquerai-je, le Principe ne doit pas l'ignorer ; car pourquoi nous, qui ne ſommes que ſes effets très-bornés, n'ignorons-nous, ni notre exiſtence, ni la ſienne ?... C'eſt trop préſumer de la patience & de la ſimplicité des gens que de ſe perſuader qu'ils ſe contenteront de raiſons qui méritent ſi peu ce nom.

Le *Pyrrhoniſme*, comme nous l'avons obſervé tant de fois, peut bien s'étendre juſqu'à douter de l'exiſtence réelle de toutes choſes ; mais il n'ira jamais juſqu'à ſoupçonner d'incertitude ou de fauſſeté l'exiſtence du *Moi*... Or s'il ne peut aller juſques-là, comment pourra-t-il aller juſqu'à douter de l'exiſtence réelle de la cauſe par laquelle le *Moi* exiſte ?.... Or ſi je ſçais, ou plutôt puiſque j'ai, de mon exiſtence, la conviction la plus invincible, par quels raiſonnemens raiſonnés & raiſonnables

pourra-t-on m'amener à croire que la cauſe de mon exiſtence ne connoît, ni la ſienne, ni la mienne ? Par quel argument me prouvera-t-on, que dans cette circonſtance unique, l'effet eſt infiniment ſupérieur à ſa cauſe ; on dit infiniment, car il n'y a pas moins qu'une diſtance immenſurable, pour ainſi parler, entre ce qui connoît eſſentiellement ſon exiſtence, & ce qui l'ignore eſſentiellement.

Spinoſa s'entend-t-il, & peut-il ſe faire entendre, lorſqu'il établit que l'*Intelligence univerſelle* n'eſt autre que celle qui ſe trouve généralement répandue dans chacun des êtres particuliers penſans (*a*) ? Que cela veut-il dire, ſinon que chaque intelligence particuliere fait partie de l'Intelligence univerſelle ; comme un cheveu fait partie du corps ; comme un grain de ſable fait partie d'un bâtiment ? Mais comment

(*a*) *Intellectus actu infinitus ad naturam naturatam, non verò ad naturantem, hoc eſt ad Deum, referri debet.* Ethic. Part. 1. Prop. 31.

accorder cette idée avec celle qu'il veut donner des attributs infinis de cette Intelligence ſuprême ? Où trouve-t-on dans les hommes cette puiſſance & cette ſageſſe infinie ? Il faut, répond-t-il, conſidérer l'enſemble, & non pas les parties ; mais il eſt aiſé de lui répliquer, qu'une milliaſſe de foux ne fera pas plus un ſage, qu'une milliaſſe d'aveugles ne fera ſeulement un borgne... La bévue de *Spinoſa*, ſi tant eſt qu'il n'ait pas été pouſſé d'un malin vouloir, conſiſte en ce qu'il a cru pouvoir argumenter de la ſubſtance matérielle univerſelle à la ſubſtance ſpirituelle univerſelle, pour en conclure, que comme tous les corps particuliers ne ſont que des modes de l'extenſion univerſelle ; de même, toutes les intelligences particulieres ne ſont que des modes de l'intelligence univerſelle (*a*) : D'où il réſulte que tous les

(*a*) *In rerum naturâ non niſi una ſubſtantia datur eaque infinita... Hinc ſequitur rem extenſam, & rem cogitantem eſſe Dei attributa.* Ethic. Part. 1. Prop. 14. 15. Vid. Schol.

êtres penſans étant égaux & bornés, aucun d'eux conſéquemment, ne ſçait, ni pourquoi, ni pour qui, ni comment, lui & les autres exiſtent . . . A les prendre tous enſemble, ils ont une ſcience infinie ; & chacun en particulier, une ignorance profonde.

Pour nous, qui avons de l'exiſtence & de l'eſſence divine une idée très-réellement diſtinguée de l'idée que nous avons de notre exiſtence & de notre eſſence particuliere, qui, en conſéquence ne nous regardons point comme les attributs de la divinité, mais comme de ſimples effets de ſa volonté abſolue & toute-puiſſante ; voici comme nous argumentons . . . Je penſe, donc je ſuis ; je ſuis, donc il y a une cauſe premiére. Du ſentiment intime que j'ai de mon être qui eſt borné, j'infere la connoiſſance intime & univerſelle que la cauſe premiere a néceſſairement & eſſentiellement de ſon être qui eſt infini. Donc puiſque je ſçais avec une certitude invincible que j'exiſte ; Dieu ſçait avec une certitude infinie, non pas dans chacun des hommes, ni dans tous enſemble ; mais dans ſon eſſence unique &

indépendante, non-seulement qu'il existe, mais pourquoi & comment tout existe : donc si l'Univers est une énigme pour nous, il est le seul, par essence, qui doive en sçavoir le mot. Ainsi il connoît l'Univers & tout ce qu'il contient, plus intimement que je ne me connois moi-même. Ainsi la connoissance que Dieu a de lui-même & de tout ce qu'il a créé étant infinie, celle de toutes les créatures doit donc être conséquemment bornée à sçavoir invinciblement qu'elles existent, & que Dieu existe ; sa volonté étant que cette connoissance seule nous fût essentielle, & que toutes les autres dépendissent de celle-là.

Ainsi la cause aveugle & nécessairement agissante que les *Matérialistes* appellent la nature, n'existe pas même dans leur imagination, puisque tout ce qu'ils en disent se détruit de soi-même, & qu'ils se trouvent dans l'impossibilité de la démontrer par des conséquences raisonnées ; Dieu n'ayant pas permis qu'un système qui lui est aussi injurieux, fût même susceptible de quelque apparence de probabilité.

CHAPITRE XXXV.

Que le ſyſtême de la matiere penſante révolte la raiſon & choque le ſens commun.

LES Philoſophes matérialiſtes ont cru abréger le chemin en attribuant tout uniment la penſée & l'intelligence à la matiere organiſée, plutôt qu'à une ſubſtance ſimple & immatérielle. Parce, diſent-ils, qu'ils ne peuvent concevoir cette ſubſtance ;

Au lieu qu'ils conçoivent clairement ce que c'eſt qu'*un arrangement de parties*, qui premiérement ſçait qu'il eſt un *arrangement de parties ;* enſuite qui raiſonne ſur la cauſe de ſon exiſtence, ſur la production & ſur la ſtructure de l'Univers dont il prend les dimenſions le compas à la main. Ils conçoivent clairement ce que c'eſt qu'*un Méchaniſme* qui fait des obſervations, des ſupputations, des calculs infaillibles ſur la régularité conſtante, comme ſur l'irrégula-

rité apparente des corps céleſtes, qui en conſéquence fait des prédictions qui ne manquent jamais d'avoir leur accompliſſement, à une minute, à une ſeconde près; qui, dès la premiere apparition d'une Comete, trace, par une méthode certaine que ce méchaniſme s'eſt faite à lui-même, la route que tiendra ce météore, & le tems de ſa durée. Ils conçoivent clairement ce que c'eſt qu'*un aſſez petit volume de matiere combinée*, qui a inventé, & qui invente tous les jours des machines, c'eſt-à-dire, d'autres combinaiſons, par le moyen deſquelles il franchit l'eſpace immenſe que la nature, cette cauſe aveugle, a mis entre le ciel & la terre. Ils conçoivent clairement ce que c'eſt qu'*une machine*, qui, après avoir obſervé avec une autre machine, la marche & toutes les différentes poſitions des corps céleſtes; qui, après avoir curieuſement inventorié avec l'organe viſuel multiplié par ſon induſtrie, toutes les différentes compoſitions, toutes les différentes conſtructions des animaux & des végétaux; & après avoir fait la décompoſition de ceux-ci, la diſſection de

ceux-là, revient ſur elle-même pour examiner le rapport harmonieux de ſes parties, & raiſonner ſur leur nature, leurs propriétés, leurs uſages, leurs opérations, leur deſtination; & qui enfin, pour en mieux reconnoître l'artifice, ſe déſunit & ſe démonte elle-même piéces par piéces. Les *Matérialiſtes* conçoivent nettement ce que c'eſt qu'*une organiſation* qui a inventé les Arts, les Métiers, qui fait chaque jour les découvertes les plus ſurprenantes, & en même tems les plus utiles à ſon bien-être; qui, par ſon adreſſe aſſervit la nature, cette même ſubſtance univerſelle dont elle n'eſt qu'un point, à ſes volontés comme à ſes caprices. Ils ſçavent ce que c'eſt qu'une *modification* qui fait des raiſonnemens conſéquens ſur la nature de ce qui penſe en elle, ſur ſon principe, ſur ſa deſtination; qui eſt invinciblement convaincue qu'elle exiſte; qui ne l'eſt pas moins, que ce n'eſt pas par elle-même; qui, quoique ſubſtance matérielle, a puiſé, par un hazard ſingulier, dans ſon propre fond l'idée d'une autre ſubſtance qui exclud eſſentiellement l'idée de la ſienne. Ils ſçavent en-

ſin ce que c'eſt qu'*un arrrangement de parties* qui murmure ſouvent contre le ſort, cette néceſſité aveugle & inévitable ; un arrangement de parties qui n'eſt preſque jamais content de ſon état ; qui eſt affligé du *paſſé ;* accablé du *préſent*, effrayé de l'*avenir* ; mais qui ſurtout craint certains malheurs plus que ſa deſtruction.

Voilà ce que les *Matérialiſtes* conçoivent ſans effort ; rien à les entendre, n'étant plus ſimple... Piqués de l'ironie, ils nous reprocheront que nous ne comprenons pas mieux cette ſubſtance qui penſe en nous, & que nous diſons être *immatérielle ;* mais ils auront tort, parce que ſi nous ne l'imaginons pas, nous la connoiſſons ; ſi nous ne la voyons pas, nous la ſentons ; & le ſentiment intime que nous en avons néceſſairement eſt infiniment plus fort que toutes les frivoles conjectures qu'ils établiſſent ſans principes & ſans preuves ſur les propriétés de la matiere ; puiſqu'il eſt beaucoup plus concevable qu'un homme puiſſe douter de l'exiſtence de ſon corps, que de douter de la ſienne, c'eſt-à-dire, de celle de ſon ame ; laquelle eſt

cette même ſubſtance, qui doutant de de l'exiſtence de ſon corps ne ſçauroit parvenir à douter de la ſienne. Car enfin ſi ce qui penſe dans l'homme eſt un mode de la matiere; on demande par quel autre arrangement tous ces modes ſe rapportent-ils à convenir chacun pour ſoi de leur exiſtence particuliere; & pourquoi juſqu'à ce jour pluſieurs ayant écrit pour déſabuſer les hommes de l'exiſtence réelle de leurs corps, aucun ne s'eſt encore aviſé d'écrire pour prouver à ceux qui exiſtent, qu'ils ſe trompent & que leur exiſtence n'eſt pas réelle. Il faut donc que les *Matérialiſtes* ſuppoſent encore le mode du mode, l'arrangement de l'arrangement, la combinaiſon de la combinaiſon, à l'infini. Ce n'eſt point, comme nous l'avons obſervé tant de fois, le corps qui dit mon corps; ce n'eſt pas lui qui eſt le *Moi*. Ce n'eſt rien de tout ce qui eſt le corps; c'eſt une ſubſtance propriétaire du corps, laquelle en eſt ſouvent contente, quelquefois mécontente, juſqu'à ſouhaiter d'en être délivrée, & juſqu'à s'en délivrer d'autorité; c'eſt une ſubſtance ſupérieure au méchaniſme, laquelle ſou-

vent le réforme, le répare, y retranche, y ajoute en ſa maniere & ſelon ſes facultés les parties qui y manquent. Les bras, les jambes, les yeux, les nez, les dents poſtiches; les *acouſtiques*, les lunettes en ſont des preuves auſſi frappantes que communes; c'eſt donc quelque choſe enfin qui fait dans cette maiſon organiſée l'office de *propriétaire*; mais comment confondre la maiſon avec le propriétaire, ou le propriétaire avec la maiſon?

Pluſieurs Philoſophes dans le Chriſtianiſme, croyent, que l'extenſion peut devenir, par la volonté divine, capable de penſer. Ce ſont même des Philoſophes d'un très-grand eſprit & d'une profonde méditation. Mais ils ne voyent pas que ſur un tel fondement les anciens Payens ont pu s'égarer, juſqu'à dire que la matiere ſeule eſt éternelle. On ne préviendra pas l'inconvénient en diſant que la matiere ne devient penſante que par un don tout particulier de Dieu; ce correctif n'empêcheroit pas qu'il ne fût vrai que la matiere, de ſa nature, eſt capable de penſer comme d'acquérir la forme, & qu'il ne s'agit que de la

modifier d'une certaine façon ; d'où il s'enſuivroit qu'une matiere éternelle ſans intelligence, mais non pas ſans mouvement, auroit pu produire, ſelon l'ancien ſyſtême, les dieux & les hommes.

CHAPITRE XXXVI.

Preuves de la ſpiritualité de l'ame, par l'expérience.

NOUS ſommes convenus vous & moi, que pour me faire remarquer *certain effet* entre pluſieurs qui me ſont inconnus, vous y traceriez une ligne à laquelle perſonne ne pourroit faire attention que *Moi*... Les effets me paſſent dans les mains au tems fixé par la convention, & je reconnois l'effet ſur lequel vous voulez que tombe mon choix... Or je demande ſi cette ligne tracée ſur l'effet en queſtion a le moindre rapport avec les paroles que nous avons employées pour faire notre convention, & au deſſein que nous avons

formé en conſéquence ? En a-t-elle davantage avec les organes qui ont articulé les paroles de la convention ? . . . C'eſt par l'entremiſe de l'œil que le ſigne convenu a été remarqué ; mais l'œil ou aucune des parties qui le compoſent ont-elles été pour quelque choſe dans la convention ? Eſt-ce même aucune partie du corps, ou le corps entier qui a fait, ou pu faire cette convention ? La *convention* peut-elle être admiſe entre les corps ? Ou ſi l'on l'admet, ſera-t-elle raiſonnable ? Ce que nous avons dit du ſigne convenu, ſe peut dire également de toutes les figures tracées que nous appellons *lettres ;* de toutes les figures géométriques ou algébriques, de tous les *ſymboles*, *emblêmes*, *alluſions*, *hiéroglyphes*, *chiffres*, *quipos*, leſquels n'étant que des ſignes arbitraires, mais convenus, parlent néanmoins clairement à l'ame, & lui font comprendre une infinité de choſes qui n'ont pas le moindre rapport avec ces ſignes.

La *convention* exclud elle ſeule toute idée de matiere, & admet néceſſairement l'intelligence ; parce qu'il n'y a

que des ſubſtances intelligentes qui puiſſent ſe communiquer leurs penſées & leurs deſſeins par des moyens qui n'ont nulle analogie aux penſées. Les quatre lettres dont nous formons le nom de *Dieu*, ont-elles quelque rapport à l'idée que nous avons d'une puiſſance & d'une ſageſſe infinie ?

Dans des ſiécles moins éclairés, on regardoit, comme des conventions tacites, certains rapports qui ſe trouvent entre quelques corps inanimés ; on les croyoit ſuſceptibles de ſympathie ou d'antipathie : mais la phyſique expérimentale, qui eſt elle-même une des grandes preuves de la diſtinction eſſentielle de l'ame d'avec toute matiere, nous a dévoilé toutes ces cauſes auxquelles on avoit donné le nom d'occultes, comme une définition qui mettoit exactement au fait. Ainſi ce n'eſt plus la *ſympathie*, c'eſt-à-dire, une ſorte de ſentiment qui unit l'aiman & l'acier ; ce n'eſt plus là *l'antipathie* qui rend l'eau contraire au feu ; ce ne ſont plus *certains eſprits aëriens* qui ſe plaiſent à répéter nos paroles ; l'*écho* n'eſt à-peu-près pour la voix ou le ſon, que ce que le miroir eſt

pour les objets. Comment les corps pourroient-ils ſe haïr ou s'aimer ? Ils ne ſentent ni ne connoiſſent ; tout dépend en eux du rapport des parties, au lieu que les opérations de l'intelligence ne peuvent conſiſter dans aucun arrangement méchanique ; & elles ont un progrès indéterminé. Les opérations de la la ſubſtance étendue, (ſi tant eſt qu'on puiſſe leur donner le nom d'opérations) ont des bornes qu'elles ne paſſent point ; leur uniformité eſt conſtante, la nature matérielle n'a point de progrès, elle ne fait que ſe répéter : toujours les mêmes *productions*, *condenſations*, *raréfactions*, *congélations*, *réſolutions* ; *Alternatives périodiques*, du *chaud*, du *froid*, du *ſec*, de l'*humide*. Qui a vu quatre ſaiſons, a vu toutes celles qui ſont paſſées, & toutes celles qui ſuivront. Les mêmes *phénomenes* ont lieu pareillement dans le corps humain ; mais l'intelligence les connoît, comme ceux de la nature ; & ni les uns, ni les autres ne ſe connoiſſent eux-mêmes : ils influent ſur le méchaniſme & occaſionnent à l'ame des ſenſations qui l'avertiſſent du bon ou du mauvais état

où il eſt ; mais il n'eſt pas concevable que des hommes ayent pu ſe perſuader que l'ame dût cette connoiſſance, qu'elle a de ſon méchaniſme, à la diſpoſition de ce même méchaniſme ; c'eſt-à-dire, que les différentes humeurs qui compoſent le corps humain, puiſſent être le principe des raiſonnemens que l'ame fait tous les jours ſur leurs qualités avantageuſes ou nuiſibles, afin de les corriger & de les maintenir dans un parfait équilibre (*a*) . . .

(*a*) Parce qu'Avicene établit que les eſprits animaux qui cauſent la joie, ſont lumineux, & que ceux qui cauſent la triſteſſe ſont noirs ; s'enſuit-il de-là que ces mêmes eſprits animaux connoiſſent cette diſtinction, & qu'ils ayent enſeigné cette belle découverte à Avicene ? *Vid. Pierre Petit. Diſſertat. de Hom. Nepenthe. pag. 89.*

CHAPITRE XXXVII.

Que le méchaniſme n'eſt point la cauſe efficiente ni productrice de la mémoire, mais ſeulement la cauſe occaſionnelle, comme de toutes les autres ſenſations ou opérations de l'ame.

VOUS dites, *reprend le Matérialiſte*, que la *convention*, toute ſeule, eſt une des meilleures preuves de la ſpiritualité de l'ame ; parce qu'il n'y a que des intelligences qui puiſſent ſe communiquer leurs penſées, par des moyens qui n'ont nulle analogie avec les penſées. Or la convention dépend uniquement de la *mémoire* ou de l'*imagination ;* & celle-ci n'eſt qu'un pur méchaniſme ; c'eſt une vérité d'expérience (*a*). Donc la convention n'eſt

(*a*) *Memoria eſt corporea ; nam à ſolis corporibus afficitur imaginatio.* Spin. de Intellect. Emend.

pas une preuve que l'ame eſt ſpirituelle ; mais qu'elle conſiſte uniquement dans le jeu du méchaniſme.

Nous répondons que la *mémoire* eſt une opération de l'intelligence, qui, dans ſon état actuel, c'eſt-à-dire, pendant qu'elle eſt unie à un corps, a beſoin pour cette opération, comme pour toutes les autres ſenſations, d'un méchaniſme ſur lequel elle agiſſe de concert avec les impreſſions des objets extérieurs. Mais nous ne confondons point l'agent avec le ſujet.

Pluſieurs perſonnes, ſans être pour cela *Matérialiſtes*, ſe perſuadent que la mémoire n'eſt qu'un méchaniſme proprement dit. Comme ſi cette faculté de l'ame ne conſiſtoit que dans un arrangement de parties. Mais c'eſt un manque d'attention de leur part ; d'autant que la ſubſtance qui ſe ſouvient, ne ſçauroit être autre que celle qui penſe ; autrement il faudroit autant d'ames qu'il y a d'opérations... Se ſouvient-on ſans penſer ? Et ſe ſouvenir, n'eſt-ce pas connoître & penſer ? Cette faculté, ou plutôt cette opération de la faculté, n'appartient pas moins à l'entendement que les autres.

Le

Le matériel de la mémoire, c'eſt-à-dire, le ſujet ſur lequel l'ame agit de concert avec les impreſſions extérieures, & qui lui occaſionne la ſenſation, que l'on appelle le ſouvenir, n'eſt autre que le cerveau ſur les fibres duquel le mouvement des eſprits animaux, c'eſt-à-dire, certaines parties ſubtiles du ſang deſtinées à cet uſage impriment les veſtiges ou les empreintes des objets extérieurs . . . Mais eſt-il bien aiſé de comprendre quelles ſortes d'images les *eſprits animaux* impriment ſur les fibres du cerveau, pour y renouveller à point nommé les idées des objets, ſans les confondre ; comme il arrive, quand l'impreſſion a été forte ?

Les partiſans de la mémoire corporelle, répondent, que quand nous avons repaſſé diverſes fois & avec attention ce que nous voulons retenir, les eſprits animaux accoutumés à paſſer & à repaſſer ſouvent par les mêmes pores ou canaux, les laiſſent ouverts, & y rentrent ſans effort pour ſe porter aux fibres du cerveau. Cela eſt fort bien. Voilà aſſurément le méchaniſme de la mémoire, c'eſt-à-dire, la cauſe matérielle

occaſionnelle de cette opération de l'ame que nous appellons le ſouvenir: *le mouvement des eſprits animaux qui paſſent & repaſſent fréquemment par les mêmes conduits pour aller frapper les fibres du cerveau.* Mais ne pourroit-on pas demander quelle cauſe les y fait ſi ſouvent paſſer & repaſſer quand nous voulons nous rappeller une choſe, ou lorſque nous voulons nous en imprimer le ſouvenir? Les eſprits animaux ont-ils une détermination qui leur ſoit propre? Agiſſent-ils avec deſſein? . . . C'eſt donc la ſubſtance penſante qui eſt le premier moteur des eſprits animaux; c'eſt ſon action qui leur fait renouveller les traces & répéter les mêmes mouvemens qui ont été imprimés ſur l'organe de la vue, de l'ouie, ou des autres ſens, lorſque les images y ont été tracées, à-peu-près comme nous preſſons le bouton d'une montre pour lui faire répéter les heures. Les veſtiges que les *eſprits animaux* impriment ſur les *fibres du cerveau*, ſemblables, en quelque ſorte, aux caracteres que la main trace ſur le papier ſont comme le regiſtre ou le répertoire que l'ame conſulte au be-

ſoin. Et voilà pourquoi l'ame qui n'y a jamais rien mis, n'y retrouve rien. Mais s'enſuit-il de-là, que lorſque l'on veut ſe rappeller une choſe oubliée, ou confondue avec mille autres; s'enſuit-il de-là, que ce ſoient ces veſtiges qui ſe recherchent & ſe débrouillent eux-mêmes & d'eux-mêmes par une détermination qui leur ſoit propre, c'eſt-à-dire, avec deſſein? La choſe oubliée que l'on veut ſe rappeller, ou la choſe confondue que l'on veut retrouver, eſt tout auſſi indifférente aux veſtiges conſidérés en eux-mêmes, c'eſt-à-dire, indépendamment de l'ame, que les veſtiges le ſont eux-mêmes à la choſe oubliée, ou confondue. Il n'y a que l'intelligence qui puiſſe y être intéreſſée, comme il n'y a que ſon action ſur les eſprits animaux qui puiſſe faire retrouver l'effet égaré ... L'ame alors fait à-peu-près dans la tête ce que fait un homme qui retourne mille papiers dans ſon cabinet pour en retrouver un ſeul ou pluſieurs dont il a beſoin, & qu'il ne ſe ſouvient plus où il a mis ... Or ſi cette perquiſition n'étoit que le jeu d'un pur méchaniſme qui ne dépendît point de la di-

rection de l'intelligence, on pourroit dire que les vestiges des esprits animaux qui sont les signes convenus de l'effet oublié ou égaré, se débrouilleroient par leur propre détermination ; ainsi ce ne seroit plus l'homme qui chercheroit le papier, mais le papier qui chercheroit l'homme.

Le *Matérialiste* répond qu'il y a des choses fâcheuses que l'on voudroit oublier, & dont on se ressouvient malgré soi ; preuve, ajoute-t-il, que la mémoire n'est qu'un méchanisme ... Or nous ne voyons pas pourquoi cette faculté de l'ame appartenant toute entiere à l'organisation, les autres lui seront étrangeres.

Cette objection n'est rien moins que conséquente ; car en disant que l'on se ressouvient de beaucoup de choses que l'on voudroit oublier, c'est dire en même tems qu'il y a beaucoup de choses que l'on oublie, & dont on voudroit se ressouvenir. Et l'un & l'autre prouvent également que les esprits animaux & les vestiges qu'ils impriment sont soumis à l'action comme à l'examen de l'ame, & ressortissent à son tribunal (*a*). Car

(*a*) *Mens corpora externa, à quibus cor-*

la ſubſtance qui voudroit oublier & qui ne le peut, eſt la même, en nombre, que celle qui voudroit ſe ſouvenir, & qui ne le peut, ſans action, dans l'un comme dans l'autre cas . . . Or quand cette ſubſtance veut oublier, & qu'elle ne le peut, ſera-t-on fondé à croire que ce ſoient les veſtiges qui voudroient s'effacer, mais qui ne peuvent en venir à bout? Ou quand la même ſubſtance veut rappeller une choſe oubliée, eſt-il concevable que ce ſoient les *eſprits animaux* qui voudroient réimprimer les *veſtiges effacés*? Si les veſtiges ſont entiérement effacés, ils ne ſont plus que comme des caracteres uſés qui deman-

pius humanum ſemel affectum fuit, quamvis non exiſtant nec præſentia ſint, contemplari tamen poteſt, veluti præſentia. Spin. Ethic. Part. 2. Prop. 17. Vid. Schol. Part. 3. Prop. 47. Vid. Schol. de Intellect. Emend. pag. 48.

Et il ſe contredit dans un autre endroit: *Ethic. Part. 3. Prop. 2. in Schol.* Où il dit expreſſément. *In mentis poteſtate non eſt recordari; & qui credunt mentem liberè quicquam agere poſſe, oculis apertis ſomniant . . . . Omnia enim fiunt ex legibus motûs & quietis.*

dent la refonte : s'ils ne ſont effacés qu'à demi, quelle intention peut-on leur ſuppoſer pour qu'ils veuillent ſe regraver plus profondément ; ou plutôt quel deſſein peut-on ſuppoſer aux eſprits animaux dans cette circonſtance ? Que leur importe les veſtiges qu'ils ne connoiſſent pas plus qu'ils ſe connoiſſent eux-mêmes ? . . . Tout ceci ne peut donc regarder que l'intelligence . . . . Lorſqu'un Muſicien veut retenir un air qu'il ne ſcait pas, eſt-ce la gorge, le goſier, le larynx, la trachée-artere qui modulent cette chanſon ? Sont-ce ces mêmes organes qui notent, pour ainſi dire, cet air ſur les fibres du cerveau, comme ſur un cylindre ? . . .

Ce ſont les *eſprits animaux*, *répond le Matérialiſte*, qui impriment cet air ſur les fibres du cerveau, & qui les y notent comme ſur le *cylindre* de nos orgues à manivelles.

Mais quel beſoin les *eſprits animaux* ont-ils de cet air ? Et d'ailleurs quelle puiſſance les fait agir & les détermine à noter cet air ſur les fibres du cerveau, ſi ce n'eſt pas l'ame ? Les *eſprits animaux*, dans leſquels les *Matérialiſtes*

voudroient faire consister l'essence de l'ame humaine, occasionnent, il est vrai, des sensations à l'ame par les mouvemens qu'ils impriment aux fibres du cerveau ; mais ils n'ont pas plus de part dans l'opération de l'intelligence que la bile ou la pituite. D'où il résulte que la substance qui se souvient ou qui oublie, est la même que celle qui voyoit & qui ne voit plus ; qui entendoit, & qui n'entend plus ; qui avoit du plaisir, & qui n'en a plus ; c'est-à-dire, qui n'éprouve plus toutes ces différentes sensations auxquelles nous avons donné des noms, lorsque les impressions qui les occasionnoient à l'ame n'ont plus lieu. Car par quelles bonnes raisons pourroit-on supposer aux esprits animaux, qui sont, il est vrai, les parties les plus volatiles de notre sang, mais qui sont du sang ; c'est-à-dire, de la matiere, une volonté d'agir, & une force déterminative préférablement aux autres parties du corps humain, puisque, comme toutes les autres parties du sang, ils s'évaporent tous les jours par la transpiration insensible, & se renouvellent conséquemment autant de fois ? Le besoin fréquent des

alimens, en eſt une preuve plus forte que toutes les démonſtrations. Donc le méchaniſme n'eſt ni la cauſe efficiencee ni productrice de la mémoire, mais ſeulement la cauſe occaſionnelle, comme de toutes les autres ſenſations. Voyons d'autres difficultés.

CHAPITRE XXXVIII.

Suite des obſervations ſur le Méchaniſme de la mémoire. Réponſes aux objections.

VOUS dites, *reprend le Matérialiſte*, que dans le méchaniſme de la mémoire, l'ame eſt le premier moteur des eſprits animaux ; que c'eſt ſon impreſſion qui leur fait répéter les mêmes mouvemens qui ont été imprimés ſur l'organe par les objets extérieurs; mais eſt-elle auſſi le premier moteur des ſouvenirs importuns ? Nous prétendons que tout arrive néceſſairement, & qu'ainſi il ne m'eſt poſſible de ne point vouloir dire ce que je dis actuelle-

ment (*a*) ; conſéquemment que c'eſt un cours d'eſprits animaux, qui met en action un autre cours d'eſprits, & celui-ci un autre : nous ajoutons que c'eſt là ce que nous appellons *motif*, comme nous appellons *liberté*, ce qui n'eſt que volonté ; qu'ainſi nous ne voulons jamais ſans motif, c'eſt-à-dire, que les eſprits animaux ſont toujours & néceſſairement déterminés par des impreſſions de corps de même nature, à ſe porter d'une ou d'autre maniere, en raiſon de l'impreſſion, aux fibres du cerveau. Que ſi de pluſieurs motifs qui nous pouſſent, un ſeul détermine, c'eſt qu'étant devenu le plus fort, en raiſon de l'impreſſion, il a dû avoir infailliblement ſon effet. Parce que, ſelon l'axiome, *toute cauſe donnée produit néceſſairement ſon effet quand une cauſe plus forte ne s'y oppoſe pas.* C'eſt ainſi qu'un chien, par exemple, attiré & néceſſairement déterminé par l'appât, & en même tems retenu par la crainte du châtiment,

(*a*) *Spin. Ethic. Part. 3. Prop. 2. Vid. Schol.*

obéit néceſſairement à cette crainte qui eſt devenu le motif ſupérieur.

Cet argument entortillé ſort de la Theſe ; car il n'eſt pas ici queſtion de la liberté de l'ame, mais de ſon action ſur le méchaniſme, néceſſaire ou non. Il s'agit pour le préſent de déterminer, ſi le méchaniſme eſt plus la cauſe efficiente de la mémoire que de toute autre opération intellectuelle ; c'eſt-à-dire, ſi le corps eſt plus ce qui ſe ſouvient, que ce qui penſe ; & ſi le ſouvenir eſt autre qu'une penſée déterminée à un objet abſent.

Peu m'importe, *réplique le Matérialiſte*, que vous appelliez le méchaniſme cauſe efficiente, ou productrice, ou occaſionnelle, pourvu que vous m'accordiez, (& il le faut bien,) que cette cauſe eſt toujours & néceſſairement ſuivie de ſon effet... Que devient alors cet empire de l'ame ſur les eſprits animaux ? Vous dites, que quand l'ame veut oublier & qu'elle ne le peut, il y auroit de la ſimplicité à croire que ce ſont les eſprits animaux qui voudroient effacer les veſtiges, mais qui ne peuvent en venir à bout... J'ignore ſi ce que

l'on appelle *eſprits animaux* veut, ou ne veut point; mais, en ſuppoſant leur exiſtence, je dis qu'un cours d'*eſprits animaux* ou de *fluides nerveux*, ſe détermine à l'oubli, tandis qu'un autre cours ſe détermine au ſouvenir. Vous dites que l'ame a un empire deſpotique ſur les eſprits animaux & généralement ſur tout le méchaniſme. Comment ferez-vous quadrer cette opinion avec une vérité de fait, qui eſt l'expérience connue de *M. de la Peyronie*? En examinant des bleſſés qui avoient une partie du crâne enlevé, il les privoit de tout ſentiment en appuyant ſeulement le doigt ſur la partie du cerveau que l'on appelle le *corps calleux*; & le doigt levé, le ſentiment revenoit auſſi-tôt .... Cela reſſemble infiniment à une montre dont on arrête quelque tems le reſſort: toute la machine reſte dans l'inaction; mais le reſſort n'eſt pas plutôt remis en liberté, que toutes les roues travaillent, & que l'aiguille reprend ſon mouvement en partant du point où elle étoit demeurée immobile.... Or ſi l'aiguille penſoit, & que ſa penſée conſiſtât dans le mouvement, auroit-elle raiſon de dire

que le méchaniſme n'eſt que la cauſe occaſionnelle de la penſée ou de la mémoire ?

Tout ce raiſonnement qui ne tend qu'à faire paſſer pour ignorans ceux qui refuſent l'intelligence à la matiere, & pour très-habiles, ceux qui ſoutiennent, ſans le croire, que, de ſa nature, elle peut être amenée à l'intelligence, ne prouve rien. Car ſi la cauſe eſt toujours & néceſſairement ſuivie de ſon effet dans les impreſſions qui occaſionnent le ſouvenir, il en eſt de même pour toutes les autres ſenſations ; & c'eſt l'article eſſentiel de la loi d'union.

D'ailleurs nous n'avons jamais dit que l'ame humaine eût, à tous égards, un empire deſpotique ſur ſon méchaniſme. Ce principe ſeroit démenti par l'expérience & la raiſon : nous diſons, au contraire, que l'ame n'eſt pas tellement maîtreſſe de ſes organes qu'elle puiſſe ſe diſpenſer de ne pas avoir une infinité de ſenſations involontaires, en raiſon des différentes impreſſions des corps extérieurs ſur l'organe ; mais nous mettrons toujours une différence eſſentielle entre la ſenſation & l'impreſſion que les *Ma-*

térialiſtes veulent toujours confondre.

Nous diſons que l'ame opere volontairement, lorſque ſans attendre l'impreſſion des corps extérieurs, elle excite en elle-même des ſenſations par les objets qu'elle imagine, & vers leſquels elle ſe porte par la volonté; ce qui ne peut ſe faire qu'en agiſſant ſur les eſprits animaux que ſon impulſion porte aux fibres ſur leſquelles les eſpeces ou images des objets ſont empreintes . . . L'expérience confirme qu'il ne tient qu'à nous de faire naître dans notre imagination des objets de triſteſſe & de joie (*a*).

Nous diſons que l'ame opere involontairement par une néceſſité qui ſuit de la loi d'union, lorſque les corps extérieurs, ſans attendre ſon conſentement, occaſionnent en elle des ſenſations par les impreſſions ſur l'organe; tels ſont les mouvemens imprévus de triſteſſe ou de joie; les mouvemens de ſurpriſe, les

(*a*) *Mens corpora externa & abſentia, veluti præſentia contemplari poteſt.* Spin. Ethic. Part. 2. Prop. 17. Vid. Schol. Tractat. de Intellect. Emend.

idées affligeantes, les ſouvenirs importuns & fâcheux.

Ainſi, comme il arrive ſouvent qu'elle retient involontairement dans ſon ſouvenir des choſes agréables ou fâcheuſes, parce que l'impreſſion des corps extérieurs n'eſt point ſoumiſe à ſon choix; de même il arrive ſouvent auſſi qu'elle grave dans ſon ſouvenir les objets qu'elle choiſit de préférence. Et, ni le ſentiment, ni l'intention qui accompagnent cette opération volontaire ou involontaire, ne peuvent aucunement appartenir à la nature du méchaniſme, qui ne connoît, ni la volonté, ni la contrainte.

L'ame, qui veut ſe ſouvenir & qui craint d'oublier, employe deux moyens pour y parvenir; les ſignes extérieurs; tels, par exemple, que les caracteres; & les ſignes intérieurs, qui ſont les veſtiges imprimés ſur les fibres du cerveau. Elle trace les premiers ſur le papier, par la médiation de la main; & les autres ſur les fibres du cerveau, par la médiation des eſprits animaux, ſur leſquels elle agit, comme elle agit ſur la main, proportion gardée, ſans que, ni la main, ni les eſprits animaux ſoient

pour rien dans ſon conſeil. Ce qu'elle a tracé ſur le papier pour le retrouver en ſon tems, n'occupe plus ſon imagination, c'eſt-à-dire, n'exige plus ſon action ſur les eſprits animaux, puiſqu'il n'y a point de veſtiges imprimés ſur les fibres. Ce quelle trace par les ſignes intérieurs lui coûte davantage, parce qu'il faut qu'elle opere ſur les eſpeces comme ſur les eſprits à pluſieurs repriſes pour imprimer les objets plus profondément; c'eſt une vérité d'expérience.

Il arrive auſſi quelquefois que les *eſprits animaux* déterminés par l'impreſſion des objets extérieurs tracent ſur les fibres du cerveau des ſignes intérieurs qui occaſionnent à l'ame des ſenſations involontaires & déſagréables toutes les fois que ces mêmes eſprits, mis en mouvement par cette même impreſſion, ſe porteront aux fibres ſur leſquelles les eſpeces ſont empreintes; & cela par une conſéquence de la loi d'union. Et il s'enſuit ſi peu de-là que la mémoire ſoit un méchaniſme indépendant de l'ame, qu'il y a toujours aſſez peu de mémoire, là où il y a peu d'entende-

ment (*a*), & que nous ne retenons jamais plus difficilement une choſe, que lorſque nous ne la comprenons pas. Ainſi que le méchaniſme ſerve à faire ſouvenir, ou à faire oublier, rien n'eſt plus vrai ; qu'il ſoit la ſubſtance qui ſe ſouvient, ou qui oublie ; rien n'eſt plus faux.

L'expérience de *M. de la Peyronie* ne décide rien, ſinon que, dans l'état actuel, l'intelligence humaine a beſoin d'un méchaniſme, qui, par l'impreſſion des objets, occaſionne en elle cette ſenſation qui conſtitue le ſouvenir, & non pas le ſentiment intime dont il n'eſt pas beſoin que l'on ſe ſouvienne pour l'affirmer ; puiſque très-ſouvent il arrive que longtems après on ſe ſouvient que l'on a ſenti & penſé, dans des états où l'on avoit cru d'abord qu'il n'étoit reſté aucun ſentiment. C'eſt une vérité d'expérience. A l'égard de la comparaiſon de la montre & de ſon aiguille, elle ne décide pas davantage que l'impoſi-

(*a*) *Memoria ope intellectûs corroboratur.* Spin. de Intellect. Emend.

tion du doigt sur le corps calleux ; parce que, si, selon l'hypothese, la montre pouvoit avoir le sentiment, il est démontré que, ni son méchanisme, ni son mouvement n'en pourroient être la cause productrice ou efficiente, mais seulement la cause occasionnelle de cette sensation qui constitue l'imagination & le souvenir.

La mémoire volontaire & l'oubli volontaire admettent nécessairement deux opérations opposées l'une à l'autre, mais qui partent toutes deux d'un principe qui ne peut se trouver aucunement dans le jeu du méchanisme, mais dans la force mouvante propre à la nature de l'ame, en vertu de laquelle elle peut agir sur le méchanisme jusqu'au dégré marqué par l'Auteur. La premiere consiste à agir sur les esprits animaux, pour que se portant aux fibres du cerveau ils y impriment les images des objets extérieurs, ou pour qu'ils les représentent à la réquisition de l'ame, si déja ils y sont imprimés ; & voilà le souvenir volontaire.

La seconde opération consiste de même dans une action de l'ame sur les esprits animaux pour les distraire ailleurs, &

les empêcher de se porter aux fibres où ils ne manqueroient pas d'entretenir les especes qui y sont empreintes ; & voilà l'oubli volontaire auquel l'ame parvient plus facilement, si elle employe les esprits à graver de nouvelles especes opposées aux anciennes ; car comme il y a un art pour se souvenir, il y en a pareillement un pour oublier ; & cette science ne peut avoir son principe dans le méchanisme qui n'est pas susceptible d'intention (*a*).

L'oubli involontaire consiste dans un défaut d'action sur les esprits animaux, de la part de l'ame distraite par d'autres objets ; en sorte que les particules subtiles ne passant que rarement, ou ne passant plus dans les canaux ou pores qui conduisent aux fibres, ces petits sentiers se rebouchent ; les images ou caracteres, faute d'être nourris par un certain aliment qui leur est propre, s'effa-

(*a*) *Memoria rei tristis, coercetur memoriâ rerum illarum, quæ hujus existentiam secludunt.* Ethic. Part. 3. Prop. 47. Vid. Schol.

cent ſur les fibres, & ce n'eſt que par une nouvelle action ſur les eſprits que l'ame peut parvenir à les faire revivre.

Le ſouvenir forcé, comme nous l'avons obſervé plus haut, conſiſte dans l'impreſſion déſagréable des objets extérieurs ſur l'organe, en vertu de laquelle impreſſion involontaire, les eſprits animaux, par une ſuite de l'action générale & naturelle de l'ame ſur l'intérieur du méchaniſme, ſe portent aux fibres & y tracent des ſignes qui occaſionnent à l'ame des ſenſations qu'elle déſaprouve, & cela toutes les fois que les eſprits, déterminés par la même impreſſion, ou par quelqu'autre qui y ait rapport, agiſſent ſur les fibres du cerveau... Et dans cette circonſtance, il ſe paſſe, en quelque façon, intérieurement à l'égard de l'ame, ce qui ſe paſſe extérieurement à l'égard de quelqu'un que l'on force de regarder certains objets choquans, ou d'entendre certaines paroles offenſantes.

Les vieillards imaginent avec peine, & conſéquemment retiennent difficilement, parce que les eſprits animaux, les pores & les fibres ont pris une conſiſtance moins propre à l'impreſſion, &

conſéquemment moins propre à occaſionner une ſenſation décidée & détaillée. Les enfans retiennent aiſément, parce qu'ils imaginent aiſément, & ils oublient de même, par la raiſon oppoſée à celle des vieillards.

Si le *Matérialiſte*, pour nier l'action de l'ame ſur le méchaniſme, objecte l'ignorance où elle eſt de toute cette compoſition, il eſt aiſé de lui répondre qu'il n'eſt pas plus néceſſaire que l'ame, pour agir ſur l'organiſation, en ait une connoiſſance détaillée, qu'il eſt néceſſaire à un joueur de clavecin de connoître toutes les pieces qui compoſent cet inſtrument. Outre que l'Anatomie, dans laquelle on a fait & on fait tous les jours d'immenſes découvertes, eſt une ſcience qui appartient à l'ame humaine, & qui lui donne une aſſez grande connoiſſance de ſon corps.

CHAPITRE XXXIX.

Obſervations ſur l'hypotheſe du corps permanent de l'ame humaine. Superfluité de cette hypotheſe.

QUELQUES Philoſophes, *reprend le Matérialiſte en inſiſtant*, ont avancé, comme une opinion très-probable, que l'ame humaine, quoique de ſa nature elle ſoit diſtinguée de la matiere, n'exiſte pourtant pas ſans un *corps infiniment ſubtil ;* tellement que celui qui eſt appellé le corps humain, n'eſt pas, à proprement parler, celui de l'ame, mais tout au plus le corps de celui auquel elle eſt unie dès le moment de ſon exiſtence. Donc s'il ne peut ſe faire que l'ame exiſte indépendamment de la matiere, ne pourroit-on pas tirer de-là une induction bien fondée, qu'elle n'eſt qu'une eſſence très-ſubtile de la matiere ?

Nous répondons qu'une ſuppoſition auſſi gratuite de la part de ces Philoſophes, ne prouve pas tant leur ſubtilité

que leur insuffisance ; car à quoi bon poser un principe aussi dénué de fondement & de preuves ! Et qui d'ailleurs n'est pas moins inutile à ceux qui croyent la spiritualité de l'ame humaine qu'à ceux qui la nient. Car dès lors qu'ils admettent deux substances essentiellement distinguées, le Défenseur de la spiritualité est satisfait ; mais il reste à prouver aux partisans du corps primitif & permanent de l'ame, ce qu'ils avancent de leur autorité privée. . . Sçavoir, que l'ame humaine est tellement destinée à informer un corps, qu'elle n'existe point sans en avoir un d'une subtilité infinie ; ensorte qu'il est comme l'ame de celui que nous appellons le corps humain.

Il paroît que cette hypothese n'a encore été imaginée que pour expliquer plus facilement la génération ; quelques (a) *Naturalistes* ne pouvant con-

(a) *De Generatione vivent. Tom. 1. Cap. 1. Sennert.* Leibnitz Journal des Sçavans, 27 Juin 1695.

Sennert croit que l'ame est dans la semence, & que c'est elle-même qui forme le corps auquel elle s'unit. Supposition gratuite

cevoir que le germe qui se trouve dans la semence de l'animal, & qui est le corps d'un autre animal figuré & organisé, quoique dans un espace qui n'est point sensible, puisse exister sans ame, avant même son insertion dans une matrice, où trouvant une nourriture analogue, il se développe & croît par imbibition, à-peu-près comme les graines, jusqu'à ce qu'ayant atteint le point de maturité, il se détache comme de lui-même, & se produit au dehors. Tout cela est fort bien.

Mais les partisans ou les Auteurs de cette opinion singuliere ne voyent pas que par-là ils admettent un progrès sans fin ; car on est en droit de leur demander, si ce corps primitif de l'ame qu'ils disent être si subtil, est positivement son corps ; c'est-à-dire, s'il ne seroit pas plutôt l'enveloppe d'un autre mé-

---

& absurde. Car il se trouveroit par-là que l'ame d'un embryon auroit des connoissances sublimes & supérieures à celles des plus grands Philosophes qui sont obligés d'apprendre à faire un soulier, s'ils veulent le faire. *Vid. Vit. Sennert.*

chaniſme encore plus délié. On leur demandera enſuite où ils ont puiſé cette opinion originale que l'ame humaine eſt tellement faite pour informer un corps, qu'elle ne puiſſe exiſter, ni faire aucunes fonctions ſans cela ; & comme ils n'ont ni preuves ni autorités à fournir, ils ne méritent, ni croyance, ni réfutation. Outre qu'il eſt démontré que l'ame humaine étant une ſubſtance ſpirituelle & eſſentiellement diſtinguée de toute matiere, elle peut conſéquemment exiſter ſans être unie à la matiere.

Si l'ame humaine ne pouvoit, de ſa nature, ni ſentir, ni voir, ni penſer, ni connoître que par la médiation de l'organe, l'homme ſeroit plus avantagé dans cette vie que dans l'autre, & ſon état, dans la ſéparation de ſon corps, reſſembleroit plus à l'anéantiſſement qu'à l'exiſtence : ce qui n'eſt pas raiſonnable.

Si le *Matérialiſte* demande par la médiation de quel organe l'ame réduite à elle ſeule après la déſunion, pourra exercer ſa faculté viſuelle. . . On lui demandera à lui-même comment l'ame peut exercer cette même faculté par la médiation de l'organe, puiſqu'il eſt

eſt bien décidé que ce n'eſt pas l'organe qui voit, qui ſent, qui entend (*a*) . . . On lui demandera encore comment Dieu & les Intelligences ſupérieures peuvent voir & connoître le Monde extérieur ; car il eſt hors de doute que Dieu le voit & le connoît infiniment, & que les Intelligences ſupérieures le voyent & le connoiſſent mieux que nous.

Il répond, que Dieu étant la cauſe premiere de tout ce qui exiſte, il doit conſéquemment connoître & voir à un dégré infini ; mais il ne ſera pas difficile de lui répliquer, que Dieu étant tout-puiſſant, il peut en conſéquence communiquer aux Eſprits créés la faculté de voir & de connoître, à un dégré borné, le monde extérieur, ſans la médiation de l'organe. D'ailleurs, cette faculté viſuelle, plus facile à comprendre dans l'ame délivrée de l'embarras des organes, que dans l'état où elle y eſt aſſujettie, ſeroit-elle plus importante que la faculté qui eſt dans l'ame de ſe connoître

(*a*) *Operatio intellectûs vita mentis eſt.* Ariſtot. Metaph. Lib. 11. Cap. 7.

elle-même, & de connoître Dieu (*a*) ? Ou seroit-il plus difficile à Dieu d'accorder à l'ame humaine l'avantage de voir une pierre ou un arbre, que de lui accorder le suprême bonheur de contempler son essence infinie, sans la médiation de ce même organe ? ... Qui voit Dieu, voit tout.

Quant à l'hypothese de ces Philosophes par laquelle ils prétendent établir que le corps sans lequel l'ame n'existe point, est d'une telle subtilité qu'il échappe à tous les sens, & que celui que nous appellons le corps humain, n'est peut-être que la millieme enveloppe de celui-là ; ajoutant encore, sans se mettre en peine de le prouver, que ce corps primitif est indestructible & inaltérable ; nous disons que le *Matérialiste* n'en peut tirer d'induction qui puisse faire soupçonner avec fondement que l'ame humaine pourroit bien n'être

(*a*) *Mihi quidem nunquam persuaderi potuit, animos dum in corporibus essent, vivere ; cùm verò exissent emori ; nec verò tum animum esse insipientem cum ex insipienti corpore evasisset.* De Senect. Cap. 22. n. 80.

qu'une matiere ſubtile ; puiſqu'il eſt démontré que le dégré de ſubtilité n'empêchant pas la matiere d'être ce qu'elle eſt, elle ne peut conſéquemment changer ſon eſſence en une autre qui lui ſoit ſupérieure. A l'égard du corps organiſé & figuré dans un eſpace imperceptible & contenu dans la ſemence de l'animal, lequel corps ils croyent ne pouvoir exiſter ſans ame. Voici notre explication, ſauf meilleur avis.

Tant que le germe eſt uni à ſon principe, il n'a d'autre vie, ni conſéquemment d'autre ame que celle de l'animal dont il fait partie, & dans lequel il eſt contenu . . . Comme les *graines* ou *marcottes*, leſquelles, tant qu'elles ſont attachées à la plante, n'ont point de végétation diſtinguée de celle de la ſouche d'où elles ſortent, & ne commencent à faire un corps particulier qu'au moment qu'ayant atteint le dégré d'une certaine maturité, elles s'en détachent, ou en ſont détachées.

De même, *ce point ſaillant*, ou germe qui contient le corps d'un animal, ne commence lui-même à être animal & à jouir d'une vie particuliere

qu'après ſa ſéparation d'avec ſon principe, & dans un tems indéterminé après ſon inſertion dans une matrice; de ſorte qu'il ne commence abſolument à vivre pour lui, que dans l'inſtant où l'ame étant créée, lui eſt unie.

Je ne me ſuis étendu ſur cette hypotheſe, qui n'eſt qu'un jeu de l'imagination, puiſqu'elle n'eſt appuyée ſur aucunes preuves, que parce que je connois quelques Partiſans du Matérialiſme, qui s'en ſervent comme d'une arme offenſive & défenſive...

CHAPITRE XL.

Fauſſes conſéquences du Matérialiſte contre la diſtinction des deux ſubſtances dans l'homme.

MAIS du moins, *reprend le Matérialiſte en inſiſtant*, faut-il que vous conveniez, que ſi l'ame, pour penſer, dépend de la matiere; celle-ci conſéquemment eſt pour quelque choſe dans les opérations de celle-là; ce qui

prouve néceſſairement que ces deux ſubſtances dont vous compoſez l'homme, ne ſont pas auſſi eſſentiellement diſtinguées que vous vous efforcez de l'établir.

Nous avons répondu plus d'une fois à cette objection, & nous avons obſervé que la matiere ne peut être, pour quelque choſe, dans les opérations de l'intelligence, qu'autant qu'elle lui occaſionne des ſenſations, & que par-là elle lui fournit un ſujet d'action. Un habile artiſte, par exemple, peut imaginer les machines les plus ingénieuſes; mais parce qu'il lui faut un ſujet pour exécuter ce qu'il a conçu; s'enſuit-il de-là que ſon intelligence ne ſoit pas eſſentiellement diſtinguée du ſujet ſur lequel il agit? Si l'inſtrument & celui qui joue n'ont qu'une indentité, quel ſera le principe du jeu? Il ne peut être dans l'inſtrument; il eſt donc dans celui qui joue. Il ne ſçauroit être plus dans le corps de celui qui joue, que dans l'inſtrument; il eſt donc dans l'intelligence de celui qui joue.

Le *Matérialiſte* répond, que le corps

de celui qui joue eſt déterminé *par un cours d'eſprits animaux* qui agiſſent ſur les fibres du cerveau, & qui ſont déterminés eux-mêmes par l'impreſſion des corps extérieurs. Mais nous avons obſervé que ces particules ſubtiles du ſang, n'ont, ni ne peuvent avoir en elles une force déterminante proprement dite . . . Elles peuvent être miſes en action par l'impreſſion des corps extérieurs ; & en conſéquence, elles peuvent à leur tour mettre en action les fibres du cerveau ; mais toutes ces combinaiſons de mouvemens, doublés, triplés, quadruplés, ne feront jamais que, ni les eſprits animaux, ni les fibres, ni le cerveau lui-même puiſſent ſentir, penſer, & raiſonner ſur cette action . . . On conçoit qu'ils ſont des cauſes occaſionnelles ou inſtrumentales du raiſonnement & de l'action ; mais il eſt impoſſible de concevoir qu'ils en puiſſent être les cauſes efficientes ou productrices (*a*) : car

(*a*) *Intellectus eſſe non poteſt veluti corpus caſibus obnoxius.* Spin. Epiſt. 42. 1666.

autrement ils auroient dans leur nature le ſentiment & la penſée ; ce qui eſt démontré ne pouvoir être.

Aſſurément le corps qui frappe ne ſent point l'impreſſion ; & celui qui eſt frappé ne la ſent point non plus, quand il n'eſt pas animé. Or pourquoi la ſent-il lorſqu'il eſt animé ? Eſt-ce par un effet des combinaiſons, c'eſt-à-dire, d'un mode particulier ajouté à la matiere . . . Mais ce mode n'eſt rien en lui-même qu'un arrangement de parties, leſquelles priſes en particulier ne peuvent pas plus penſer que priſes en général ; parce que l'arrangement n'ajoute rien à la matiere, que relativement à l'intelligence. Donc la matiere ne peut jamais être que le ſujet de l'action de l'ame, & la cauſe inſtrumentale de ſes opérations.

Mais pourquoi, *réplique le Matérialiſte*, puiſqu'il y a une diſtinction ſi eſſentielle entre l'ame & le corps, celui-ci détermine-t-il ſi ſouvent l'ame malgré elle ?

Cette difficulté eſt appuyée ſur une ſuppoſition ; car il n'eſt pas vrai que l'impreſſion ſur l'organe puiſſe déterми-

ner l'ame malgré elle à des opérations dont l'objet ſoit purement métaphyſique. Outre que ce n'eſt jamais l'impreſſion, mais la ſenſation qui détermine.

Il n'a pas été donné à l'ame humaine de commander aux mouvemens eſſentiels à l'animation ; parce que l'Auteur, comme nous l'avons obſervé, a voulu que ces mouvemens fuſſent la condition ſans laquelle la loi d'union ne pût ſubſiſter entre le corps & l'ame, & ſans laquelle le corps ne pût être ce que l'on appelle vivant proprement dit . . . Ces mouvemens ne ſont donc pas au pouvoir de l'ame, quoiqu'ils ſoient une ſuite de ſon action interne ſur le méchaniſme . . . Il eſt d'autres mouvemens, qui, ſans procéder de cette cauſe interne, ſont néanmoins involontaires tant qu'ils durent, mais que l'ame peut faire ceſſer . . . Tant que j'ai les yeux ouverts, par exemple, il faut, de néceſſité, que je voye les objets ; les ſenſations que leurs impreſſions m'occaſionnent, ne ſont pas ſoumiſes à ma volonté : mais il ne tient qu'à moi de faire ceſſer les impreſſions, en changeant de lieu, ou en fermant les yeux . . . De même, ayant

les oreilles ouvertes, il faut néceſſairement que je ſois frappé de tous les différens bruits qui ſe font à une diſtance proportionnée à mon organe ; mais je puis, en me bouchant les oreilles ou en m'éloignant, faire ceſſer les impreſſions & ne plus entendre ces bruits . . . Or je demande au *Matérialiſte*, ſi l'intention & l'action par laquelle je ferme les yeux pour ne plus voir des objets qui m'occaſionnent des ſenſations ou des penſées déſagréables, ont leur principe dans mes yeux ? Pas plus que l'action & l'intention par laquelle je me bouche les oreilles ont leur principe dans cet organe.

Le *Matérialiſte* répond que les eſprits animaux qui partent de ces deux organes frappés, ſe portant aux fibres du cerveau, les ébranlent ; & que celles-ci par leur ébranlement mettent en action d'autres fibres encore plus déliées, qui, elles-mêmes envoyent des eſprits à d'autres fibres encore plus délicates ; & enfin juſqu'à *la réduction d'un point* ; lequel ſera le principe de l'action.

Cette difficulté à laquelle nous avons répondu, revient . . . Quoi qu'il en ſoit,

nous demandons ſi ce *point* a une circonférence. Si l'on dit qu'*oui* : il a donc des parties ; or laquelle de ces parties ſera le principe de l'action ; & en vertu de quoi le ſera-t-elle ? Si au contraire ce point eſt une unité, il eſt démontré que la réduction de la matiere à l'unité n'eſt rien moins qu'une raiſon pour lui accorder la faculté de penſer. De plus on demandera encore où il placera ce *point*. Sera-ce dans le cœur, dans le ſang ? Sera-ce dans le *corps calleux*, comme *Lanciſi* ou *la Peyronie* ? Ou dans la *glande pinéale*, comme *Deſcartes* ? Or inventorions cette glande, qu'y trouverons-nous qui puiſſe nous faire raiſonnablement préſumer qu'elle contienne l'intelligence & la raiſon ? D'ailleurs en ſuppoſant même la réalité de ce point dans la *glande pinéale* ou dans une autre partie, on pourra fort bien y trouver le principe matériel du jeu de la machine ; mais nullement le principe actif & intelligent... En un mot, la ſubſtance qui ſent, qui penſe, qui connoît, qui raiſonne ſur elle-même, ne peut avoir de lieu aſſigné, parce qu'il n'y a que le corps qui admet néceſ-

ſairement l'eſpace égal à ſon étendue ... De ſorte que *Deſcartes*, qui a dreſſé un thrône à l'ame humaine dans la *glande pinéale*, auroit pu lui en dreſſer un partout ailleurs. Car la tête, dans la compoſition du méchaniſme, n'a de ſupériorité ſur le talon, qu'en ce que le premier reſſort du méchaniſme eſt vraiſemblablement en elle; mais il n'eſt pas plus concevable que ce reſſort ſoit le principe de l'ame, qu'il eſt concevable que le reſſort d'une horloge agiſſe de lui-même & avec deſſein pour faire tourner une aiguille, & par elle, marquer les heures. C'eſt, comme nous l'avons obſervé, l'intelligence de l'ouvrier qui a tout diſpoſé avec conſeil; ce dont l'horloge faite, ne ſe doute pas plus que celle qui eſt à faire.

Ce qui penſe, ne peut avoir de parties; ce qui n'a point de parties, n'a point d'étendue; ce qui n'a point d'étendue, exclud l'eſpace. Il peut être préſent par ſon action à un corps, à un lieu; mais il ne ſçauroit être circonſcript. Penſer dans la ville de Paris, ou dans celle de Rome; en Europe, ou en Aſie, n'eſt qu'un pour la ſub-

ſtance ſpirituelle ; aux ſenſations près, que les différentes diſpoſitions de ces lieux peuvent lui occaſionner. Le Créateur a voulu que l'action de l'ame fût déterminée particuliérement au corps qu'il lui a donné ; mais cela n'admet aucunement que cette ame ſoit dans un lieu du corps plutôt que dans un autre ; ce ſeroit inſinuer qu'elle eſt matérielle .... Mais quoique ſon action ſoit, par une deſtination particuliere, déterminée au corps humain, elle n'eſt pourtant pas tellement bornée à ce méchaniſme, qu'elle ne puiſſe avec une rapidité, dont aucun corps n'eſt capable, ſe porter aux extrémités de l'Univers, & juſqu'à ſon principe dont elle eſt l'image, lequel n'eſt lui-même circonſcript par aucun lieu, quoiqu'il ſoit préſent en tous lieux par ſon action ſur la matiere univerſelle, comme ſur chacune de ſes parties (*a*).

(*a*) Le mouvement des Eſprits n'admet aucun lieu ; & la ſortie de l'ame hors du corps, n'eſt autre qu'une ceſſation entiere de la relation qui avoit régné pendant la vie de l'homme entre les modifications du cerveau, & l'action de l'ame.

Régle générale & invariable : partout où l'on trouvera une machine ſans mouvement, mais habile au mouvement par des combinaiſons ſingulieres ; on concevra d'abord que cette machine, quoiqu'artiſtement diſpoſée pour être mûe, ne ſe mouvera pourtant jamais d'elle-même . . . Partout où l'on trouvera une pareille machine en mouvement ; on concevra de même qu'il n'eſt pas poſſible qu'elle ait mis en elle le principe de ce mouvement . . . Voilà deux choſes que l'on concevra . . . . Mais on ne pourra jamais concevoir, ni l'une, ni l'autre ſans l'idée d'*une intelligence* qui a conſtruit la machine & l'a rendue propre au mouvement, ſi on la voit en repos ; ou qui lui a imprimé le mouvement qui ſe perpétue par un principe que cette même intelligence a mis dans le méchaniſme & qui ſupplée à ſon action, ſi la machine joue . . .

CHAPITRE XLI.

Examen du prétendu empire de la matiere ſur l'eſprit, c'eſt-à-dire, du corps ſur l'ame.

LE *Matérialiſte* revient encore au *prétendu empire de la matiere ſur l'eſprit*, c'eſt-à-dire, du corps ſur l'ame ; & demande pourquoi la matiere, n'étant, ſelon notre Doctrine, qu'un ſujet purement paſſif, elle détermine néanmoins ſi ſouvent l'eſprit contre ſon gré ; en ſorte que celui-ci n'eſt qu'un maître aſſujetti à ſon eſclave.

Nous répondons que cette tyrannie qui n'eſt que trop réelle, eſt toute dans les ſenſations occaſionnées par la matiere, c'eſt-à-dire, par le corps, & nullement dans le corps ... Le ſentiment n'appartient qu'à l'ame ; & il n'y a que lui, qui ſouvent la détermine contre ſon gré ; mais le principe de cette détermination eſt dans l'ame ſeule.

A l'occaſion d'une Lettre que je re-

çois, je me réjouis, ou je m'afflige avec excès ; le papier & les caracteres qu'il contient ſont-ils pour quelque choſe, c'eſt-à-dire, ſont-ils autre choſe que la cauſe occaſionnelle de ma triſteſſe & de ma joie : ſi, en conſéquence de cette Lettre, je fais des actions blâmables ; ſi je commets un crime, ce papier & cette écriture ſeront-ils pour quelque choſe dans ce crime ? Ma volonté s'eſt déterminée par une ſenſation ; cette ſenſation a été occaſionnée par la matiere, & celle-ci ne peut, ſans outrager la raiſon, être ſuppoſée complice... Si l'ame, dans cette circonſtance, s'eſt ſentie entraînée comme malgré elle ; cette contrainte, telle qu'elle ſoit, ne peut avoir ſon principe dans le méchaniſme : autrement il lui faudroit ſuppoſer une intention, ce qui eſt le caractere propre de l'intelligence.

C'eſt figurément, (mais les *Matérialiſtes* ont leurs raiſons pour vouloir le prendre littéralement). C'eſt figurément que l'on dit qu'il y a plus de force dans le corps pour amener l'ame à lui, qu'il n'y en a dans celle-ci pour amener le corps à elle. Cette façon de parler,

familiere à la Morale, n'eſt fondée que ſur les apparences, & n'a dans le fond pour objet que les ſenſations occaſionnées par le corps, auxquelles l'ame ſe livre avec plaiſir comme ſans examen; & cette détermination, qui prend ſa ſource dans l'amour immodéré que l'ame a pour ſon bien-être actuel, n'eſt autre que l'effet de ſa délectation; mais le corps n'eſt nullement reſponſable de toutes les ſenſations qu'il occaſionne, puiſque n'ayant point d'intelligence, il n'a point de liberté. Il fait ſon devoir quand il obéit à l'ame, mais l'ame ne remplit pas le ſien quand elle lui fait faire des ſotiſes; c'eſt-à-dire, quand elle n'examine pas avec attention les impreſſions du corps, ſoumiſes à ſon examen & à ſon jugement.

L'ame n'a pas toujours, il eſt vrai, la puiſſance effective de l'exécution; mais elle a du moins celle d'approuver ou de déſapprouver; & c'eſt déja un grand point quand elle ne s'en laiſſe pas diſtraire. Mais quand la puiſſance effective lui manque, c'eſt toujours ſa faute, & jamais celle du corps, qui, comme un valet, obéit ſans répliquer;

ou comme un instrument qui se prête à des usages qu'il ne connoît pas plus qu'il se connoît lui-même. Ainsi, pour parler exactement, c'est l'ame seule qui a un empire si despotique sur le corps, que souvent elle lui fait exécuter, à la ruine du méchanisme, beaucoup plus qu'il ne peut selon les loix physiques; nous n'en avons que trop d'exemples (*a*).

Ce n'est point le corps qui prend plaisir à boire ou à manger avec excès; *rien n'est plus sobre que lui* (*b*).... C'est l'ame seule, en conséquence des sensations délicieuses que le méchanisme

(*a*) *Willis* a cru que nous avions deux ames, l'une sensitive & matérielle, l'autre spirituelle, & il prétend expliquer par-là les combats que nous éprouvons en nous-mêmes; mais chacun est bien convaincu que ce qui veut une chose en lui, est le même en nature que ce qui s'oppose à cette même chose. *Thom. Will. de Anim. Brut. Part. 1. Cap. 2.*

Il résulteroit de-là que nous aurions autant d'ames que de passions différentes.

(*b*) *Ventre nil novi frugalius.* Juven. Saty. 5. v. 6.

lui occaſionne ; mais qui ſont auſſi inconnues au méchaniſme, qu'aux alimens qu'il digere. L'Auteur a voulu que les alimens occaſionnaſſent à l'ame d'agréables ſenſations, pour l'engager par-là à la conſervation du corps . . . Il a voulu de même que certaine action fût néceſſairement accompagnée de volupté pour engager l'homme à concourir à ſes deſſeins par la propagation, & pour le dédommager, en quelque ſorte, du déchet d'une partie de ſa ſubſtance. Cette attention, de la part du Créateur, s'étend même juſqu'aux animaux. Les ſenſations agréables qui ſe trouvent néceſſairement pour l'ame, dans l'uſage de ces choſes, ſont une ſuite de la ſageſſe infinie du Créateur ; mais l'excès & le déſordre qui ne s'y rencontrent que trop communément, ſont les ſuites de l'amour immodéré de l'ame pour elle-même, & les effets du mauvais uſage qu'elle fait de ſa liberté.

La concupiſcence de la chair n'eſt autre que l'amour aveugle de l'ame pour ſon bien-être actuel, ou conſidéré comme prochain, en conſéquence duquel elle ſe livre, non ſans le ſçavoir ;

ni ſans le vouloir, aux ſenſations flateuſes que la chair à laquelle elle eſt unie, lui occaſionne le plus ſouvent à ſon commandement & à ſon inſtigation, par l'impreſſion des corps & des objets extérieurs qu'elle recherche avec avidité... Et l'habitude qu'elle ſe fait au plaiſir, devient par un progrès rapide, une néceſſité qui s'établit chez elle ſur les ruines de la liberté. De ſorte que quoique, dans l'ordre naturel, elle puiſſe toujours réſiſter, elle ſe trouve néanmoins contrainte de ſe déterminer pour les objets qui lui occaſionnent ce ſentiment flateur auquel elle s'eſt accoutumée... Et voilà ce qui a fait dire que l'habitude eſt une ſeconde nature; & ce qui a donné lieu à la maxime morale qui établit l'empire du corps ſur l'eſprit, quoique le corps, dans la pratique du vice, comme dans celle de la vertu, ne ſoit qu'un inſtrument ſoumis à la volonté & à l'action de l'ame.

L'ame humaine a été créée parfaitement libre, c'eſt-à-dire, maîtreſſe de l'effet des ſenſations, quant aux ſuites morales. Etant libre, elle avoit la puiſſance d'agir... Son état naturel eſt la

félicité & la volupté. La matiere, c'eſt-à-dire le corps, lui a occaſionné des ſenſations délicieuſes; au lieu de les examiner comme elle devoit, & comme elle pouvoit, elle s'y eſt arrêtée avec complaiſance; elle a cru y rencontrer cette félicité qu'elle cherchoit, & qui eſt ſon objet principal; en conſéquence elle s'y eſt livrée ſans réſerve. Ainſi, pour avoir trop déféré aux ſenſations occaſionnées par les impreſſions du corps, celui-ci a obtenu une eſpece d'empire ſur elle; & comme l'amour exceſſif & aveugle de l'ame pour elle-même la porte toujours à s'excuſer, c'eſt-à-dire, à vouloir jouir de la volupté ſans être coupable, elle a rejetté ſur la chair une faute dont celle-ci n'a été & n'eſt tous les jours que l'inſtrument très-inſenſible. Il y a longtems que *l'eſprit* médit de *la chair*, & qu'il lui impute tous les déſordres dont il eſt le ſeul auteur: mais celle-ci, par ſon ſilence & ſa ſtupidité, le convainc d'injuſtice & de folie, mieux qu'il ne ſe juſtifie par ſes beaux raiſonnemens; de ſorte que, quoi qu'il allégue, il eſt moins excuſable, ou ne l'eſt pas plus qu'un officier du premier ordre,

qui, pour se justifier d'avoir trahi l'Etat & son Prince, allégueroit dans ses défenses les sollicitations pressantes de son esclave.

La premiere femme, dit l'Ecriture (a), *voyant que le fruit étoit beau à l'œil, jugea qu'il devoit être excellent au goût* ... Elle se livra à une sensation qui la flatoit; & négligeant d'examiner, comme elle devoit & comme elle pouvoit, les suites de son action, elle préféra de faire ce qui lui plaisoit, à faire ce qu'elle devoit. Le premier homme de même livré aux sensations délicieuses que la beauté de sa femme lui occasionnoit, & déférant trop au plaisir, a négligé pareillement l'examen, & s'est déterminé à plutôt déplaire à son Auteur qu'à celle dont il trouvoit le commerce si doux. Et cette détermination est passée à ses enfans qui l'ont transmise aux leurs jusqu'à nous (*b*),

(a) *Genes. Cap. 3.*

(*b*) Nous faisons abstraction de la tache surnaturelle qui est au-dessus des raisonnemens humains, & qui conséquemment ne doit pas être notre objet.

qui ayant le même méchaniſme, & éprouvant conſéquemment les mêmes ſenſations, mettons, comme lui & comme eux, la ſouveraine félicité partout où elle n'eſt pas; & l'habitude que nous nous faiſons aux douceurs des ſenſations qui nous ſont occaſionnées par la médiation du corps & celle des objets extérieurs, devient une loi qui s'établit chez nous aux dépens de la liberté naturelle; & comme on ne conſulte point, ou que foiblement, quand on s'eſt décidé pour le mauvais parti; c'eſt-à-dire, preſque toujous pour-ſoi-même; non-ſeulement on néglige, mais même on craint l'examen; on ſe livre aveuglément, & l'on croit en être quitte pour dire, *que l'on s'eſt ſenti entraîné par une force invincible.* Voilà cet eſclavage des ſens dont il n'eſt plus poſſible à l'ame de s'affranchir d'autorité par le mauvais emploi qu'elle a fait de ſa liberté naturelle, & pour avoir contracté des habitudes, qui s'étant, pour ainſi dire, indentifiées avec elle-même, ne peuvent être détruites que par un objet plus fort & plus attrayant, qui tourne l'ame entiérement vers lui...

CHAPITRE XLII.

Nouvelles objections du Matérialiſte, priſes de l'ame des Bêtes, contre l'ame Humaine. Réponſes.

IL réſulte de tout ce que vous venez d'établir, *reprend le Matérialiſte*, que ſi les organes admettent néceſſairement des ſenſations, & celles-ci une ame, les animaux qui ont les mêmes organes que nous, doivent avoir les mêmes ſenſations, & conſéquemment la même ame . . . Or pourquoi donnez-vous à l'ame humaine une deſtination que vous refuſez conſtamment à celle des bêtes ? La lumiere naturelle ne dit point cela ; & pour établir votre ſyſtême, vous poſez des principes qui ne peuvent être démontrés.

En convenant avec les *Matérialiſtes* que les organes, dans les bêtes, admettent néceſſairement des ſenſations, & celles-ci une ame ; nous rejet-

tons la conſéquence qu'elle ſoit ſemblable à la nôtre, & qu'elle doive avoir la même deſtination. Et voici notre raiſonnement. Dieu a voulu qu'il y eût ici bas des Etres dont la nature fût de ſentir & de connoître la matiere ; & ce ſont les hommes. Il a voulu qu'il y eût d'autres Etres dont la nature fût ſeulement de ſentir la matiere ſans la connoître ; & ce ſont les animaux.

Le but de la ſenſation dans les bêtes, eſt la conſervation actuelle de leur méchaniſme & leur propagation. Leurs penſées ne s'étendent pas au-delà du ſentiment non-réfléchi de leur exiſtence. Elles ont d'ailleurs une uniformité dans leurs opérations qui les feroit ſoupçonner de n'être que des machines ; mais comme elles ont des organes, & que les organes admettent la ſenſation, & que la ſenſation n'appartient pas à la matiere, il n'eſt pas conſéquemment poſſible qu'elles ne ſoient que des automates.

Deſcartes qui a renouvellé l'opinion ſinguliere & mal établie de l'Eſpagnol *Gomez* touchant l'ame matérielle des bêtes, n'eſt pas plus conſéquent dans ſes preuves

preuves que l'Eſpagnol : auſſi les deux ſyſtêmes ont-ils fait une égale fortune, c'eſt-à-dire, que perſonne, excepté les *Matérialiſtes*, n'a été de leur ſentiment ; parce que la raiſon, jointe à l'expérience, dément trop ſenſiblement & trop fréquemment une pareille idée. Selon ces deux Philoſophes, le ſeul méchaniſme des parties végétantes & organiſées à-peu-près comme celles qui compoſent le corps humain avec les impreſſions des corps extérieurs ; voilà ce qui conſtitue le principe de toutes les opérations que nous obſervons avec ſurpriſe dans les animaux.

Les Partiſans de l'*Automatie* des bêtes, ſuppoſent d'abord gratuitement ce qu'on ne leur accorde point ; ſçavoir, que l'organiſation & la végétation peuvent donner à la matiere une inclination invincible, pour une forme, plutôt que pour une autre. De ce ſyſtême, à celui des *Matérialiſtes*, il n'y a qu'un ſaut ; & l'induction en eſt toute naturelle.

Si les bêtes ne ſont que des machines ; elles n'ont rien de plus que la matiere la plus brute ; conſéquemment les organes, qui, chez nous ſont deſtinés à oc-

caſionner des ſenſations, ſont frivoles & ſuperflus chez elles ; d'autant que la matiere, s'il n'y a qu'elle dans un corps, ne peut faire aucun uſage de l'organiſation. Ainſi le corps d'une bête ſera comme une maiſon où ſe trouvent toutes les commodités, mais que perſonne n'habite. Les fenêtres voyent ; les ouvertures entendent, & font toutes les fonctions d'*occupant*. Mais cette ſuppoſition eſt plus que gratuite ; car les bêtes font inconteſtablement uſage de leurs organes ; donc ce qui opere en elles eſt quelque choſe qui n'eſt point matiere. Elles ne ſont rien moins qu'indifférentes pour leur façon actuelle d'exiſter ; la matiere ne connoît point l'exiſtence ; donc cette inclination ou cette averſion qu'elles manifeſtent ſenſiblement pour un état plutôt que pour un autre, appartient à quelque choſe qui n'eſt point matiere. Elles diſtinguent le plaiſir & la douleur ; la matiere, à quelque dégré que la ſuppoſition l'éleve, ne ſçauroit être amenée au ſentiment ; donc ce qui, dans les bêtes, diſtingue le plaiſir & la douleur, ne ſçauroit être matiere ... La matiere n'employe pas de

moyens combinés, & en quelque façon raiſonnés, pour ſe conſerver dans l'état dont on veut la tirer ; les bêtes employent des moyens ſurprenans pour ſe conſerver dans leur exiſtence ; & ſans aller plus loin, une mouche que l'on veut attraper en fournit la preuve : donc ce qui, dans les bêtes, employe des moyens pour ſe conſerver dans ſon exiſtence, n'eſt point matiere.

Deſcartes & *Gomeze* expliqueront, tant qu'il leur plaira, les opérations des animaux par la diſpoſition de leur méchaniſme avec les impreſſions des corps extérieurs ; outre que toutes leurs explications ſeront forcées, obſcures, & appuyées ſur des ſuppoſitions ; c'eſt qu'on peut bien leur faire un défi d'expliquer, par cette voie, les eſpiégleries d'un ſinge.

Si les animaux n'avoient que la diſpoſition extérieure des organes, ce qui ſuffiroit pour la *montre ;* s'ils n'étoient que des machines ; l'hypotheſe de leur *Automatie* auroit infiniment plus de vraiſemblance ; mais que la diſpoſition extérieure de ces mêmes organes, ſoit à quelques proportions près, ſem-

blable à la nôtre, & qu'ils ne ſoient que des machines, voilà ce que l'on aura autant de peine à ſe perſuader, qu'à le perſuader aux autres... Pour qui les eſpeces, c'eſt-à-dire, les images des objets ſe peignent-elles ſur la rétine, s'il n'y a pas dans le méchaniſme des bêtes un intellect agent pour les diſcerner, & en quelque maniere, les ſpiritualiſer comme chez nous? Que leur ſert le tympan, dont les ébranlemens portent les eſprits animaux aux fibres du cerveau, comme chez nous? Un plus grand détail n'eſt pas de notre reſſort; mais les ſçavans Anatomiſtes très-convaincus que le méchaniſme admirable du corps humain admet néceſſairement l'intelligence, auront peine à ſe perſuader que celui des bêtes n'admette que la matiere.

Les Partiſans de l'*Automatie* croyent-ils avoir répondu quelque choſe de ſatisfaiſant, quand ils diſent, qu'ils ne nient point que les bêtes n'ayent une ame ſenſitive? Si cette ame eſt matérielle, comment démontreront-ils que le ſentiment puiſſe devenir propre à la matiere? S'ils diſoient que les opérations

de l'ame des bêtes se bornent au sentiment, c'est-à-dire, aux sensations occasionnées par l'organe, ils se feroient mieux entendre, & s'entendroient mieux eux-mêmes ; car si la matiere, par la simple organisation, peut être amenée au sentiment ; le *Matérialiste* concluera aussi-tôt qu'elle peut être également amenée jusqu'à la pensée & jusqu'à la connoissance. Ce qui est un système insoutenable ; pour ne rien dire de plus.

Gomeze & *Descartes*, qui apparemment n'aimoient pas les animaux, ont-ils cherché, par ce *machinisme*, à autoriser l'empire tyrannique & cruel que beaucoup de gens croyent avoir été donné à l'homme sur les bêtes, & sur celles mêmes dont ils tirent les plus grands services ? Mais le genre humain, en général, n'est-il pas déja assez porté de lui-même à la dureté & à la cruauté, sans l'y encourager encore par de tels principes ?

Les animaux sont destinés au plaisir, à l'utilité, & à la nourriture de l'homme . . . Soit . . . Mais le rafinement & la lenteur affectée doivent être bannis

des ſuplices qu'on leur fait ſouffrir. . . Nous avons le droit de vie & de mort ſur les animaux. . . D'accord ; mais avons-nous celui de les tourmenter ingénieuſement & de prendre plaiſir à prolonger leurs agonies ? . . . Ceux qui le font avec attention & dans la perſuaſion qu'elles ſouffrent réellement, ont du moins une merveilleuſe diſpoſition à la férocité. Ceux qui le font ſans attention peuvent être au moins ſoupçonnés d'inſenſibilité & de ſtupidité. Les états violens de la nature, en quelque animal que ce puiſſe être, nous peignent au vif les ſouffrances attachées à la condition humaine ... Et les animaux ne ſont pas indignes de pitié ; premiérement, en ce qu'ils ne ſont jamais coupables ; en ſecond lieu, parce qu'ils n'ont pas de reſſources en eux-mêmes pour ſe diſtraire de ce qu'ils ſouffrent. . . Lorſqu'ils reſſentent la douleur, ils la reſſentent dans toute ſon étendue ; en cela bien différens de l'homme, qui, au milieu des plus cruels ſupplices, peut en être diſtrait, ou par l'eſpérance qu'ils finiront, ou par le motif qui les lui fait endurer.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt toujours très-certain, même par la lumiere naturelle, que les bêtes n'ayant point de connoiſſances qui s'étendent plus loin que les objets, en raiſon de l'impreſſion faite ſur l'organe ; leur ame conſéquemment ne doit avoir, ni la même nature, ni la même deſtination que l'ame humaine, à laquelle l'objet, ſouvent le moins important, occaſionne des penſées qui n'ont nul rapport, ni avec l'objet, ni avec l'impreſſion, ni avec la ſenſation occaſionnée par l'un & l'autre. C'eſt ce que nous nous réſervons à examiner dans la deuxiéme partie de cet Ouvrage, & dans nos obſervations ſur la Morale des *Matérialiſtes*.

Il y a, *reprend le Matérialiſte*, des imbécilles & des idiots ; il y a des hommes ſtupides & ſauvages, dont les opérations ne different pas de celles des bêtes. Or pourquoi donner à l'ame des bêtes une nature & une deſtination différente de celle que vous donnez à l'ame de tels hommes ?

Nous répondons qu'il y a des imbécilles & des idiots, qui ne ſont tels que pour être nés avec des organes

mal conformés ; c'eſt une vérité prouvée par les faits ; mais leur état n'eſt pas celui que la nature aſſigne à l'humanité ; ce n'eſt qu'un accident qui n'eſt pas même tellement ſans reméde, que l'on ne voye de fréquens exemples du rétabliſſement de ces organes mal conformés, & conſéquemment de celui des ſenſations réglées, & par une ſuite néceſſaire de celui du raiſonnement. Si, par une révolution, l'homme ſage peut devenir fou, il peut, par une autre révolution, redevenir ſage : ainſi ce n'eſt rien décider ; & cela prouve, non point que l'eſſence de l'ame humaine varie ſelon la différente diſpoſition du méchaniſme, mais ſeulement les opérations, leſquelles, comme nous l'avons obſervé, ne peuvent être aſſorties, combinées, claires, diſtinctes & réglées qu'autant que les mouvemens imprimés à l'organe occaſionnent eux-mêmes des ſenſations aſſorties, combinées, claires, diſtinctes & réglées ; & il n'y a pas d'autre raiſon à en fournir que la loi d'union, c'eſt-à-dire, la volonté de l'Auteur ... Mais il n'y a rien de pareil à attendre dans les bê-

tes par une révolution dans leur méchaniſme. La nature de leur ame n'a que ce qui lui appartient ; & comme elle a toujours été de même, elle ſera auſſi toujours invariable à cet égard. Outre que c'eſt très-mal juger de l'eſpece humaine que de choiſir les imbécilles & les idiots, qui, étant toujours en très-petit nombre, ne peuvent faire régle ; non plus que les boſſus, les tortus & les diſloqués, lorſqu'il s'agira de juger de la ſtructure du corps humain.

Pour ce qui eſt des ſtupides, des hommes groſſiers & ſauvages, ils ne ſont tels que par le défaut d'éducation ; & l'expérience démontre qu'il eſt poſſible, à force de ſoins, de les amener au raiſonnement le plus métaphyſique : mais l'expérience démontre pareillement qu'avec tous les ſoins & les attentions imaginables, on ne parviendra jamais à donner à la bête la premiere notion raiſonnée de ſon exiſtence, ni de celle de la cauſe par laquelle elle exiſte. Il eſt vrai qu'il y a une ſorte d'éducation dont les animaux ſont très-ſuſceptibles, mais l'objet de cette éducation ſera toujours & néceſſairement

borné à l'impreſſion faite ſur l'organe ; & n'ira jamais plus loin que le matériel, parce que la connoiſſance abſtraite de la matiere n'eſt point leur partage.

Le *Matérialiſte* réplique ainſi. Il y a un état de folie pour les animaux ; c'eſt-à-dire, qu'ils peuvent, par certains accidens, devenir tels, proportion gardée, que ceux, qui, parmi les hommes, ſont appellés foux, maniaques, furieux. Donc s'il y a pour eux un état de folie, il doit conſéquemment y avoir un état de raiſon pour eux.

Cette objection ne décide rien. Nous convenons que la maladie, dérangeant, comme chez nous, les organes des animaux, elle dérange auſſi, comme chez nous, la diſpoſition naturelle & ordinaire des opérations. Mais il ne s'enſuit aucunement de-là, que leur folie & leur raiſon ſoient de même nature que notre folie & notre raiſon. Comme ce que nous appellons raiſon dans les bêtes ſe borne à une ſorte de connoiſſance non-réfléchie des objets, c'eſt-à-dire, qui eſt toute dans le ſentiment, & point du tout dans le raiſonnement, & que cette façon de connoître eſt uniforme dans les animaux ;

de même auſſi, ce que nous appellons leur folie eſt uniforme, c'eſt-à-dire, conſiſte preſque toujours chez eux à ne plus connoître, par le ſentiment qui leur tient lieu de raiſon, les objets qui ſont analogues à la conſervation de leur méchaniſme; ce qui ſeul conſtitue leur bien-être. Ainſi un chien fou ne donne d'autres ſymptomes de folie, ſinon qu'il méconnoît la nourriture deſtinée à ſa conſervation; qu'il méconnoît juſqu'à ſon maître, juſqu'aux animaux de ſon eſpece, & qu'il ſe jette indifféremment ſur tous ceux qu'il rencontre. Mais ce que nous appellons la folie dans l'homme, ſi ce n'eſt la rage, comprend autant de genres différens, que ſa raiſon a de différens objets... La *rage* ſeule, maladie qui eſt toute dans le ſang, eſt à-peu-près la même dans l'homme que dans la bête; ſon effet eſt la fureur aveugle. La folie, qui dans l'homme eſt une maladie du cerveau, conſiſte ſur-tout dans les idées mal aſſorties, parce que les mouvemens imprimés à l'organe dérangé le ſont eux-mêmes, les fibres n'ayant plus la diſpoſition que la nature leur a aſſignée.... Et comme

la conformation du cerveau de l'homme eſt telle, qu'elle le rend propre à occaſionner une infinité de ſenſations inconnues aux animaux, parce qu'il eſt propre à recevoir une infinité d'impreſſions dont leur cerveau n'eſt pas ſuſceptible; il arrive de-là que la folie, qui, dans les bêtes, ne comprend, le plus ſouvent qu'un genre, en comprend un aſſez grand nombre chez nous... Ce qui contribue à prouver, que ſi l'opération de l'ame des bêtes & ce qui en eſt l'objet ſont bien différens; la nature & la deſtination de l'une & de l'autre n'en ſont pas moins différentes. C'eſt ce que nous examinerons en ſon lieu par une confrontation qui mettra plus au fait que tous les raiſonnemens.

Enfin toutes les facultés réunies de l'ame des bêtes ſe bornent à la ſenſation, & ne vont jamais plus loin. Leur ame ne replie point ſes idées ſur elle-même. Les idées ſortent & s'attachent à l'objet, non pas en raiſon de ce qu'il eſt en lui-même, mais ſeulement en raiſon de l'impreſſion faite ſur l'organe; mais ces idées ne reviennent point, comme chez nous, pour être remaniées par l'intelli-

gence. L'ame des bêtes n'a qu'une action extrinſeque, c'eſt-à-dire, qu'elle n'agit point ſur elle-même, mais uniquement ſur les objets, en raiſon de la ſenſation.

Le progrès qu'il y a de l'impreſſion faite ſur le méchaniſme de la bête, à la ſenſation, & de celle-ci, à l'opération extérieure, eſt ſi borné, que ſon éloignement du centre n'eſt pas ſenſible. Dans l'homme, de l'impreſſion quelquefois la plus ſimple aux idées les plus ſublimes, le progrès eſt immenſurable, & il y a des diſtinctions d'un détail preſque infini (*a*).

(*a*) Enfin.... Si Dieu peut fabriquer une machine qui ait toutes les apparences du ſentiment & de la connoiſſance, ſans en avoir la réalité; il réſulte de cette ſuppoſition, qu'il peut auſſi compoſer d'autres machines qui feroient toutes les opérations intelligentes de l'homme, conſéquemment nous ne pouvons jamais être certains *que de notre propre conſcience*, & nous ſommes fondés à révoquer en doute que les autres hommes penſent. Conſéquences auſſi fauſſes que ridicules.

CHAPITRE XLIII.

Lieux communs, c'eſt-à-dire, raiſonnemens ordinaires des Matérialiſtes. Réponſes.

LE *Matérialiſte* réuniſſant toutes ſes preuves, comme pour leur donner plus de force, inſiſte avec chaleur & dit, pour derniere réponſe.

Je ne vois rien dans la nature qui ne me porte à croire qu'il n'y a point d'autre ſubſtance que la matiere qui ſente, & conſéquemment qui penſe. *Je vois* que ce que vous appellez l'ame ou l'intelligence, *comme vous voudrez*, eſt foible dans l'enfance, en raiſon de la foibleſſe des organes; que parvenue à un certain point de maturité, comme le corps, elle ſe développe & paroît alors dans ſon plus haut dégré d'élévation, & comme dans ſon apogée; d'où elle retombe enſuite dans ſon premier état, parce que le corps y retombe en quelque façon lui-même.

Je vois que cette *phaſe*, ou cours périodique, eſt commun à tous les hommes, à tous les animaux, & ne differe que du plus au moins. *Je m'apperçois* que le plus léger accident, ainſi que dans toutes les machines fort compoſées, détruit la faculté de raiſonner, & anéantit les opérations de ce que nous appellons l'ame . . . Ce qui ne ſeroit pas ſi cette faculté étoit autre que le jeu du méchaniſme. Je vois, par exemple, qu'à meſure que le ſang ſort de la veine, le raiſonnement ceſſe, & le délire ſurvient. *De plus, j'ai vu* des hommes ſpirituels & conſéquens qui étoient devenus imbécilles par une révolution ſubite ſurvenue dans la machine; & j'ai vu des ſtupides devenus ſpirituels & conſéquens par l'effet d'une révolution contraire. *J'ai vu* des idiots de naiſſance qui ne réfléchiſſoient pas plus que mon chien ſur leur exiſtence. Par toutes leſquelles obſervations je me crois bien fondé à pouvoir conclure que ce que vous appellez *raiſon*, n'eſt rien de plus que le travail d'une machine, laquelle venant à ſe déranger ou à s'uſer par le ſervice, l'opération ſe dérange

elle-même, & s'anéantit avec la machine par un effet très-naturel.

Je vois encore, que par une certaine action commune aux hommes & aux brutes, de même qu'aux plus petits insectes, les corps s'engendrent réciproquement; & que la raison, c'est-à-dire, l'opération analogue à chaque corps, comme à chaque espece, est produite indistinctement avec le corps ... Cette uniformité est constante, & ne se dément jamais dans l'essentiel; de sorte que je ne vois rien dans les corps engendrés qui les distingue des autres, qu'une certaine organisation, en vertu de laquelle ils agissent d'une façon particuliere; & il résulte de-là qu'il n'y a que l'organisation particuliere qui constitue la différence de ce que vous appellez l'ame, soit dans l'homme, soit dans la brute.

Je vois que la complexion chaude ou froide, seche ou humide, avec la différente distribution des organes & la structure différente du méchanisme, forme les différens caracteres, les différentes inclinations, & conséquemment les différentes vertus & les dif-

férens vices. Je vois la même cauſe opérer les mêmes effets, proportion gardée, dans les animaux; car ils ont, comme nous, leurs compléxions, & conſéquemment leurs caracteres, leurs inclinations, leurs vertus & leurs vices.

Ainſi donc voyant la matiere paſſer par tous ces différens dégrés pour prendre conſtamment les formes eſſentielles à chaque eſpece, & ne voyant jamais que la matiere agir; pourquoi voulez-vous que j'aille imaginer, ſans aucune évidence, une ſubſtance ſupérieure à la matiere, eſſentiellement diſtinguée d'elle, agiſſant ſur elle ſans avoir aucune analogie avec elle, & enfin produiſant en moi ce que vous appellez la *penſée*? D'ailleurs ſçavez-vous aſſez clairement ce que c'eſt que penſer, ou raiſonner, pour décider, comme vous faites, qu'il n'y a que cette ſubſtance imaginaire qui puiſſe penſer & raiſonner?

Cette objection, ou plutôt toutes ces objections, auxquelles nous avons ſatisfait en détail ne méritent pas qu'on y réponde de nouveau plus ſérieuſement, qu'en les faiſant, en quelque façon,

parodier par un défenſeur de la ſpiritualité de l'ame ... Ainſi donc il répondra à-peu-près ſur le même ton & dans les mêmes termes que le *Matérialiſte* ... *Je ne vois rien* dans la nature qui ne me porte à croire qu'il y a une autre ſubſtance que la matiere qui ſent & qui penſe ; parce que cette propriété, bien loin d'être accidentelle ou eſſentielle à la matiere, détruit, au contraire, entiérement l'idée de ſa nature, & de ſa façon d'être. *Je vois*, que ſi cette ſubſtance, que nous appellons l'ame humaine, paroît foible dans l'enfance, ce n'eſt pas que, de ſa nature, elle puiſſe ſubir quelque altération dans ſon eſſence ; mais que c'eſt uniquement parce que les organes n'étant pas développés, ni aſſez analogues, faute d'uſage, aux impreſſions des corps extérieurs, les ſenſations conſéquemment qu'ils occaſionnent dans l'ame ſont indéciſes, obſcures, implexes, ou embarraſſées : & cela par une ſuite de la loi d'union.

Je vois que cette ame, qui, à l'inſtar du corps auquel elle eſt unie, ſemble acquérir par dégrés un certain point de maturité, ne paroît alors, comme

dans ſon apogée, que parce que les organes de ce même corps auquel ſon action eſt déterminée, & ſans l'entremiſe duquel elle ne peut aucunement, dans ſon état actuel, avoir de ſenſations, étant parfaitement développés, ils ont conſéquemment toutes leurs proportions, & ſont de plus perfectionnés par l'uſage comme les inſtrumens; c'eſt-à-dire, rendus d'une conſiſtance propre à retenir les impreſſions & toutes les nuances des impreſſions différentes. *Je vois* enſuite que cette même ſubſtance ſpirituelle ne paroît retomber dans ſon premier état, c'eſt-à-dire, dans cette foibleſſe qui appartient à l'enfance, qu'en raiſon de ces mêmes organes, que les maladies, le long uſage, & ſur-tout le dépériſſement inévitable à tous les compoſés, affoiblit, dérange, endurcit, & enfin détruit entiérement en les faiſant ceſſer d'être propres à l'action de l'ame, de même qu'aux différentes impreſſions des corps. *Je vois* que cette phaſe ou ce cours périodique eſt commun à tous les corps organiſés & animés, & ne differe que du plus au moins pour les raiſons qui viennent d'être

dites. *Je m'apperçois* que le plus léger accident occasionne à l'ame une inhabileté à raisonner, c'est-à-dire, à concevoir clairement, à inférer une chose d'une autre; ce qui se fait par un progrès de sensations réglées, que l'organe vicié n'est plus propre à occasionner (*a*): mais j'observe en même tems qu'aucun accident ne peut lui ravir le sentiment intime qui est le principe de son essence, & qu'elle ne peut perdre que par l'anéantissement; de sorte que quoique les opérations extérieures combinées & suivies cessent, cette opération intérieure, cause productrice de toutes les autres, ne peut souffrir la plus légere interruption. *Je vois encore* qu'à mesure que le sang sort de la veine, le raisonnement cesse, & le délire survient; parce que les impressions faites sur les organes affoiblis, étant elles-mêmes, foibles, indécises & confuses les idées nettes & réfléchies qui con-

(*a*) *Ubi imagines confunduntur in corpore, mens etiam confusè omnia imaginatur.* Spin. Ethic. Part 2. Prop. 40. Vid. Schol.

ſiſtent, comme nous l'avons obſervé, dans une gradation diſtincte de ſenſations décidées & réglées, ceſſent auſſi, & n'ont plus lieu pour le moment; à quoi l'on peut joindre la diſette des eſprits animaux, qui ne ſe portent plus dans la même quantité, ni dans le même ordre aux fibres du cerveau pour y repréſenter les images. *D'où je conclus* que l'organe, dans l'état actuel, eſt une condition impoſée par l'Auteur, ſans laquelle l'ame ne peut avoir de conceptions diſtinctes & développées qu'autant que ce même organe eſt dans un état propre à recevoir lui-même des impreſſions diſtinctes & décidées. Nous en avons la preuve dans l'expérience faite ſur nous-mêmes, ſoit lorſque nous nous bouchons les oreilles, ſoit lorſque nous nous fermons les yeux d'une maniere qui doublant les ſons & les objets & les faiſant paroître autres qu'ils ne ſont, nous n'avons en conſéquence que des ſenſations équivoques. *J'ai vu* des gens ſpirituels devenus imbécilles par une révolution ſurvenue dans le méchaniſme, lequel n'ayant plus de mouvemens combinés, ne pouvoit plus conſéquemment

occaſionner de ſenſations diſtinctes & réglées ; & j'ai vu, par une révolution oppoſée, des imbécilles devenus ſpirituels & conſéquens. *J'ai vu* des idiots & des ſtupides, qui, pour être partagés d'organes mal conformés, n'avoient pas ſans doute une idée claire, diſtincte, & réfléchie de leur exiſtence, mais qui néceſſairement en avoient le ſentiment intime, qui ſuffit à la ſubſtance ſpirituelle pour être ce qu'elle eſt, c'eſt-à-dire, une ſubſtance eſſentiellement diſtinguée de la matiere ; car il n'eſt pas néceſſaire pour que l'ame humaine ſoit une ſubſtance ſpirituelle, c'eſt-à-dire, penſante, qu'elle ait les idées développées & combinées d'un *Leibnitz*, par exemple, ou d'un *Newton*, mais qu'elle ait le ſentiment de ſon exiſtence ; le Créateur le voulant ainſi, du moins dans l'état actuel ; & c'eſt ce que nos *Matérialiſtes* ignorent, ou à quoi ils ne font pas attention, ou à quoi ils n'en font point aſſez, ou plutôt à quoi ils n'en veulent faire aucune, affectant toujours de confondre la penſée avec le raiſonnement.

Par toutes leſquelles obſervations je

me crois mieux fondé que le *Matérialiſte* à conclure, que ce qui penſe & qui dit *Moi* eſt une ſubſtance, c'eſt-à-dire, un être réel, & non pas le jeu d'une machine qui ſe détruit avec elle.

Je vois de plus, que par une certaine action commune aux hommes, aux brutes & aux inſectes, les corps s'engendrent réciproquement, comme les végétaux par leurs ſemences, ou par leurs inſertions; mais je vois auſſi que la cauſe qui doit opérer dans chaque corps, en eſt eſſentiellement diſtinguée, parce que la cauſe qui agit ſur le corps, & ſur chacune des parties du corps pour le faire végéter & vivre, doit avoir néceſſairement ce que la matiere n'a pas, & doit être néceſſairement ce que la matiere n'eſt pas; ſans quoi il n'y auroit point cette véritable vie qui conſiſte dans le ſentiment, mais un ſimple jeu des liqueurs, tel que dans les végétaux (a). *Cette uniformité* qui s'ob-

(a) *Conſtat animam non ex traduce (nam id tantùm locum habet in rebus quæ generantur, nempe in modis alicujus ſubſtantiæ;*)

ſerve dans les générations eſt conſtante, ſe dément rarement, & jamais eſſentiellement ; ce qui prouve que c'eſt toujours la même cauſe intelligente & univerſelle qui agit, & que les effets conſéquemment ſont toujours les mêmes, ou du moins ſe démentent rarement, & jamais eſſentiellement. *Quoique je ne voye* rien dans un corps organiſé qui le diſtingue de la ſimple matiere que ſon organiſation externe & interne ; je me garderai bien cependant de croire que ce ſoit ſeulement cette organiſation qui différencie l'ame & la matiere ; puiſque la ſubſtance ſpirituelle n'a, & ne peut avoir qu'une nature, & que l'organiſation n'eſt qu'un mode de la matiere ; mais je dirai que la différence de l'organiſation, conſtitue la différence des ſenſations occaſionnées à l'ame, & j'ajouterai que l'ame n'eſt pas tellement néceſſitée, par l'organiſation, qu'elle ne puiſſe, dans l'ordre

---

ſubſtantia autem non generatur. Sed tantùm à ſolo Omnipotente creari. Spin. Cogit. Metaph. Append. Part. 2. Cap. 12.

même

même naturel, en vertu de ſa connoiſſance & de ſa liberté, s'oppoſer aux ſuites que les ſenſations pourroient avoir ſi elle s'y livroit ſans examen ; & c'eſt là un des caracteres qui la diſtingue eſſentiellement de l'ame des brutes, qui fait néceſſairement tout ce qu'elle fait. *Je vois* que les compléxions chaudes ou froides, ſeches ou humides, n'occaſionnent les différentes inclinations, & ne conſtituent les différens caracteres, que par la différence des ſenſations ; mais je vois en même tems que la compléxion, telle qu'elle ſoit, ne peut impoſer de néceſſité invincible pour les opérations morales, parce que l'ame, qui, de ſa nature, eſt intelligente, n'a pas été unie au corps, pour lui obéir ſans exception, mais plutôt pour le régir. *J'obſerve encore* que la complexion peut fort bien occaſionner à l'ame un penchant naturel au vice ou à la vertu, c'eſt-à-dire, qu'elle peut influer ſur l'organe d'une maniere à occaſionner des ſenſations propres à la porter au vice ou à la vertu ; mais je vois en même tems que cela ne peut avoir ſon effet que l'ame ne s'y prête ; parce que l'impreſ-

ſion & la ſenſation ſont ſoumiſes à l'examen comme à l'autorité de l'intelligence. Voilà l'action libre de l'ame humaine, & ce que l'expérience perſonnelle apprend à tout le monde. *Je vois* que la même cauſe opere les mêmes effets, proportion gardée dans les animaux ; car ils ont, comme nous, leurs complexions particulieres qui les différencient ; & conſéquemment ils ont auſſi leurs caracteres & leurs inclinations ; mais ils n'ont, ni vices, ni vertus, parce qu'ils n'ont, ni la liberté de l'action, ni la faculté de l'examen, & parce qu'étant toujours & néceſſairement déterminés par les impreſſions faites ſur l'organe, ils n'ont point d'opérations libres & ſpontanées (*a*) . . . Ce qui n'eſt pas dans l'homme ; ainſi que chacun peut s'en rendre à ſoi-même un témoignage non ſuſpect ; quoi qu'en diſe *Spinoſa*, qui

(*a*) *Virtus & vitium ſolis ratione præditis contingunt, quibus ſolis datum eſt ſcire quare, quatenùs, quemadmodum.* Senec. Epiſt. 124.

penſoit intérieurement comme nous, & qui agiſſoit en conſéquence (*a*).

Voyant donc la matiere paſſer conſtamment par tous ces différens dégrés & prendre toujours les formes propres à chaque eſpece ; & ne la voyant jamais agir, mais au contraire fournir toujours un ſujet d'action ; pourquoi le *Matérialiſte* voudra-t-il que je n'aie pas l'idée d'une ſubſtance ſupérieure à la matiere ; eſſentiellement diſtinguée d'elle, agiſſant ſur elle, ſans avoir aucune analogie phyſique avec elle, & produiſant en moi ce que j'appelle la penſée ?

D'ailleurs le *Matérialiſte* ſçait-il aſſez bien lui-même ce que c'eſt que ſentir, penſer, connoître, raiſonner pour décider ſi affirmativement que la matiere, en vertu d'un arrangement qu'elle ignore, peut ſentir,

---

(*b*) *Ethic. Part. 2. Ptop. 48. Vid. Schol.* & paſſim.

Il ſe contredit ſur-tout. *Cogit. Metaph. Append. Part. 4. Cap. 12.*

penſer, connoître, raiſonner? Pendant qu'il eſt ſi clairement & ſi invinciblement démontré par la raiſon & par les Ecrits de tant de Philoſophes ſublimes, que la matiere n'a rien de plus par ſon extenſion, que la capacité de recevoir la forme, & de ſubir l'action.

Fin du Tome premier.

Fautes à corriger, contenues dans le Tome premier.

PAge 16 ligne 6, exiſtée, *liſez* exiſté.
Page 58 ligne 10, chacunes, *liſez* chacune.
Page 94 ligne 1, ne s'entendroit, *liſez* ne s'étendroit.
Page 115 ligne 20, que nous le diſons, *liſez* nous ne le diſons.
Page 116 ligne 19, qu'elle veut, *liſez* qu'elle le veut.
Page 159 ligne 22, ame, *liſez* l'ame.
Page 204 ligne 21, poumons, *liſez* pomons.
Page 254 ligne derniere, à point, *liſez* n'a point.
Page 266 ligne 22, ame, *liſez* l'ame.
Page 290 à la remarque, Ariſtoxens, *liſez* Ariſtoxenès.
Page 381 à la remarque, t-noc, *liſez* notre.

Approbation du Tome premier.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre : *Examen du Matérialiſme, relativement à la Métaphyſique* & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Paris ce 15 Mai 1753.

FOUCHER.

Approbation du Tome ſecond.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre : *Examen du Matérialiſme, relativement à la Morale*, & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Paris ce 15 Mai 1753.

FOUCHER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers, les gens tenans nos

Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT : Notre amé le ſieur *Vincent, Libraire à Paris*, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer, & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Examen du Matérialiſme* ; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de ſix annnées conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes : FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui

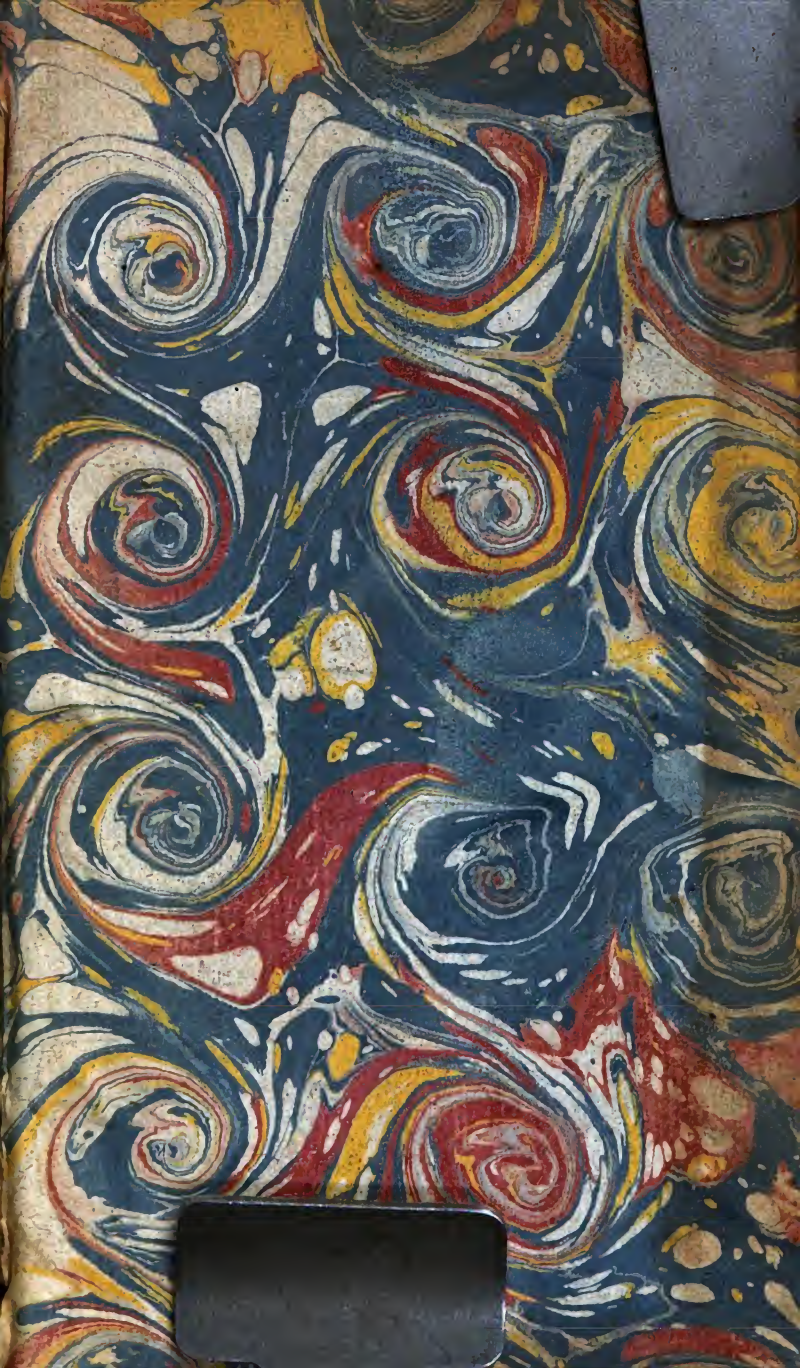
qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : Que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le Contreſcel des Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de les expoſer en vente, les manuſcrits qui auront ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſeront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique ; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayans-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : VOULONS que la copie

des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajouté comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le quatriéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent cinquante-quatre, & de notre régne le trente-neuviéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé PERRIN.

Régiſtré ſur le Regiſtre XIII de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 321. fol. 255. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 7 Mars 1754.

DIDOT, *Syndic.*

BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE LYON 1898

5. 10